This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V. FER.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta;
Aurea; perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGT-UNIEME.

A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LX.

AVEC PERMISSION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 MAY 1983
OF OXFORD
LIBRARY

CHOIX LITTERAIRE,

ARTICLE PREMIER.

LA TABLE DE LA RENOMMÉE.

Vision. *

IL y a deux ſortes d'immortalité ; l'une réelle, dont l'ame jouira après cette vie ; l'autre imaginaire, qui n'exiſte que dans l'opinion des hommes, & qu'on nomme *réputation*, *renommée*. L'une & l'autre ont porté les hommes aux plus grandes actions ; mais je ne veux parler maintenant que de

* Traduit de l'Anglois.

de ceux qui se sont proposé l'immortalité idéale comme la récompense de leurs travaux. Je garderai donc le silence sur ceux qui ont fait des fondations considérables ou des voeux extraordinaires de Religion; mais aussi je ne sai pas trop comment je rendrai une exacte justice à ceux dont je vai parler; car puisque la renommée est le seul but qu'ils se soient proposé dans leurs entreprises & dans leurs études, on ne peut être trop scrupuleux quand il s'agit de donner à chacun la juste mesure de gloire qu'il mérite: aussi ai-je appellé pour cela à mon secours le corps entier des savans, & je dois avouer que j'ai de grandes obligations à plusieurs d'entr'eux, qui m'ont fourni des catalogues de personnages illustres. J'employai hier l'après midi à les comparer les uns avec les autres; ce qui fit une telle impression sur mon esprit, qu'il me fut impossible de dormir pendant une grande partie de la nuit suivante; & lorsqu'enfin je fus endormi, j'eus une vision si agréable, que le Lecteur me permettra de lui en faire en détail la description.

Je rêvois donc que j'étois transporté dans une plaine immense, couverte d'une multitude innombrable de personnes. Au milieu s'élevoit une

une montagne dont le sommet touchoit les nuës. Les côtés étoient si escarpés & d'une structure si singuliére, qu'aucune créature vivante ne pouvoit parvenir jusqu'au haut, si elle n'avoit pas une figure humaine. Tout à coup on entendit un son tel que celui d'une trompette, qui partoit du sommet de la montagne; il étoit si agréable, si harmonieux, il répandoit un plaisir si délicieux dans le cœur, il élevoit tellement l'ame, qu'il sembloit tirer l'homme hors de lui-même. Je fus fort étonné de voir, dans cette multitude prodigieuse de personnes, qu'il y en eût si peu dont les oreilles fussent assez délicates pour entendre cette musique avec plaisir. Mais ma surprise fut bien diminuée, quand regardant autour de moi, je vis que la plûpart d'entr'eux étoient occupés à écouter la voix de trois Sirénes vêtuës en Divinités, & qu'on nommoit *Paresse*, *Ignorance* & *Volupté*. Elles étoient assises sur trois rochers, au milieu des bocages, des prairies & des ruisseaux qui bordoient la montagne. Tandis que la multitude vile & rampante, de tout âge & de toute condition, écoutoit attentivement ces Divinités trompeuses, ceux dont les regards étoient plus élevés & l'ame plus gran-

de, se séparoient du reste de la foule, & marchoient en corps vers l'endroit de la montagne d'où partoit le son dont j'ai parlé, qui devenoit d'autant plus agréable qu'on l'écoutoit avec plus d'attention.

Il me sembloit que cette troupe choisie s'avançoit en hâte dans l'intention de gravir la montagne & de se rendre où elle entendoit la musique céleste. Chacun portoit avec soi ce qu'il avoit cru propre à l'aider dans cette route; les uns avoient à la main des épées nuës, les autres des rouleaux de papier, des compas, des quarts de cercle, des télescopes, des pinceaux; ceux-ci avoient des lauriers sur la tête, ceux-là étoient bottés; en un mot, il y a peu d'instrumens, soit dans les arts méchaniques, soit dans les arts libéraux, dont on n'eût fait usage dans cette occasion. Mon bon *Génie*, qui fut à ma droite pendant toute cette vision, ayant remarqué le désir ardent que j'avois de suivre cette brillante troupe, me dit qu'il approuvoit mon dessein; mais en même tems il me conseilla de mettre un masque sur mon visage pendant tout le tems que j'employerois à monter; je suivis son conseil, sans lui en demander la raison. Toute la troupe se

se divisa en plusieurs bandes, qui gravirent par mille différens chemins. Plusieurs entrérent dans de petits sentiers, qui ne les conduisoient pas fort près du sommet de la montagne, parce qu'ils se terminoient lors qu'ils avoient fait quelques pas.

Nous laissames encore derriére nous un grand nombre de nos voyageurs, qui s'étant engagés dans des routes tortueuses & embarrassées, erroient çà & là, & ne se trouvoient pas plus près du sommet de la montagne, quoiqu'ils se donnassent beaucoup de mouvement. C'étoit, à ce que me dit mon Guide, de ces hommes d'un génie subtil, d'une politique rafinée, qui voudroient substituer à la vraye sagesse la ruse & l'artifice. Parmi ceux qui étoient les plus avancés, il y en avoit qu'un faux pas faisoit tomber à la renverse, & qui reculoient plus en un moment qu'ils n'étoient avancés en plusieurs heures. Lorsque nous fumes parvenus à une certaine hauteur, nous vimes que tous ces différens chemins, qui commençoient dès le bas de la montagne, aboutissoient à deux grandes routes, dans lesquelles entrérent insensiblement tous les Voyageurs divisés en deux bandes. Presque à l'entrée de ces deux routes

 étoient

étoient deux fantômes hideux qui empêchoient qu'on ne pénétrat plus avant. L'un de ces Spectres tenoit des dards dans sa main droite, qu'il secouoit d'un air menaçant devant ceux qui vouloient entrer par cette voie. La foule fuyoit à sa vuë en criant, *Mort*, *Mort*.

Le Spectre qui gardoit l'autre route étoit l'*Envie*. Il ne tenoit pas, comme le premier fantome, un fer destructif; mais des sifflemens affreux, des injures grossiéres, & un ris forcé, le rendoient plus effroyable que la *Mort* même; de sorte que plusieurs de nos Voyageurs perdoient courage, & au lieu d'aller plus avant, avoient honte d'être venus si loin. Pour moi j'avoue, qu'à la vuë de ce monstre hideux, mon cœur étoit transi d'effroi; mais tout à coup le son de la trompette, en devenant plus fort, ranima notre courage; & plus nous témoignions de fermeté, plus les objets effrayans disparoissoient à nos yeux.

Plusieurs de notre compagnie, qui avoient l'épée à la main, marchoient avec un air de bravoure & de fierté dans la route qui étoit gardée par la *Mort*; tandis que d'autres, avec un air rêveur & contemplatif, s'avançoient d'un pas plus mesuré dans le chemin de l'*Envie*.

Lors-

Lorſqu'on avoit paſſé le chemin où étoient ces deux monſtres, le ſentier étoit uni & facile, & les Voyageurs y marchoient avec tant de plaiſir qu'ils arrivoient en fort peu de tems au ſommet de la montagne. Là ils commençoient à reſpirer avec volupté un air pur & ſerein; une lumiére de couleur de pourpre étoit répanduë ſur toute la campagne des environs; ils ſe rapelloient les travaux qu'ils avoient eſſuiés, avec une joye ſecrette, qui ſe répandoit ſur tous les viſages, & qui ſe peignoit dans chaque geſte & dans chaque regard.

Au milieu de ces champs fortunés s'élevoit un Palais d'une ſtructure magnifique. On y entroit par quatre portes qui répondoient aux quatre coins du monde. La Déeſſe de la Montagne, placée ſur un Thrône, ſourioit à ſes adorateurs & faiſoit reſonner la trompette d'argent avec laquelle elle les avoit attirés & encouragés à venir juſqu'à ſon Palais. Alors ils ſe partagérent en pluſieurs troupes; un corps d'*Hiſtoriens* ſe plaça à chaque porte, ſuivant les perſonnes qu'ils devoient introduire.

Tout-à-coup la Trompette, qui juſques-là n'avoit fait entendre qu'une marche ou une charge, donna des ſons plus pleins & plus har-

harmonieux, qui formoient comme un chant de triomphe & d'allégresse. Toutes les voutes de l'Edifice en retentirent, & les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Le premier qui s'avança étoit un Héros d'une belle figure, à la fleur de son âge; c'étoit *Aléxandre le Grand.* Il étoit conduit par une foule d'Historiens. Celui qui marchoit immédiatement devant lui, & qui étoit remarquable par un habit brodé, ne connoissant pas bien la distribution intérieure du Palais, alloit l'introduire dans l'appartement des Héros fabuleux. Ce faux Guide se nommoit *Quinte-Curce.* Mais *Arrien* & *Plutarque*, qui connoissoient mieux les avenues du Palais, le conduisirent dans une grande salle, & le firent mettre au haut de la premiére table. Mon bon Génie me plaça dans un coin, de maniére que je pouvois voir toute la cérémonie sans être vu. D'abord après je vis entrer une jeune Vierge; elle servoit de conductrice à un Vieillard respectable qui avoit perdu la vuë. Elle portoit sous son bras gauche une harpe, & sur sa tête une guirlande. *Alexandre* qui connoissoit bien *Homère*, se leva quand il le vit entrer, & le fit asseoir à sa droite. La jeune Vierge, qui paroissoit être

une

une des neuf sœurs qui composent la cour de la Déesse *Renommée*, leur sourit avec une grace inexprimable, & se retira. *Jules César* venoit ensuite ; quoique plusieurs Historiens lui offrissent leurs services pour l'introduire, il les laissa tous à la porte, & il ne voulut point d'autre introducteur que lui-même.

Le premier qui parut ensuite, avoit une physionomie laide, mais riante ; il étoit accompagné de personnes d'une figure plus grande qu'aucune de celles de tous ceux qui avoient paru jusques-là pour le même sujet. *Platon* étoit à sa droite, & *Xénophon* à sa gauche. Il s'inclina devant *Homère*, & celui-ci le fit asseoir. On s'attendoit que *Platon* occuperoit la place la plus voisine de son maître *Socrate*, quand on entendit tout à coup à la porte les clameurs de gens qui se disputoient. On les vit bientôt paroître avec *Aristote*, qui étoit à leur tête. Ce Philosophe, avec des raisonnemens forts, mais un peu rudement prononcés, convainquit ceux qui étoient à table, que la cinquiéme place lui étoit duë, & là-dessus il s'en empara.

A peine étoit-il assis, que la même jeune beauté qui avoit introduit *Homère*, présenta un autre homme, qui recula d'un pas en en-

trant,

trant, & qui ne feroit pas allé plus avant, fi fa modeftie n'avoit été vaincue par les invitations de tous ceux qui étoient à table, à venir s'y affeoir avec eux. Son Introductrice & fon air modefte me firent comprendre que c'étoit *Virgile*. Après lui parut *Ciceron*; il prit d'abord fa place. Il avoit cherché à la porte un certain *Lucceius* *, pour qu'il fût fon introducteur; mais ne l'ayant pas trouvé là, il fe contenta d'un cortége nombreux d'autres Ecrivains, qui paroiffoient tous, excepté *Sallufte*, fe plaire à cet office. Nous attendimes quelque tems le Héros qui devoit fuivre; il vint enfin accompagné d'un grand nombre d'Hiftoriens, dont je ne faurois dire les noms, parce qu'ils étoient pour la plûpart Carthaginois. Le Perfonnage qu'ils conduifoient étoit *Annibal*; il paroiffoit vivement affecté, & il ne pouvoit re-

* Pour entendre cette plaifanterie de l'Auteur, il faut favoir que *Ciceron* vouloit que *Lucceius* écrivit fon hiftoire & qu'il lui prodiguât les éloges; il lui écrivit à ce fujet une lettre, bien intéreffante pour ceux qui veulent aprendre jufqu'où la vanité peut être pouffée. *Quand une fois*, dit Ciceron dans cette Lettre, *on a paffé les limites de la modeftie, il faut que l'effronterie foit courageufe & complette.* Et en commençant: *Je n'aurois pas ofé vous parler de tout ceci en face, par une mauvaife honte un peu mal aprife, mais une lettre ne rougit point.* Epift. 12. Lib. V. ad famil.

retenir ses plaintes sur les affronts qu'il avoit essuiés de la part des Historiens Romains, qui, disoit-il, avoient fait tous leurs efforts pour le conduire dans les apartemens souterrains, & qui peut-être en seroient venus à bout, ajoutoit-il en montrant *Polybe*, sans l'impartialité de cet honnête homme, le seul, excepté mes compatriotes, qui m'ait introduit ici volontairement & de bon cœur.

Lorsque le Général Carthaginois eut prit sa place, *Pompée* entra avec un air de dignité, précédé de plusieurs Historiens. A leur tête étoit le Poëte *Lucain*, qui voyant *Homère* & *Virgile* à table, alloit s'y placer lui-même, si *Virgile* ne lui eût dit à l'oreille, qu'il avoit perdu toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir à cet honneur, en se mêlant avec les Historiens. *Lucain*, piqué de cet affront, murmuroit entre ses dents, & dit, que puisqu'il ne pouvoit être placé lui-même parmi eux, il alloit introduire un homme qui valoit plus lui seul que toute l'assemblée. Là-dessus il s'avança vers la porte, & présenta *Caton* d'*Utique*. Ce grand homme parut devant l'assemblée d'un air qui marquoit qu'il méprisoit un honneur sur lequel il avoit des prétentions.

Voyant

Voyant que le ſiége vis-à-vis de Céſar étoit vacant, il s'en empara, en débitant deux ou trois maximes ſatyriques ſur la nature de la prééminence : *elle ne conſiſte pas*, diſoit-il, *dans la place, mais dans le mérite perſonnel. La place d'honneur eſt celle qu'occupe l'homme vertueux, où qu'il ſoit. Socrate* qui avoit un eſprit railleur, mais toujours ſage, ne put s'empêcher de ſourire, à l'idée d'une vertu ſi rude, qui prenoit ſi peu la peine de ſe rendre agréable. *Ciceron* en prit occaſion de faire un long diſcours à l'honneur de *Caton*, qu'il prononça avec force. *Céſar* y répondit avec un grand air de modération. Comme j'étois à une aſſez grande diſtance, je n'entendis pas un mot de ce qu'ils dirent l'un & l'autre. Mais ce que je remarquai bien, c'eſt que dans toutes les diſputes qui s'élevoient à la table, un mot, ou un ſigne d'*Homère* ſuffiſoit pour les terminer.

Après un court intervalle, *Auguſte* parut ; il regardoit d'un air complaiſant & affable tous les Hiſtoriens de ſon tems qui étoient autour de lui, & qui ſe diſputoient entr'eux à qui lui donneroit plus de marques de reconnoiſſance & de reſpect. *Virgile* quitta la Table pour lui aller au-devant ; mais quoique tout

le

le monde parût l'admettre avec plaisir au nombre des convives, on remarquoit plus d'empressement chez les gens de lettres que chez les Héros militaires.

L'extérieur de celui qui parut ensuite surprit tout le monde. Il s'avançoit en silence d'un pas grave & lent; il étoit couvert d'hiéroglyphes artistement brodés sur son habit: quand il fut au milieu de la salle, il en souleva une partie, & découvrit une cuisse d'or. A cet aspect, *Socrate* déclara, qu'il n'y avoit jamais eu de cuisse qui ne fût de chair & de sang, & il voulut que *Diogène Laërce* conduisit cet homme dans l'apartement des Héros fabuleux, ou dont l'existence est équivoque. En se retirant il leur disoit, qu'ils ne savoient pas quel homme ils renvoyoient, qu'il étoit à présent *Pythagore*, le premier des Philosophes, & qu'il avoit été autrefois un vaillant soldat au siége de Troye. Cela peut être vrai, lui dit *Socrate*, mais vous oubliez que pendant un tems vous avez été une femme célébre par sa mauvaise vie. Il fit place, en sortant, à *Archimède*, qui portoit avec lui des figures de Mathématique, parmi lesquelles je remarquai un cone & un cylindre.

Quand

Quand je vis la table pleine, je priai mon Guide de me conduire, pour varier le ſpectacle, dans l'apartement des hommes fabuleux. Sur la muraille on voyoit peintes des Gorgones, des Chiméres, des Centaures & d'autres figures emblématiques, dont je n'eus ni le tems ni l'habileté de déveloper le myſtère. Toutes les places de la premiére table étoient occupées. Au haut on voyoit *Hercule*, qui apuyoit un de ſes bras ſur ſa maſſuë; il avoit à ſa droite *Achille* & *Ulyſſe*, au milieu deſquels étoit *Enée*; à ſa gauche étoient *Hector*, *Théſée* & *Jaſon*; au bas de la table, on voyoit *Orphée*, *Eſope*, *Phalaris* & *Muſæus*.

Ici, je fus réveillé tout à coup par un grand bruit qui mit fin à une viſion qui m'étoit fort agréable; mais je penſai que je gagnois à me ſéparer des Héros fabuleux ou morts, pour me retrouver avec les plus illuſtres des Héros vrais & vivans.

ARTI-

ARTICLE SECOND.

SECOND DISCOURS

Sur ces paroles :

Il eſt honteux d'avoir plus de ménagement pour les Vices que pour les Ridicules. *

LE Vice eſt une playe de l'ame, le Ridicule un dehors choquant ; le premier cauſe dans la Société des deſordres éclatans ou ſecrets ; le ſecond n'offenſe que les bienſéances, ſoit naturelles, ſoit arbitraires.

Le Ridicule, dit un des plus grands Génies (*a*) de l'Antiquité, eſt une difformité ſans douleur. Tout ce qui eſt l'indication du Vice n'eſt donc pas ſimplement Ridicule, c'eſt le ſymptôme d'une maladie.

Malheur aux Hommes qui ont perverti l'uſage des bienſéances, ou qui en ont établi de nouvelles

* Par Mr. *Valet* de Reganhac. Le premier Diſcours ſe trouve dans le Volume précédent.

(*a*) Ariſtote.

velles pour rendre agréables les apparences même du Vice !

(*a*) Les vrayes bienséances sont le fruit d'un goût épuré, de l'ordre & de la décence ; elles ont prescrit des Loix d'éducation & de conduite propres à perfectionner le concert de la Société ; c'est d'elles que les Hommes doivent apprendre à fléchir leur caractère & à reprimer les saillies de leur humeur. C'est peu d'être fidèle aux devoirs essentiels, il faut encore sçavoir vaincre ses goûts & ses répugnances, renoncer à ses opinions, & immoler son amour propre à celui de ses semblables.

(*b*) Sur ces loix générales les Sociétés particulières ont fondé des usages analogues au génie dominant qui les animoit, & c'est rompre l'harmonie qui doit y régner que de ne pas se conformer à ces règles.

(*c*) Mais si l'objet primitif des bienséances est de perfectionner les mœurs des Hommes, & non de donner au Vice des dehors séduisans, il n'est que trop vrài qu'on a sçû adapter des bienséances au Vice comme à la Vertu ; non-seu-

---

(*a*) Loix générales des bienséances.
(*b*) Bienséances arbitraires.
(*c*) Bienséances abusives.

ſeulement ces bienſéances leur ont concilié les ſuffrages des Gens du Monde, mais par leur éclat impoſteur elles l'emportent ſur celles de la Vertu même.

Quelque dépravée que ſoit la Société, elle ne voit qu'avec horreur des Vices atroces; & ſi elle ſouffre dans ſon ſein des Hommes livrés à des habitudes flétriſſantes, elle eſt excuſable, parce qu'elle ignore leurs Vices, qu'ils ſont habiles à diſſimuler; elle laiſſe aux Tribunaux de la Juſtice le ſoin de les reprimer ou de les punir, & n'exerce ſa Juriſdiction que ſur des apparences choquantes; qu'elle eſt en droit de corriger par le piquant de la raillerie.

Mais en exerçant cette Juriſdiction légitime, la Société ne ſuit-elle point communément des maximes oppoſées à la nature même des bienſéances? Il y a des Vices qu'elle autoriſe à condition de ne ſe montrer qu'avec réſerve & à la faveur d'un déguiſement ingénieux; au lieu de condamner ce qu'ils ont de honteux en eux-mêmes; elle leur applaudit, & cenſure la vertu qui les déſapprouve; ce qui eſt flétriſſant ne lui paroît pas même ridicule, & ſon indulgence pour des Vices qui flatent adroitement ſa corruption, aigrit ſon injuſte mali-

gnité contre de ſimples apparences qui bleſſent ſa délicateſſe.

Montrons à ceux qui aiment à juger leurs ſemblables d'après ces faux principes, toute la dépravation de leur propre cœur, & préſervons, s'il eſt poſſible, les Ames droites & ſincères d'être ſurpriſes dans un piège ſi ſéduiſant.

PREMIERE PARTIE.

La bonté, la douceur & la complaiſance ſont la bâſe de la vraye politeſſe. Que l'on aide ces vertus aimables à ſe montrer dans tout leur jour, que l'éducation les dirige & les perfectionne, c'eſt l'objet primitif des bienſéances. Que les Ames à qui le Ciel n'a pas départi ces dons précieux s'efforcent de les acquérir par l'habitude, & ſe piquent d'en paroître doüées; la violence ſalutaire qu'elles ſe feront pourra corriger en elles la nature, & la Société profitera de cette heureuſe contrainte.

Mais renoncer au bonheur & à la paix ſolide que ces vertus ſeules peuvent procurer, déſerter leurs drapeaux pour être ingénieuſement cruel, envieux, cauſtique, & que ce ſoit une bienſéance de paroître tel, c'eſt ſans doute une dépravation honteuſe; il n'eſt pas moins flétriſſant

triſſant d'être foible & adulateur : Mais tels ſont néanmoins les uſages introduits par la corruption de la Société.

Les Grands Hommes, ces Hommes qui joignent à l'élévation des ſentimens la ſupériorité des lumières, & le goût délicat de la décence & des vertus ſociales, ſemblent affranchis par la nature même du cérémonial des bienſéances d'inſtitution; ils n'appartiennent à cet égard à aucune Nation, parce qu'ils ſont à tout l'Univers, & qu'ils ſeroient les modèles du Genre Humain ſi leur exemple étoit proportionné à la foibleſſe du commun des Hommes.

Mais dans cet aſſemblage & ce mêlange preſque infini de caractères imparfaits & difformes, qu'on ne peut ſuppoſer tous exempts de Vice, les bienſéances d'inſtitution ſont indiſpenſables; c'eſt d'elles qu'ils recevront les inflexions néceſſaires pour s'aſſortir & ſe lier à la Société; c'eſt par elles qu'ils ſe monteront au ton qui en règle l'harmonie générale.

Cependant à conſidérer ce but unique où devroient tendre les bienſéances, & en même tems les diverſes altérations qu'elles ont ſubi, ne diroit-on pas que les Hommes avoient d'abord trop préſumé d'eux-mêmes, que d'un

accord unanime ils ont étendu les liens qui les contraignoient, & que renonçant à l'avantage commun qui réjailliſſoit de cette gêne particulière ſur la Société, chacun d'eux lui a préféré le plaiſir de ſuivre ſous un voile artificieux la corruption de ſes panchans?

Ainſi on n'a pas ſupprimé les bienſéances, mais on en a inventé de nouvelles, qui ajoûtées aux premières, en ont altéré l'eſprit; les unes n'étoient deſtinées qu'à la vertu, qu'elles ſuppoſoient lors même qu'elles ſe bornoient à la feindre, & les autres ont été proportionnées au Vice, à qui l'on a permis de ſe montrer ſous leurs livrées; celles-là devoient épurer la vertu & la rendre plus aimable; celles-ci font ſervir les apparences de la vertu même à cacher les Vices qui la combattent.

Mais malgré toute l'adreſſe de ces inventions, le Vice tranſpire toûjours; tout ce qui vient de lui porte l'empreince de ſon origine, & quelques concertés qu'en ſoient les dehors, il eſt non-ſeulement déshonorant de s'y livrer, mais il eſt honteux encore d'avoir pour eux de l'indulgence lorſqu'on les découvre dans les autres, tandis ſurtout qu'on ſe pique d'une exceſſive délicateſſe pour les défauts les plus légers.

La

La médiſance, la calomnie, l'envie, la perfidie ſont des Vices odieux, ſur leſquels on n'a point changé d'idée dans le Monde, & perſonne ne déſavouë les ravages qu'ils font dans la Société. Cependant ſous combien de formes n'eſt-il pas facile aujourd'hui à ces Vices de ſe répandre & d'être applaudis? Qu'ils n'ayent point la mal-adreſſe de paroître à découvert & dénués de quelque prétexte impoſant; leur nudité révolteroit les moins délicats; mais il ſera permis d'inſpirer de la défiance pour des Hommes reſpectables en leur ſuppoſant des vûës intéreſſées, de prémunir, ſous prétexte des devoirs de l'amitié, les Perſonnes qu'on aime le moins contre les fraudes & l'injuſtice prétenduës d'un Homme qu'on voit de mauvais œil, & de déprimer un mérite reconnu du Public ou récompenſé par le Souverain, en ſe récriant ſur les préventions des Hommes, ou en attribuant une élévation enviée à l'effort de la cabale, à l'adreſſe de l'intrigue ou aux abus de la faveur.

Cependant à travers ce zéle auſſi faux que dangereux pour la Société, le Sage découvre la Source de ces jalouſes détractions: Et de quel droit vous érigez-vous en Juge de vos

ſemblables ? D'où prenez-vous votre autorité ? où avez-vous puiſé des lumières aſſez pures & aſſez perçantes pour ſonder les cœurs ? & qui nous répondra de votre intégrité ?

La médiſance, quelque fidèle qu'on la ſuppoſe dans ſes rapports, eſt une injuſtice criante ; elle enlève à celui dont elle revèle les foibleſſes la douceur de rentrer de lui-même dans le ſein de la vertu ſans ſubir la honte de paroître en être ſorti ; elle décourage & retarde ſon retour vers le bien, & ôte à la ſageſſe un de ſes plus puiſſans attraits, celui d'être la ſource d'une réputation entière.

La calomnie, qui aux yeux peu clairvoyans des Hommes ſe confond avec la médiſance, ce monſtre qui attaque tout à la fois l'innocence, qu'elle déshonore en la transformant en hypocriſie ; la Société, qu'elle ſcandaliſe & qu'elle déprave par la contagion de l'exemple, & la gloire même du Tout-Puiſſant, dont elle décrédite les graces, en diminuant en apparence le nombre de ſes Adorateurs ; la calomnie ne reſpecte, ni la dignité des Rangs, ni la ſainteté des Profeſſions ; il lui ſuffit, pour être autoriſée à ravager le Monde, de ſçavoir prêter au menſonge les couleurs

leurs de la vérité, & donner à l'injuſtice le prétexte du bien public.

La perfidie prend le nom de ſage Politique, la licence voluptueuſe des entretiens celui d'un badinage permis; ainſi la modeſtie, la retenue, la candeur ne ſont plus des vertus d'uſage, quoiqu'elles dûſſent faire le charme de la Société; condamnées à gémir en ſecret des Vices qui bleſſent leurs yeux, elles feroient accuſées de rudeſſe, d'hypocriſie, ou de ſimplicité, ſi elles les cenſuroient ouvertement; elles paroîtroient des Vices elles-mêmes, ſi elles oſoient ſeulement faire au Vice des reproches de Ridicule.

Les Hommes corrompus ſont donc bien peu d'accord avec eux-mêmes; non-ſeulement ce n'eſt pas la réalité de la vertu qu'ils recherchent, mais ce n'eſt que le Vice, à qui ils impoſent la loi d'emprunter ſes apparences; non-ſeulement les Vices les plus oppoſés entre eux ſont également en droit de leur plaire à la faveur de ces déguiſemens, mais les Hommes verroient avec peine que ces apparences de la vertu fuſſent fidéles. Ils approuvent en faveur du Vice ingénieux la réalité de l'hypocriſie, qu'ils imputent fauſſement à la vertu

in-

ingénuë comme une flétrissure ; la bonté sincère & désintéressée blesse leurs yeux, & ils lui font au moins des reproches d'imprudence, tandis qu'ils applaudissent tout à la fois, & à la calomnie qui la combat, & à la flaterie qui la contrefait ; l'une est à leurs yeux une censure utile & légitime, & l'autre une industrie permise parce qu'elle favorise l'ambition.

Car tel est le motif secrétement dépravé qui décide le jugement que la plûpart des Hommes portent de leurs semblables ; les ménagemens qu'ils ont pour certains Vices annoncent dans leur cœur une blessure de même genre qui les suggère ; ils conviennent sans peine, en considérant ces Vices en eux-mêmes, & d'une manière abstraite, qu'ils flétrissent ceux qui en sont dominés ; mais dans le cours de la vie, déterminés par un intérêt réfléchi, ils font semblant de les méconnoître, ou peut-être les méconnoissent-ils effectivement, parce qu'ils sont aveuglés par leur amour propre. L'esprit seul juge dans le secret & le silence ; mais pour l'ordinaire c'est le cœur qui nous meut dans la Société.

C'est ainsi qu'on y fait grace surtout à ces ima-

images licencieuses du plaisir, à ces entretiens cyniques qui allarment la pudeur, où l'on s'attache moins par les adresses ingénieuses de l'expression à affoiblir l'obscénité des Tableaux, qu'on ne cherche à les rendre séduisans en flatant l'imagination, en exerçant la finesse de l'esprit & en irritant la curiosité.

Un Vice si honteux ne pouvoit porter le voile d'aucune vertu, & la dépravation la plus industrieuse a été réduite à ne prêter aux entretiens qu'elle suggère d'autre déguisement que celui de l'abus des termes & du tissu brillant du langage. Sous ces galans auspices il est permis au Vice de se glisser dans les Cercles, & de porter aux cœurs innocens des atteintes mortelles. On fait à ceux qui se distinguent dans cette Joûte un mérite chéri d'enflammer des passions funestes, pourvû qu'ils sçachent fournir à la modestie concertée & à la fausse pudeur le prétexte de n'applaudir qu'à des détours adroits ou à la finesse des allusions.

Toutefois tous ceux qui gardent avec les Vices des ménagemens dangereux, n'ont pas des motifs également repréhensibles; ce seroit faire à la Société l'injure d'en croire l'esprit entiérement corrompu. La plûpart sans doute

sont

ſont atteints du mal qu'ils méconnoiſſent dans les autres; les Vices ſe careſſent mutuellement, ſe ménagent & ſe défendent; mais il eſt des Ames droites, quoique foibles & peu clairvoyantes, que l'apparence ſéduit. Tâchons de les prémunir contre l'attrait de la contagion & contre la force de l'exemple.

SECONDE PARTIE.

Les bienſéances perverties ont fait du Ridicule un glaive redoutable pour la défenſe du Vice: Quelle facilité ne lui donnent-elles pas de lancer des traits contre la vertu, & de ſe prévaloir à ſon préjudice des agrémens impoſteurs que ſes apparences lui prêtent? Le Vice devenu bienſéant aura toûjours l'avantage ſur la candeur, à qui ſa ſimplicité ne ſuffit pas pour être agréable. C'eſt ainſi que dans la Société l'agrément, ſi familier au Vice, décide entre lui & la vertu. On n'a point égard au caractère eſſentiellement oppoſé qui les diſtingue, aux maux dont l'un eſt la ſource, & aux biens que l'autre produit; c'eſt dans cette balance infidèle que la Société pèſe le mérite de ſes membres. Eh! comment l'artifice, d'intelligence avec le panchant qui doit les juger, ne

ne l'emporteroit-il pas sur la droiture & sur l'équité ?

Faut-il donc abandonner le commerce des Hommes afin de n'être pas complice de l'iniquité de leurs jugemens ? Ce seroit trancher un nœud que l'on n'auroit pas l'habileté de résoudre ; mais dût-on s'exposer soi-même à d'injustes persécutions en suivant les règles primitives des bienséances, qu'on s'en tienne uniquement à elles, & l'on triomphera du faux Ridicule à force de le braver.

Démêlons & détestons le Vice sous quelque forme qu'il se présente ; approuvons la vertu sous des déhors même choquans ; n'attaquons ces déhors que par des railleries modérées, & réservons aux seuls agrémens de la vertu épurée par les bienséances le droit de nous plaire & de nous charmer.

Il y a des vertus si aimables par elles-mêmes, que les bienséances ne sçauroient ajoûter à leurs graces naturelles ; leurs défauts extérieurs les embellissent, parce qu'ils ne peuvent provenir que d'elles, & qu'ils constatent aux yeux du Sage leur sincérité d'une manière plus infaillible que la pierre destinée à éprouver les métaux n'en démontre la pureté.

Vous

Vous qui craignez de tomber dans les piéges séduisans que la corruption des mœurs & celle des bienséances tendent à votre droiture, qui voulez être équitables envers le mérite réel quoique peu poli, & ne pas refuser aux agrémens d'une vertu embellie par la vraye politesse le surcroît d'éloges dont elle est digne; vous qui détestez d'autant plus le Vice, qu'il prend plus de soin de paroître aimable, fixez-vous sur les loix invariables des bienséances primitives; ne vous arrêtez point à des dehors qui peuvent éblouïr. Circonspects dans les jugemens que vous portez sur les discours & les actions des Hommes, défiez-vous des intentions dont ils se parent lorsqu'ils blessent les règles de la justice & de la bonté; que le prétexte d'un devoir imaginaire ne leur serve jamais d'excuse auprès de vous pour violer un devoir sacré. Attentifs à vous préserver vous-même des vrais Ridicules, ne vous faites pas une fausse gloire de les relever dans les autres; vous vous associeriez par cette affectation maligne à des Hommes corrompus, qui s'étudient à détourner sur les légères imperfections d'autrui des regards que leur artificieuse défiance redoute pour leur secrète dépravation.

Le

Le Ridicule peut être l'effet de la supériorité de l'Ame aussi-bien que de la simple ingénuité. Connoissons enfin ce que c'est que la vertu, & les défauts dont elle est susceptible sans se démentir.

L'amour sincère de l'ordre dans tous ses points de vûë, à l'égard de Dieu, de soi-même & de la Société Politique, Civile & Domestique, la conformité, soit naturelle, soit acquise, de nos panchans & de nos actions aux divers rapports où nous sommes placés, telle est l'intégrité de la vertu.

Toutes les vertus particulières concourent à la former; une seule d'entre elles ne peut manquer à l'Ame qu'elle ne soit infirme: Mais de même que dans le concert le plus harmonieux une des voix qui le composent peut s'élever au-dessus de ses Compagnes & les couvrir sans rompre l'harmonie, ainsi une belle Ame peut posséder une vertu particulière avec une éminence qui la distingue; & telle est même la foible nature de l'Homme, que c'est ainsi que les grandes Ames sont ordinairement caractérisées.

Les vertus prédominantes dans une belle Ame peuvent donc lui donner des dehors sin-

ſinguliers; la franchiſe peut être trop ſimple; la ſageſſe trop réſervée, la haine du Vice trop farouche, la pudeur facile à s'allarmer: Heureuſes les Ames à qui la dépravation du ſiécle ne peut imputer que de pareils défauts!

C'eſt néanmoins contre ces défauts que le Vice ſe déchaine avec le plus d'animoſité, c'eſt ſur eux qu'il lance les traits de la raillerie la plus amère, parce qu'avec toute ſon induſtrie il ne ſçauroit réüſſir à les contrefaire, & à donner ainſi un caractère irréprochable de vérité aux vertus dont il emprunte l'apparence. Il ſe prévaut de l'eſprit des bienſéances primitives qui tendent à épurer les déhors de la vertu, & les Hommes corrompus s'enorgueilliſſent d'une politeſſe artificieuſe, qui fait le plus ſouvent tout leur mérite; ils en ont formé ce maſque brillant ſous lequel ils dérobent leur misère; l'innocence ſurpriſe applaudit ſans défiance à l'éclat de l'invention; l'uſage d'en être couvert a été bientôt changé en Loi. Cependant le ſtupide le laiſſe tomber par maladreſſe, le Sage le néglige par une noble liberté, l'innocence l'oublie ſans ceſſe, & le Vice le porte toûjours.

Le cœur ſeul enfante les Vices qui influënt

ſur

ſur les mœurs ; mais l'eſprit, de même que le cœur, eſt ſouvent une ſource de Ridicules ; & ſi des travers apparens, la préoccupation & la diſtraction, prouvent communément ſa foibleſſe, ils ſont auſſi quelquefois des ſignes de ſa ſublimité.

La juſteſſe & la netteté ſuffiſent pour rendre l'eſprit ſain ; la ſagacité, la pénétration, l'étenduë, la profondeur, la vivacité lui donnent du reſſort & augmentent ſes forces ; le divers mêlange de ces qualités diſtingue les caractères ; la prédominance de quelqu'une juſqu'à un certain point détermine la vocation aux diverſes parties des Sciences & des Lettres, & peut occaſionner une répugnance réfléchie, ou même un défaut d'aptitude aux bienſéances d'inſtitution, qui conſole les Gens du bel air de leur médiocrité, & fournit contre le mérite ſupérieur des armes à l'envie, toûjours prête à le déprimer.

Art funeſte de plaire en altérant la nature ; bienſéances fatales du Vice, vous faſcinez preſque tous les yeux & pénétrez dans tous les cœurs ! Les préjugés que vous inſpirez font mépriſer la beauté ſincère, & dédaigner la décence modeſte de la vertu ; vous la déguiſez

ſous un fard indigne d'elle, & lui raviſſez l'admiration utile qu'elle devroit inſpirer.

Mais d'où s'eſt formé dans nos Climats cet eſprit univerſel de la Société, cette ame générale des bienſéances arbitraires, cet Art de plaire qui ſubſtituë l'affectation au naturel, cet air du Monde que nous reſpirons, qui nous conforme, qui nous façonne, & ſans lequel, aux yeux du plus grand nombre, nous paroîtrions barbares dans notre Patrie?

J'oſe le dire, c'eſt de ce culte aveugle qu'on y rend aux Femmes, & qui eſt ſi reſſemblant à l'idolâtrie. O vous, la plus belle moitié du Genre Humain, ne craignez point que je manque aux égards qui vous ſont dûs. Notre foibleſſe eſt plus grande mille fois que la vôtre, que nous flatons ſans ceſſe; notre amour pour vous pourroit être juſte juſques dans ſes excès; mais nous avons l'indifférence de ne pas vous en rendre dignes: Pourquoi négligeons-nous d'éclairer, de fortifier, de perfectionner, par une ſoigneuſe culture, la délicateſſe exquiſe de ſentiment, la douceur fière & modeſte, la pudeur naïve que vous recevez de la nature? ....

Oui, les Femmes ſont ſuſceptibles des vertus

tus les plus élevées; la fermeté, la constance, la générosité, l'amour de la Patrie ne sont pas au-dessus des forces de leur Ame; elles peuvent en porter le caractère jusqu'à l'Héroïsme, l'inspirer aux Hommes, l'entretenir, le fortifier dans leurs cœurs, & le rendre recommandable à tout l'Univers. Que la France s'attache à former dans son sein des Cornélies & des Octavies, elle y verra bientôt des Gracques & des Marcellus. C'est ainsi que s'établiroit dans la Société le goût du vrai Beau & du Sublime dans les mœurs; c'est ainsi que le principe le plus actif de notre dépravation deviendroit la source des plus hautes vertus, & le gage de notre bonheur. Substituons Minerve à la Déesse de Gnide; que l'Amour soit le Fils de la Sagesse, & l'Univers sera tout étonné d'être réformé par le plaisir.

ARTICLE TROISIEME.

PROJET D'INOCULATION.

BRouinkan, Docteur fameux & ſingulier, eſt arrivé de la Mecque. Qu'apporte-t-il en France?

Eſt-ce une nouvelle fabrique de Pantins? Non, vos jeunes Robins & vos Talons-rouges les perpétueront à jamais. Eſt-ce encore une compoſition de tabatiéres? Il a de plus grandes vûes. Sont-ce de nouveaux magots? En pourroit-il imaginer de plus ridicules que les maris du ſiécle? Seroit-ce des cabriolets plus élégants? Ils ont trop d'analogie avec les têtes Françoiſes pour oſer les rectifier. Qu'eſt-ce donc? C'eſt une nouvelle eſpéce d'*Inoculation*, bien extraordinaire, bien ſinguliére, bien folle. *Brouinkan* vous offre d'inoculer les vertus. Lès vertus! vous écrierez-vous encore, que prétend-il faire en ce pays?

pays? Ce ſont des vertus, vous répondra-t-il, mais accommodées aux mœurs de la Nation, plus propres à étayer ſes paſſions qu'à les contrarier. Jugez-en vous-même d'après ce *Programme*.

I.

Brouinkan, ami du ſexe, moyennant l'inſertion ſecrette d'une poudre ſubtile, forcera les Belles à communiquer leurs charmes aux laides, en leur donnant ſimplement un baiſer; mais il exige, pour l'efficacité du remède, que l'embraſſade ſe faiſſe de bonne foi de part & d'autre.

II.

Comme il cherche à plaire aux Dames, & à ſe rendre utile à tout le monde, il offre pour la tranquillité des ménages, d'inoculer aux maris une vertu bénigne, qui les raſſurera ſur le compte de leurs moitiés, & leur fera prendre en patience tous les petits ſoupers, les bals, & autres échapées nocturnes.

III.

Jaloux de s'accréditer dans le monde, il inoculera les petites maitreſſes, de maniére qu'elles pourront percer dix nuits de ſuite,

ſabler dix bouteilles de Champagne, & concilier autant d'intrigues. Elles lui devront de la variété dans les propos, de la prudence dans la conduite, & de vraies couleurs pour le teint.

IV.

Pour venger nos Belles de la légéreté des petits-maîtres, il inoculera à ceux-ci une conſtance à toute épreuve envers leurs maîtreſſes, de maniére qu'ils jouïront toujours de leurs faveurs, ſans jamais déchirer leur réputation. Il eſſayera même, malgré les mœurs du ſiécle, de leur inoculer quelques grains de ſentiment. On ménagera la doſe, de peur qu'elle n'occaſionne des bâillemens.

V.

A deſſein encore d'obliger le ſexe en général, il ſe propoſe d'inoculer aux Actrices ſubalternes une juſte connoiſſance d'elles-mêmes, afin que renonçant au luxe & à l'orgueil, elles ne s'égalent plus, par les ajuſtemens & les airs, aux femmes de diſtinction. Elles ne payeront rien pour ces ſortes de cures, qui ſe feront aux dépens des Entreteneurs, ſuivant l'uſage.

VI.

VI.

Il compte ſe rendre utile à la Nation Françoiſe, en inoculant à nos jeunes Seigneurs le don de lire & d'entendre Polybe, Tacite & Céſar, de préférer leurs lectures à celle des Bijoux, de Tanſaï, &c. Il leur inſpirera du goût pour le commandement, & les qualités requiſes pour s'y diſtinguer. Pour leur commodité, il débitera ſa poudre d'inoculation à la toilette des Actrices.

VII.

Les Orientaux ſont ſinguliers; celui-ci ſe perſuadant que le commerce eſt néceſſaire à un Etat, offre d'inoculer à quantité d'agréables inutiles le goût d'enrichir leurs maiſons & leur patrie, en faiſant le négoce. Il tient cette ſorte d'inoculation d'un ſimple marchand de beſtiaux d'Hollande, qui a ſoixante mille livres de rente. On trouvera ſans doute le principe du remède trop abject pour réuſſir en France.

VIII.

Des vûes de citoyen le portent à eſſayer d'inoculer les Financiers (ſi leurs individus ſont ſuſceptibles de cette délicate opération.) Il leur donnera du goût pour la ſobriété & la ſimplicité. Bientôt on les verra troquer

leurs Châteaux Seigneuriaux contre des demeures Bourgeoifes, & courir des petites maifons dans les bureaux, pour imaginer des projets plus lucratifs pour le Prince qu'onereux pour le Peuple, qu'ils traiteront en frére, afin de ramener les chofes dans l'ordre naturel.

IX.

Il inoculera fans douleur, mais avec peine, à nos jeunes Bénéficiers, de la fimplicité, de la modeftie, & de la tempérance en public, fauf à fe dédommager dans le particulier, comme font les plus prudens. Attendu leur exceffive économie, & pour ne pas courir les rifques dangereux qui pourroient réfulter de leur inimitié, il ne leur demandera, pour cette difficile opération, qu'un don gratuit.

X.

Il débarraffera le Public de nombre d'inutiles, qui le trompent & l'ennuïent fans ceffe, en inoculant les nouvelliftes de maniére à les rendre müets; fondé fur ce principe, *qu'il vaut mieux ne rien dire que de dire des riens.* Permis à eux de tracer des fortifications, des tranchées, des redoutes, fur le fable, avec leurs bâtons de vieilleffe.

XI.

XI.

En faveur de nos élégans débiteurs, & pour leur sauver le desagrément des ventes de meubles, des saisies de biens, & des prises de corps, il inoculera aux Marchands un *anti-mémorial*, qui leur fera oublier les crédits qu'ils auront faits, ensorte qu'ils n'auront plus l'audace de redemander leur dû aux jeunes gens de famille, & de dire d'aucun d'eux, lorsqu'ils en seront éclaboussés : *Voilà un gredin qui se pare de mes dépouilles.*

XII.

Il offre d'inoculer du bon sens aux Auteurs de Romans, soit d'un sexe ou de l'autre, une quantité suffisante pour distinguer la critique générale, d'avec la satyre personnelle. Il leur fera tenir un juste milieu entre le larmoïant tragique, & la gayeté obscène. Enfin, suivant lui, on les lira sans bâiller & sans rougir.

XIII.

Il inoculera à nos jeunes Auteurs tragiques l'art de faire des Piéces intéressantes, sans camps, sans armées, sans tableaux mouvans, sans pantomimes romanesques ; par ce moyen les Comédiens pourront rétablir leur théâtre, comme il étoit avant

Hypermneſtre. Il ſera libre à ces Poëtes de faire un plan de tragédie ſans aller toiſer le terrain, & les aveugles pourront prendre du plaiſir aux Piéces nouvelles.

Il n'a fait ſa composition qu'après avoir lû Sophocle, Euripide, Corneille & Racine; mais les jeunes Auteurs qui n'en prennent pas la peine, ſeront inoculés *gratis*, pour la ſatisfaction du Public.

XIV.

Attendu la grande diſette d'Auteurs comiques, il inoculera auſſi *pro Deo*, ceux qui aſpirent aux lauriers de Thalie, de maniére que ſans avoir lû Ariſtophane, Plaute ni Terence, ils pourront faire de bonnes Comédies, quoique diſſemblables à celles de Moliere, Regnard & Dancourt. Pour la ſingularité, leurs intrigues & leurs caractères ſeront intéreſſans; leurs ſituations & leurs saillies ſeront comiques. Enfin il hazardera d'y faire rire, ſi cette nouveauté peut prendre.

Il avertit cependant les jeunes gens qu'il ne les inoculera, que dans le cas où ils ne voudront pas débuter par une piéce à caractére, vû les derniers accidens.

XV.

XV.

Notre Opera lui paroiſſant mériter tous ſes ſoins, il inoculera tout exprès des têtes poëtiques, qui moyennant vingt rimes riches, cinquante mots ſonores, petit nombre d'ariettes, & force ballets, nous feront les plus jolis petits opera du monde. Il eſt fâché de ne pouvoir offrir ſes ſervices aux Actrices de ce Spectacle, mais il avoue qu'elles ont trop d'eſprit, de talens & de mœurs, pour avoir beſoin de ſes ſecrets.

XVI.

Il prouvera ſon pouvoir, en mettant d'accord deux ennemies femelles, qui diſputent de rivalité, & ſe querellent ſérieuſement depuis cinq à ſix ans, ſans avoir jamais voulu ſe connoître & s'entendre. Ces deux fiéres antagoniſtes, ſont la Muſique Italienne & la Muſique Françoiſe. Il les inoculera dans l'organe flexible & ſonore d'un bon Muſicien, qui les connoîtra toutes deux, & qui ſaura placer & faire valoir tour-à-tour les graces & la légéreté de l'une, avec la majeſté & l'harmonie de l'autre.

S'il ne craignoit de déſobliger les François, il inoculeroit à l'un d'eux la force de démon-

trer que depuis long-tems la Musique a le droit de tout animer, de tout peindre, & que ce n'est point seulement au génie d'une Nation, mais à celui du Musicien, qu'il appartient de le lui faire faire plus ou moins bien, en donnant aux tons les nuances de légéreté, de précision, de fougue, de rapidité, d'élévation & de force qui conviennent à chaque situation de l'objet qu'il peint, ou à chaque caractère de la passion qu'il exprime.

Enfin s'il ne craignoit de voir lapider son sujet inoculé, il lui donneroit la force de dire à ses Compatriotes, qu'il aime mieux un bon récitatif de Lully, chanté par un François vraiment homme, qu'une ariette de N.... glapie par un Italien mutilé.

XVII.

Et comme notre Savant est fort ami de la Littérature, il se propose d'inoculer aux gens d'esprit, qui souillent leur plume par des *miséres litteraires*, le goût de faire des histoires vraies de leur Nation; par ce moyen ils travailleront sans intérêt sordide, & les pensions données jusqu'à présent, sans fruit, pour pareils ouvrages, serviront amplement à indemniser les Auteurs modernes de l'Opéra Comi-

mique & de la Comédie Italienne; car il faut que tout le monde vive.

XVIII.

Brouinkan offre à la République des Lettres d'inoculer, *ſourdement*, certains Auteurs de feuilles périodiques, de maniére qu'ils jugent avec équité, critiquent avec décence, & écrivent avec goût. De maniére qu'ils donnent des principes en relevant des fautes. De maniére que leurs ouvrages ſoient le flambeau des talens, ſans en être le bucher.

Il prévient que ſa compoſition ſera chère, parce qu'il faudra y faire entrer de puiſſans antidotes contre le venin, le fiel & le poiſon qui coulent dans les veines de ces Ecrivains.

ARTICLE QUATRIEME.

DIALOGUE

Entre le Prince de ******* & son Confident, sur quelques parties essentielles de l'Administration publique.

*Le jour étoit pris pour le couronnement du Prince de *******, qui avoit été désigné Successeur au Trône: Le Comte de **** Confident du Prince, entra de grand matin dans sa Chambre; il le trouva levé, & le voyant rêver d'un air fort occupé, il se tenoit à l'écart: Mais le Prince ayant levé les yeux sur lui, il l'aborda en lui parlant ainsi:*

LE COMTE. Voici le plus beau jour de ma vie, & un jour bienheureux pour les *******; mon Prince va régner sur eux.

LE PRINCE. Ah! mon cher Comte, plai-

* Par Mr. De Vattel.

plaiſe au Ciel que ce jour ſoit en effet heureux pour les ********! Mais il eſt bien redoutable pour moi.

Le Comte. Hé quoi! vous ſemblez craindre ce que tous les hommes regardent comme le plus grand des biens, comme un état preſque au deſſus de la Condition humaine.

Le Prince. La Couronne n'eſt point un Bénéfice, deſtiné à l'avantage particulier du Poſſeſſeur; je la conſidère comme une Charge, auſſi difficile qu'elle eſt importante.

Le Comte. Ah! mon cher Prince, (vous me permettez cette expreſſion; il n'en eſt point de plus agréable à votre cœur) dès que vous avez cette idée de la Royauté, je ſuis aſſuré que vous en remplirez parfaitement les fonctions.

Le Prince. J'oſerois me le promettre de mes intentions, ſi la tâche étoit moins difficile. Mais qui pourroit ſuffire à tant d'objets importans, ſi variés, ſi compliqués? Cependant je crois pouvoir les réduire ſous deux chefs généraux, la Gloire de l'Etre Suprême & le Bonheur de la Nation: Voilà le double but de mes ſoins, de mes actions; c'eſt la grande fin de tout juſte Gouvernement.

Le

Le Comte. Vous pouvez la ſimplifier encore cette grande fin, puiſque ces deux objets ſont inſéparables & découlent l'un de l'autre. Choiſiſſez lequel il vous plaira pour le terme immédiat de toutes vos démarches; tendez y conſtamment & en Prince éclairé, vous arriverez ſurement auſſi à l'autre.

Le Prince. Ce que vous me dites-là, mon cher Comte, eſt très-beau, & paroit d'abord très-raiſonnable. Cependant il me reſte quelque embarras. On nous dit ſi ſouvent qu'il faut tout ſacrifier à la Gloire de Dieu, que les biens de ce Monde ne ſont point ceux que la Religion propoſe.

Le Comte. Le deſir de plaire à Dieu doit être, ſans-doute, le grand motif qui anime tout Etre intelligent, & nous devons tous manifeſter ce motif dans nos actions. Voilà ce que j'appelle glorifier Dieu. Mais cet Etre ſuprême n'a nul beſoin des hommes; il ne nous demande rien pour lui-même, & s'il nous donne des Loix, c'eſt en Pére infiniment bon & ſage; c'eſt pour notre propre bien. Il ſeroit donc aiſé de démontrer, que pour toute Créature raiſonnable, ſans exception, les voies de la ſaine Religion & celles du

du vrai bonheur ſont une ſeule & même choſe ; la pratique de la Vertu eſt l'art de ſe rendre heureux. Mais ne parlons maintenant que de l'Etat, de la Nation entiére. Vous reconnoiſſez que la Religion ne peut fleurir, s'étendre & déployer toute ſon efficace parmi les hommes, qu'à l'ombre de la paix, de la ſûreté & du bon ordre, dont on eſt redevable à l'établiſſement d'une Société civile bien gouvernée.

LE PRINCE. Cela eſt évident. Si les hommes vivoient ſans Loix, ſans forme de Gouvernement, chacun à ſa fantaiſie, la raiſon & l'expérience nous montre également, que la Religion ne ſçauroit ſe faire entendre, être étudiée, goûtée, pratiquée, au milieu de cette horrible confuſion.

LE COMTE. Vous voyez donc que la Religion elle-même eſt très fort intéreſſée à la proſpérité de l'Etat, & que vous la ſervirez fort bien en travaillant à cette proſpérité. Et concevez-vous rien de plus agréable au Pére commun des hommes, que de procurer le bonheur d'un nombre infini de ſes Créatures, de maintenir & d'aſſurer un Etabliſſement, à l'ombre duquel les hommes peuvent

s'appliquer à cultiver leur Ame, épurer leurs Moeurs, s'éclairer, apprendre à connoitre leur Créateur, & le servir en assistant leurs fréres. Permettez moi de vous citer à ce propos les paroles d'un Philosophe Payen: *Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit, quod quidem in terris fiat, acceptius, quàm concilia cœtusque hominum jure sociati, qui Civitates appellantur* *. C'est CICERON qui parle ainsi dans ce beau morceau, que l'on appelle *le Songe de Scipion.*

LE PRINCE. Voilà un Payen admirable! Il est bien honteux à plusieurs de nos Docteurs, avec tant de secours, que n'avoit point CICERON, de lui paroitre si inférieurs dans leurs raisonnemens sur la Morale.

LE COMTE. Ces sages Romains avoient entr'autres une Maxime excellente: On ne les vit jamais séparer les intérêts de la Religion du vrai bien de l'Etat: Au contraire, ils s'étudioient à maintenir constamment ces deux grands objets dans le plus parfait accord.

LE

* De tout ce qui se voit sur la terre, rien n'est plus agréable à ce Dieu suprême, qui gouverne le Monde entier, que ces Sociétés d'hommes unis par le lien des Loix, & que l'on appelle Etats ou Sociétés Civiles.

LE PRINCE. Cependant leur Religion étoit fausse. Et nous, qui avons le bonheur de connoître la véritable, nous aurons tant de peine à la concilier avec le bien de l'Etat; nous la verrons souvent mise en opposition avec le bonheur de la Nation!

LE COMTE. C'est que dans la République Romaine, les mêmes hommes présidoient aux Cérémonies de la Religion & aux Affaires d'Etat: On ne connoissoit point la distinction d'Ecclésiastiques & de Laïques. Les Sénateurs étoient Pontifes, Augures. Le Service des Autels, le soin de rendre la Justice, le commandement des Armées, tout cela n'étoit que différens Ministères de la République, souvent exercés par les mêmes personnes.

LE PRINCE. Mais tous les Citoyens, de quelque ordre qu'ils soient, ne devroient-ils pas concourir au même but? N'ont-ils pas un intérêt commun, la prospérité de l'Etat?

LE COMTE. Vous apprendrez, mon Prince, que les hommes portent leurs passions & leur intérêt particulier jusques dans les choses les plus saintes.

LE PRINCE. Hélas! je ne le sçai que trop dès à présent. Je sçai de plus, que ces mêmes

hommes sont plus artificieux, plus difficiles à démêler, quand ils se trouvent engagés dans un état, qui oblige, pour l'ordinaire, à affecter de beaux dehors. Comment distinguerai-je ceux qui mériteront ma confiance?

Le Comte. En voici le moyen, ce me semble. Quand vous verrez un Ecclésiastique sage, modéré, charitable, animé d'un vrai zèle pour le bien du Royaume, écoutez-le, mon Prince, & faites cas de ses conseils, dans toutes les affaires qui concerneront la Religion.

Le Prince. Mais d'autres ne me parleront que des sacrifices que l'on doit à Dieu; ils me diront que tout doit céder aux grands intérêts de la Foi.

Le Comte. Défiez vous de ce langage imposant. C'est trop souvent celui du fanatisme ou de l'hypocrisie. La vraie Piété, la Piété éclairée ne vous tiendra point des discours vagues & obscurs; elle vous fera voir constamment sa Doctrine dans la plus heureuse harmonie avec la pratique d'une Morale raisonnable & d'une saine Politique. N'êtes-vous pas convenu tout-à-l'heure que la vraie Religion ne peut jamais s'opposer au bonheur

de

de l'Etat? Elle en eſt, au contraire, le plus ferme appui. Dieu, qui approuve, qui protège les Sociétés Civiles, admettra-t-il dans la Religion qu'il enſeigne aux hommes, aucun Dogme, aucune Pratique, aucune Maxime contraire à ces Etabliſſemens ſi ſalutaires? Quand vous voyez un Docteur inflexible, renouveller ſans ceſſe les diſputes ſur des matiéres inintelligibles, ou qui paſſent au moins la portée du vulgaire, & aſſez inutiles dans la pratique, ſe refuſer aux voyes de pacification, pourſuivre quiconque ne penſe pas comme lui; pouvez-vous douter que l'orgueil & l'eſprit de domination ne l'animent, bien plûtôt que le zèle d'une Religion, qui ne reſpire que douceur & charité? Vous lui ferez grace, ſi vous l'accuſez ſimplement de fanatiſme. Réprimez tous les zélés de cette eſpèce, & gardez-vous ſur-tout de leur prêter l'oreille, quand ils imploreront vôtre puiſſance, pour perſécuter leurs Adverſaires.

Le Prince. Mais ne dois-je pas protéger la Religion, & réprimer ſes ennemis?

Le Comte. Oui, Prince, vous le devez; mais il faut bien choiſir les moyens. Il n'appartient qu'à l'erreur, à la mauvaiſe foi,

de s'appuyer ſur la violence & la contrainte. Contente de forcer tout le monde à plier la tête ſous le joug, elle n'eſt point arrêtée par la crainte de faire des hypocrites. Mais la vraie Religion ne veut que le bonheur des hommes; elle dédaigne les conquêtes forcées, & ne prétend régner que ſur les cœurs. La Vérité ſe perſuade; elle n'entre point dans les ames par la violence. Et quand même un Eccléſiaſtique ne ſeroit pas dans la bonne-foi, ſi ſeulement il étoit ſage & prudent, il ſe garderoit de conſeiller, ou de ſolliciter jamais la perſécution. Le ſang des Martyrs de toute Secte, de toute Religion, vraie ou fauſſe, eſt une huile verſée ſur le feu, une ſemence qui produit à leur parti des milliers de Sectateurs. Joignez à cette conſidération celle des maux affreux, que la perſécution produit dans un Etat, & je m'aſſure que vous rejetterez avec horreur tous les conſeils des Perſécuteurs, & que vous réprimerez ces furieux.

Le Prince. Je loüe Dieu de ce qu'il m'a fait comprendre ſi évidemment, que la vraie Religion ne peut jamais rien exiger au préjudice du bien public. Je ne craindrai plus de manquer à cet Etre ſuprême, en travaillant

pour

pour ſes Créatures. Le bonheur de mon Peuple, voilà ma grande régle: Je la crois mieux ſéante dans la main d'un Prince, & beaucoup plus ſure, que toutes les ſubtilités des Théologiens. Mais ſi la Religion ne preſcrit jamais rien de contraire au vrai bien de l'Etat, ſera-t-il également vrai de dire, qu'aucune choſe ne peut être avantageuſe au Royaume, ſi elle n'eſt approuvée en même tems de la Religion, ou au moins tolérée? Certaines gens me donneroient là-deſſus bien des doutes.

LE COMTE. Je m'eſtimerai fort heureux, ſi je puis vous lever ces doutes. Car de même que, dans la Morale ordinaire, SOCRATE & CICERON blâmoient ſouverainement ceux qui les premiers avoient diſtingué l'utile de l'honnête (*); je voudrois que dans tout Etat policé on rejettât avec indignation & celui qui voudroit oppoſer la Religion au bien de l'Etat, & celui qui oſeroit vanter comme avantageux à la Société, ce qui bleſſe la Religion: Le premier eſt un Théologien ignorant, fanatique, ou de mauvaiſe foi; le ſecond un politique faux & ſuperficiel.

(*) Voyez Ciceron, *de Offic.* Lib. II. Cap. 3. & Lib. III. Cap. 3.

LE PRINCE. Je goûte vos Maximes, mon cher Comte, & il me semble en effet, que les choses doivent être ainsi. Aidez-moi seulement à me tirer de quelques difficultés que présentent les détails. Prenons le Luxe, par exemple. On vante son utilité dans un grand Royaume; & cependant, sans donner dans une trop grande austérité, il me semble que la Religion ne peut l'approuver.

LE COMTE. Mais, mon Prince, c'est que le Luxe est aussi peu convenable au vrai bien de l'Etat qu'à la pureté de la Religion.

LE PRINCE. Vous en avez lû cependant de pompeux éloges, & vous les entendez tous les jours dans les conversations. On dit que le Luxe est, dans un grand Etat, l'ame du commerce, de l'industrie & du travail; une source de richesses, par le tribut que les étrangers payent à l'élégance, aux arts de toute espèce, dont il est le Pére. Vous ne pouvez disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de vrai dans tout cela.

LE COMTE. Avant que d'aller plus loin, il faut convenir d'abord de ce que nous appellerons Luxe. J'entens par ce terme un excès de dépense, qui passe les bornes, je ne dis pas

du

du néceſſaire & de l'utile ſeulement, mais encore du commode, de l'agréable même, & de ce qu'exige la décence de la repréſentation, ſelon le rang & la condition. Je dis encore que cette dépenſe, pour l'ordinaire, paſſe les facultés de celui qui s'y livre, & qu'elle porte toûjours quelque caractère de frivolité.

LE PRINCE. Hé bien, le Luxe, tel que vous venez de le définir, occupe une infinité d'Ouvriers, les fait vivre, les enrichit, & par la réputation qu'il donne à nôtre goût, à nos Manufactures, il fait entrer chaque année des ſommes conſidérables dans le Royaume.

LE COMTE. Je pourrois vous dire qu'il en fait ſortir auſſi de très-grandes. Nous n'avons pas chez nous, à beaucoup près, tout ce que le Luxe déſire; nous manquons de mines d'or, d'argent, de pierres précieuſes; les vins délicieux du Royaume ne ſuffiſent point à nos tables délicates & ſomptueuſes; la Hongrie, l'Eſpagne, les Isles leur en fourniſſent à grands fraix, & nos Fabriques ſi vantées ne nous empêchent point de rechercher celles des étrangers. Mais quand je conviendrois que le Luxe attire plus d'argent dans le Royaume qu'il n'en fait ſortir, il ne s'enſuit pas encore qu'il ſoit utile.

LE

LE PRINCE. Cependant les richesses sont bien nécessaires pour la défense même du Royaume; elles font une grande partie de ses forces.

LE COMTE. Je ne vois guères personne aujourd'hui qui en doute. Cependant le Duc de SULLY (*) vous apprendra à réduire cette maxime dans ses justes bornes. Quand le Royaume vous fourniroit, à beaucoup moins de fraix, des Armées plus nombreuses, plus solides, plus vaillantes, plus frugales, en seriez-vous moins puissant, avec de moindres revenus? Mais je veux me rendre facile: Passons au Luxe qu'il augmente les richesses du Royaume, & lui fournit ainsi un moyen d'étendre sa puissance; il n'a pas encore gagné sa cause pour cela.

LE PRINCE. Je crois voir où vous voulez venir. Mais poursuivez.

LE COMTE. Premiérement, ce seroit une grande & belle question à examiner, de sçavoir, si nos Terres bien entretenues, bien cultivées, ne nous fourniroient pas des exportations aussi considérables, & d'un débit plus sûr, que toutes ces Manufactures soutenües par

(*) Voyez ses Mémoires.

par le Luxe. Or il eſt viſible que ce Luxe fait négliger la culture des Terres & les Arts groſſiers, purement utiles ou néceſſaires; il dépeuple les Campagnes; tout ſe jette dans les Villes, où l'on voit des moyens de s'enrichir plus prompts & moins pénibles. La claſſe des Laboureurs, cette unique pepiniére de bons Soldats, diminue ſenſiblement: Et l'on viendra me dire après cela, que le Luxe augmente les forces de l'Etat!

LE PRINCE. O! mon cher Comte, vous commencez à m'allarmer, & je vois que ceux qui vantent cette peſte publique, ſont des Politiques bien ſuperficiels: Ils n'ont conſidéré qu'une face brillante de leur objet.

LE COMTE. Ce n'eſt pas tout encore. Voyons-la maintenant, cette peſte, dans ſes autres effets. Oſera-t-on nier que le Luxe n'entretienne & ne fortifie de jour en jour cet eſprit de molleſſe & de frivolité, qui fait le caractère du Siécle? Et quel préjudice n'en doit-il pas réſulter, en particulier pour vos Armées? Comment avec de pareilles diſpoſitions, ſoutiendront-elles la Gloire de nos Péres, endurcis aux travaux, infatigables dans le champ d'honneur, & lorſque la paix les obligeoit à

po-

poſer les armes, ne cherchant leurs amuſemens que dans des jeux & des exercices, où ils retrouvoient l'image des Combats?

LE PRINCE. L'honneur ſi naturel à ma Nobleſſe, ſoutiendra ſon courage. Elle vole de la toilette au champ de bataille, & on ne l'a point encore accuſée de s'y être démentie.

LE COMTE. Je le ſçai, mon Prince, j'en ai été le Témoin: Et plaiſe au Ciel que ce beau feu ſe ſoutienne toûjours, malgré la dépravation univerſelle des mœurs! Mais quand, par un privilège unique, des mœurs efféminées ne devroient jamais amollir le courage de nos jeunes Guerriers, la Valeur n'eſt pas la ſeule qualité néceſſaire dans les Armées. Il faut des têtes, pour bien diriger tous ces bras. Et certes, je ne vois pas comment un jeune Seigneur, tout occupé de ſes plaiſirs, de ſa parure, de ſes équipages, de bijoux, de colifichets; je ne vois pas, dis-je, comment il pourroit acquérir la prudence & les lumiéres, ſi néceſſaires à un Général, ni par quel heureux hazard la fermeté & la grandeur d'ame iroient habiter chez lui avec tant de bagatelles.

LE PRINCE. L'Hiſtoire ne confirme que trop

trop la vérité de ce que vous dites. Dès que les Romains donnérent dans les excès du Luxe, ils tombérent dans la molleſſe ; & leurs vertus guerriéres ne ſe ſoutinrent pas long-tems. CESAR connoiſſoit bien l'effet de ces mœurs efféminées. Lorſqu'à la bataille de Pharſale, il ordonna à ſes Soldats de frapper l'ennemi au viſage, quelle idée avoit-il de cette Jeuneſſe de la Ville, qui combattoit ſous les ordres de POMPE'E? La molleſſe n'avoit pû éteindre encore le courage de ces jeunes Romains ; elle avoit déja aſſez de force pour leur faire craindre la difformité, plus que la mort même.

LE COMTE. Et j'ai vû ſouvent dans nos Armées, que les incommodités, les fatigues, l'inclémence des Saiſons répandoient un découragement preſque général, & rebutoient des gens, que la vüe des plus grands dangers n'avoient pû ébranler. Nos Guerriers mépriſoient la mort dans les Combats; & dans nos marches, ils ne pouvoient ſupporter la privation de leurs équipages.

LE PRINCE. Ah! j'en vois la raiſon: L'honneur leur impoſe encore la loi de braver le danger ; & malheureuſement il ne peut plus

les

les faire rougir d'une molleſſe efféminée, auſſi indigne cependant du véritable Guerrier, que la poltronnerie même. O! mon cher Comte, que je ſuis impatient d'exterminer la cauſe funeſte d'une foibleſſe ſi honteuſe! Si je pouvois ramener les tems d'une mâle & vertueuſe ſimplicité!

LE COMTE. Vous rendriez certainement la Nation plus puiſſante, plus reſpectable à ſes Voiſins, plus redoutable à ſes Ennemis; je dis plus, vous rendriez même les Citoyens plus heureux. Tous ces raffinemens du Luxe deviennent néceſſaires à une ame fondue dans ſes délices; leur perte l'affligeroit, mais leur poſſeſſion ne la rend point heureuſe. Croyez-en l'air de laſſitude, d'ennui & de dégoût, qui décéle preſque toûjours ces prétendus fortunés du Siécle.

LE PRINCE. Que tardai-je donc à mettre la main à l'œuvre? Je veux commencer mon régne par une réforme ſi ſalutaire.

LE COMTE. Que cette chaleur eſt belle! qu'elle eſt digne d'amour & de louange! Je n'en crains point la vivacité, même dans une entrepriſe où il faut marcher à pas comptés; je connois vôtre prudence.

LE

LE PRINCE. Oui, Comte, je ſens que cet ouvrage demande du tems, de la prudence, des moyens propres & bien ménagés: Aidez-moi dans l'exécution. Vous m'avez échauffé contre le Luxe; je demande vos conſeils dans la guerre que je lui déclare.

LE COMTE. Je ſuis perſuadé, mon Prince, que vous voulez attaquer cet ennemi avec tous les ménagemens que l'humanité exige. Vous vous propoſez d'abbatre ſa tyrannie, ſans déſoler ſes malheureux ſujets, ſans réduire à la mendicité tous ceux qu'il fait vivre. Quand le Luxe a jetté de ſi profondes racines dans un Royaume, c'eſt une maladie invétérée, qu'il faut traiter par un ſage régime; une médecine violente pourroit jetter le Corps malade dans des convulſions dangereuſes. La maladie dont nous parlons a pluſieurs principes & pluſieurs branches, à chacune deſquelles on peut appliquer des remédes appropriés.

LE PRINCE. Par exemple, je puis couper court ſur un article: Tout ce que le Luxe tire du déhors, rien n'empêche que je n'en interdiſe l'uſage.

LE COMTE. Je ne vois point d'objection contre un réglement ſi ſage. Par-là vous épar-

épargnerez au Royaume tout l'argent que des marchandises étrangéres en font sortir. Il est une autre branche du Luxe, que vous pouvez couper de même sans ménagement, & par un seul acte d'autorité, qu'il sera plus aisé encore de rendre efficace. Je veux parler de ce nombre prodigieux de Valets inutiles, que l'on entretient uniquement pour le faste. Rien ne peut vous empêcher de nous délivrer de cet embarras vain & ruineux. Marquez à chacun le nombre de Laquais ou d'autres Domestiques, qu'il lui sera permis d'entretenir, selon sa condition, & ne souffrez point qu'on enléve au labourage, ou à vos Armées, les Sujets les mieux faits, les plus robustes, pour les voüer à l'oisiveté & les corrompre dans les maisons des grands & des riches.

Le Prince. Que n'est il aussi facile de détruire le Lüxe dans ses autres parties! Mais il sera toûjours malaisé de régler la dépense d'un chacun, pour la table, les ameublemens, les habits.

Le Comte. Rien n'est plus vrai, mon Prince; & l'on ne sçauroit même où s'arrêter à cet égard. Aussi ne vous conseillerai-je point d'y procéder par des Ordonnances. Les Loix somp-

somptuaires sont convenables, nécessaires même dans un petit Etat, & sur-tout dans une République. Mais dans un grand Royaume, & dans l'état où les choses sont venües parmi nous, vous feriez une sorte de révolution, en attaquant brusquement toutes ces bagatelles, auxquelles les hommes sont si attachés. Il est des moyens indirects, plus doux, plus convenables aux circonstances, & que je croirois aussi sûrs dans leur effet. Je mets au premier rang vôtre exemple. Si les Peuples ont été de tout tems empressés à suivre les goûts de leurs Maîtres, à leur plaire, à les imiter; que ne devez-vous point attendre d'une Nation, dont les yeux & les cœurs sont tournés vers vous? » Nos Rois, dit MONTAIGNE, peuvent » tout en telles réformations externes, leur in» clination y sert de loi. *Quidquid Principes fa» ciunt præcipere videntur*. Le reste de la Fran» ce prend pour règle la règle de la Cour (*). Si vos Courtisans s'apperçoivent que les excès du Luxe & la frivolité vous déplaisent, on ne les verra plus se ruiner pour des bagatelles: Insen-

(*) Essais Liv. I. Chap. XLIII.

Insensiblement ils se réduiront dans les bornes de la raison & de la décence. Ils donneront le ton à la Noblesse, aux principaux Citoyens, & toute la Nation suivra bientôt.

LE PRINCE. Cela étoit bon autrefois, lorsque la Noblesse & les Grands du Royaume tenoient seuls un état capable de se faire remarquer. Aujourd'hui tout est plein de ces hommes nouveaux, qui ne pouvant être admis à la Cour, étalent dans les Villes, & principalement dans la Capitale, un Luxe contagieux.

LE COMTE. Il est heureux, mon Prince, que vous connoissiez cet abus, & que vous en sentiez les conséquences.

LE PRINCE. Oui, Comte, je les sens, & je vois le remède; je tarirai la source de ces fortunes rapides, & je délivrerai mon Peuple de ces hommes, qui sont tout ensemble ses tyrans & ses corrupteurs.

LE COMTE. Ah! Prince, vous comblez de joie un sujet fidèle. Par cette seule opération, par une réforme si nécessaire dans l'administration de vos Finances, vous allez donner une nouvelle face à ce beau Royaume. On n'y verra plus des membres inutiles, bouffis & gorgés de sang & de substance, tandis

que

que la plûpart des autres périssent d'inanition. Les richesses circuleront au-loin, d'une maniére plus générale & plus soutenue; l'honnête abondance deviendra le fruit du travail, & se répandra avec une égalité, aussi conforme au vrai bien de l'Etat, qu'à la justice & à l'humanité.

Le Prince. Je sçai ce que m'objecteront les partisans intéressés de ces favoris de Plutus: Ils me diront, que des Financiers opulens sont une ressource toûjours présente, pour les besoins pressans de l'Etat. Vain appas, capable d'éblouïr seulement une vûe trop foible! L'argent, répandu avec plus d'égalité, n'est-il pas toûjours dans les mains des Citoyens? Je n'ai pas besoin de le trouver en monceaux; il coulera en abondance jusques dans mes Coffres, quand les besoins de l'Etat l'exigeront. Je suis assuré de pourvoir aisément à tout, même aux occurrences les plus difficiles, lorsque je gouvernerai avec sagesse un Peuple riche & heureux.

Le Comte. N'en doutez point, mon Prince. Vous posséderez la confiance & le cœur de vos Sujets; ils donneront avec joie tout ce que vous demanderez pour leur défense,

& vous allez les mettre en état de donner.

LE PRINCE. Oui, je voudrois leur procurer à tous les véritables commodités de la vie, & je sens que pour leur assurer un état aisé, il faudroit les empêcher de se livrer à des fantaisies ruineuses, de rechercher des bagatelles, si inutiles à leur bonheur. Voici un point fort important pour le succès de mon entreprise; il faut marquer les vraies limites du Luxe, & le bien distinguer des dépenses que l'on peut se permettre, & qu'il ne conviendroit pas de défendre : Car je ne voudrois point réduire mes Sujets à une sordide mesquinerie, obliger les gens riches à vivre comme s'ils étoient pauvres, & étouffer ainsi les Arts & l'Industrie.

LE COMTE. Je n'ai garde de vouloir pousser la réforme si loin. Un grand & riche Royaume ne doit point offrir la face d'un Etat pauvre. Cette austérité seroit peut-être aussi peu séante, que j'en jugerois l'introduction dangereuse, dans l'état où sont les choses. Il est une magnificence louable, quand elle ne passe point les forces de ceux qui s'y livrent. Le goût des gens riches pour les choses véritablement belles, pour les chefs-d'œuvre des Arts, ne

ne peut qu'être utile dans le Royaume : Il anime l'Induſtrie, il excite le Génie & les Talens. Loin de vous oppoſer à ce goût, répandez-le vous-même; protégez les beaux Arts; qu'ils ſervent à relever l'éclat de vôtre grandeur; qu'ils travaillent pour en donner une haute idée à toute la terre. La magnificence des Edifices publics, par exemple, ſied bien chez une Nation puiſſante; elle lui concilie l'eſtime & le reſpect des étrangers; elle convient à la majeſté de l'Etat. Les Grands vous imiteront, ſelon leurs forces; tous les Citoyens ſuivront, à proportion de leur état. Et prenez garde que quand les inclinations des hommes ſe portent à des choſes louables, les excès n'y ſont pas tant à craindre; leurs goûts conſervent dans leur marche & dans leurs effets, une impreſſion de la ſageſſe & de la ſolidité qui ſe voyent dans leur objet.

Le Prince. Il ne s'agiroit donc, pour arriver ſurement & ſans contrainte à mon but, que de retirer les hommes de la frivolité, de leur inſpirer des goûts ſages & ſolides.

Le Comte. Vous voilà arrivé, mon Prince, au ſecond moyen général que je voulois vous propoſer, & qui ſerviroit tout enſemble

à détruire le Luxe, & à marquer les bornes de cette magnificence qui doit être permiſe. Réglez les goûts de vos Sujets; tout ſuivra de ſoi-même: Et pour régler leurs goûts, procurez leur une bonne éducation: C'eſt la baſe de toute bonne Police dans un Etat, le principe fécond de ſes avantages, de ſes ſuccès; comme une mauvaiſe éducation eſt la ſource impure d'où découlent tous les malheurs publics. Je tremble quand je penſe aux ſuites de celle que reçoivent aujourd'hui nos jeunes-gens de qualité. Que peut-on attendre d'un jeune homme, nourri & formé dans la frivolité, qui fait des plaiſirs ſa grande affaire, tout occupé de ſon élégance, de ſa parure, de ſes maniéres efféminées? Loin d'en rougir, il tire de ces miſères toute ſa gloire; c'eſt le *bon ton*, & il mépriſe inſolemment quiconque ne ſçait ou ne veut pas être auſſi frivole que lui. Je le dis ſans humeur & ſans exagération, ce *bon ton* ſuffit pour conduire un puiſſant Etat à ſa ruïne. » Ce ſont erreurs ſuperficielles, diſoit MONTAIGNE (*), » mais pourtant de » mauvais prognoſtique: Et ſommes advertis » que le maſſif ſe deſment, quand nous voyons „ fen-

(*) *Ibid.* Sur la fin.

» fendiller l'enduit & la croute de nos parois. «

LE PRINCE. Je vous promets, Comte, que je commencerai par bannir ce *bon ton* de ma Cour. Le souffle du mépris fera bientôt évanouïr ces puérilités. Et pour la suite, l'ambition des Péres me répondra de l'éducation qu'ils donneront à leurs Enfans. Je ferai connoître hautement, que dans tout le cours de mon régne, personne ne pourra prétendre à une place, s'il ne s'est rendu capable de la remplir.

LE COMTE. Puissiez-vous régner longtems sur une Nation dont vous ferez la gloire ! Vous la rendrez heureuse, & vous ne pourrez manquer d'être heureux vous-même.

LE PRINCE. Vous m'êtes d'un heureux augure, mon cher Comte : Les premiers discours que j'entens, en montant sur le Trône, sont ceux d'un Serviteur fidèle. Fasse le Ciel que je n'en écoute jamais d'autres !

ARTICLE CINQUIEME.

LA FEMME PRUDENTE.*

UN négociant considérable de Londres, dont je cacherai le véritable nom sous celui de Wilson, avoit épousé une femme d'une grande fortune, & d'un mérite encore plus grand. Ils vécurent heureux pendant quelques années, sans que rien troublât leur bonheur, que le chagrin de n'avoir point d'enfans. Le mari qui se voyoit tous les jours plus riche, souhaitoit ardemment d'avoir un héritier; & comme le tems diminuoit plutôt que d'augmenter l'espérance d'en avoir un, il tomba peu à peu dans une indifférence, qui dégénera enfin en aversion pour sa femme.

Ce changement la plongea dans l'affliction la plus accablante; mais elle étoit d'un naturel si doux, qu'elle ne se plaignoit que par ses

* Traduit de l'Anglois.

ſes larmes ; encore étoit-ce rarement, & ſeulement lorſque les duretés & les mauvais traitemens de ſon époux la rendoient incapable de les retenir.

C'eſt une maxime de quelques philoſophes mariés, que les larmes d'une femme ſont un ſpécifique pour chaſſer la pitié du cœur d'un mari. Mr. Wilſon me pardonnera ſi je le range pour ce tems-là, parmi les Philoſophes. Il avoit pris depuis peu un logement à la campagne, à peu de diſtance de la ville ; il s'y retiroit ordinairement le ſoir, pour éviter ce qu'il apelloit les perſécutions de ſa femme.

Celle-ci paſſa une année entiére ſans ſe plaindre, dans cette cruelle ſéparation ; voyant rarement ſon époux, à moins que les affaires ne l'amenaſſent dans ſa maiſon, & ne partageant plus ſon lit. Au bout de ce tems-là cependant les procedés de Wilſon devinrent un peu plus gracieux, il voyoit plus ſouvent ſa femme, & commençoit à lui parler avec tendreſſe, & avec bonté.

Un matin qu'il venoit de prendre congé d'elle d'une façon obligeante, pour aller paſſer le jour à ſa maiſon de campagne, elle alla faire une viſite à une amie logée à

l'au-

l'autre bout de la ville, & s'étant arrêtée, en retournant au logis, chez une marchande de fil, dans une rue écartée près de St. James, elle aperçut Mr. Wilſon traverſant la rue, & allant heurter à la porte d'une jolie maiſon vis-à-vis; un laquais en livrée ouvrit, & la porte ſe referma tout de ſuite, ſans qu'on eût dit un mot. Cette maniére d'entrer, jointe à ce qu'elle ignoroit que ſon mari eût aucune connoiſſance dans cette rue, l'allarmant un peu, elle demanda à la marchande, ſi elle connoiſſoit le Monſieur qui étoit logé dans cette maiſon. » Vous venez de le voir, Madame, répondit cette femme. » Il s'apelle Mr. Ro-» berts, on dit qu'il eſt puiſſamment riche. » Sa femme « .... A ces mots Me. Wilſon changea de couleur; & l'interrompant, » ſa » femme, Madame! dit-elle, je croyois » que.. Donnez moi un verre d'eau, je vous » prie, cette promenade m'a ſi fort fatiguée... » Je vous prie, donnez moi un verre d'eau.... » Je ſuis prête à m'évanouïr de fatigue. « La bonne Marchande courut elle-même chercher de l'eau, qui jointe à un peu de corne de cerf qu'elle avoit ſous la main, rendit en aparence Me. Wilſon paſſablement tranquille. Elle examina alors

alors le fil qu'elle vouloit acheter, & aïant demandé qu'on lui fit venir un carosse; » Je » crois, dit-elle, que vous êtes fort ef» frayée de me voir si pâle, mais j'ai fait beau» coup de chemin, & je me serois certainement » évanouïe, si je ne m'étois pas arrêtée dans » votre boutique... Mais vous parliez de ce » Monsieur qui vient de passer... Il me sem» bloit que je le connoissois; mais il s'apelle » Roberts, dites-vous. Est-il marié, je vous » prie? Le plus heureusement du monde, » Madame, repliqua la marchande, il sou» haitoit passionnément d'avoir des enfans, & » à sa grande satisfaction, sa femme vient de » lui en donner un, qui doit être bâtisé ce » soir, le plus beau garçon, à ce qu'on dit, » qu'on ait jamais vu. « Dans ce moment, & comme si une bonne fortune s'en fût mêlée, pour épargner une seconde prise de corne de cerf, le carosse qu'on avoit demandé arriva. Madame s'y jetta tout de suite après avoir bégayé des excuses à la Marchande, pour le trouble qu'elle lui avoit causé. Nous la laisserons dans ce carosse, retournant chez elle, dans des angoisses qu'il lui est, dit-elle, impossible de décrire.

Mes

Mes Lecteurs ont vu que Mr. Wilſon avoit une maiſon de campagne, où l'on ſuppoſoit qu'il ſe retiroit preſque tous les ſoirs, depuis qu'il étoit dégouté de ſa femme; mais en effet c'étoit dans cette maiſon près de St. James qu'il ſe rendoit conſtamment. Il avoit à la vérité loué la maiſon de campagne, mais par un autre motif que celui d'éviter ſa femme: voici quelle en fut l'occaſion.

Un jour que deſœuvré il ſe promenoit dans le parc, il vit une jeune femme aſſiſe ſeule ſur un banc, vétue proprement, quoique ſimplement, & dont l'air & l'extérieur annonçoient une perſonne au deſſus du commun. Il s'aprocha d'elle ſans être aperçu, & vit ſur ſon viſage, avec un air d'innocence & de la beauté, la plus profonde mélancholie qu'on puiſſe imaginer. Il s'arrêta quelque tems pour la conſiderer; mais elle, s'en étant enfin aperçue, ſe leva bruſquement avec quelque confuſion, & voulut s'éloigner. La crainte de la perdre donna à Mr. Wilſon le courage de l'aborder. Il lui demanda pardon de ce qu'il la troubloit dans ſa ſolitude, & rejetta ſa curioſité ſur l'extrême beauté de cette Dame, & ſur l'air de mélancholie qui l'accompagnoit.

Un

Un Auteur fort ſage, dont j'ai oublié le nom & l'ouvrage, remarque que le cœur d'une femme n'eſt jamais ſi rempli d'affliction, qu'il n'y reſte quelque coin pour la flaterie; & comme d'ailleurs Wilſon étoit un joli homme, qui ſe préſentoit de bonne grace, la Dame ſe laiſſa bientôt perſuader de reprendre ſa place, & de permettre qu'il s'aſſit à côté d'elle. Wilſon qui avoit réellement le cœur touché, lui fit mille proteſtations d'eſtime & d'amitié, la conjurant de lui dire s'il pouvoit, par ſa fortune, ou ſes ſervices, contribuer à la rendre heureuſe, & jurant qu'il ne la quitteroit pas juſqu'à ce qu'elle l'eût inſtruit du ſujet de ſa douleur.

Il y eut alors une petite pauſe, & après un profond ſoupir, accompagné d'un torrent de larmes, la Dame parla ainſi: » Si vous êtes, » Monſieur, ce que vous paroiſſez être; je » rendrai graces au ciel de vous avoir ren- » contré: Je ſuis la veuve infortunée d'un offi- » cier qui a été tué à la bataille de Dettin- » gen. Il n'étoit que Lieutenant, & ſon em- » ploi faiſoit toute ſa fortune. Je l'épouſai » contre le gré de ma mére, dont j'ai encou- » ru la diſgrace par ce mariage. A préſent » que j'ai perdu cet époux pour toujours, je

» ne

„ ne vous dirai pas combien je l'aimois ; „ combien il m'aimoit, quoiqu'il me ſoit „ impoſſible de l'oublier. A mon retour en „ Angleterre, (car j'ai ſuivi conſtamment „ ſa fortune) j'obtins, avec quelque peine „ la penſion de veuve d'un ſubalterne, & „ je pris un logement à Chelſea.

„ De cette retraite j'écrivis à ma mére, „ pour l'informer de la perte que j'avois fai- „ te, & de ma pauvreté, & pour la prier de „ me pardonner ma déſobéiſſance ; mais la „ cruelle réponſe que j'en reçus me détermi- „ na à ne plus l'importuner, quoi qu'il m'en „ pût arriver.

„ Je vivois de ma petite penſion, avec tou- „ te l'œconomie imaginable, lorſque je fus dé- „ couverte à l'égliſe par un vieux officier, qui „ avoit été ami de mon mari : il me fit „ une viſite, & j'ai été long-tems redevable „ à ce bienfaiteur d'une penſion de vingt piè- „ ces par an, qu'il me payoit par quartier. „ Comme il étoit fort ponctuel dans ſes paye- „ mens, que je recevois conſtamment le jour „ de l'échéance, m'étonnant de ne l'avoir point „ vu, & de n'avoir point apris de ſes nou- „ velles, quoique ce fût hier le jour du paye- „ ment,

„ ment, je ſuis ſortie de bonne heure ce ma-
„ tin de Chelſea, pour aller au Pall-Mall, où
„ il loge. Mais comment vous dirai-je, Mon-
„ ſieur, la nouvelle que j'y ai apriſe! .... Cet
„ ami, cet ami généreux & deſintéreſſé, fut
„ tué hier en duel à Hyde-Parc."

Elle s'arrêta, pour laiſſer couler un torrent de larmes, après quoi elle continua ainſi: „ J'ai
„ été ſi étourdie de ce coup, que je ne ſavois
„ où aller. C'eſt par hazard, plûtôt que par
„ choix, que je ſuis venue ici: ſi j'y ai trou-
„ vé un bienfaiteur, ... & certes, Monſieur,
„ j'en ai bien beſoin... je regarderai ce ha-
„ zard comme le plus heureux de ma vie."

La veuve acheva ainſi de raconter ſon hiſtoire, qui étoit vraie à la lettre: elle le fit d'une maniére ſi engageante, & ſi intéreſſante, que Wilſon dans ce peu de minutes, en prit de l'amour pour un ſiécle. Il la remercia de ſa confiance, & jura qu'il ne l'abandonneroit jamais. Il lui demanda la faveur de l'accompagner chez elle, à quoi elle conſentit volontiers; elle ſortit avec lui par la porte de Buckingham, où l'on fit venir un caroſſe qui les conduiſit à Chelſea. Wilſon y dina avec elle, & prit un logement dans la même maiſon,

ſe

ſe faiſant apeller Roberts, & ſe donnant pour garçon. C'eſt le logement dont j'ai parlé au commencement de cette hiſtoire ; là, par une généroſité ſans bornes, & par une conſtante aſſiduité, il avoit triomphé, au bout de peu de ſemaines, de l'honneur de cette belle veuve.

Je m'arrêterai un moment ici, pour avertir les vertueuſes veuves qui liſent cette Hiſtoire, de ne pas ſe hâter à la traiter de fable : ſi elles veulent bien conſidérer la ſituation de cette Dame, allarmée par la pauvreté, engagée par la reconnoiſſance, preſſée par un joli homme, elles conviendront, que dans un monde qui a près de ſix mille ans d'ancienneté, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe ſoit trouvé un pareil exemple de fragilité, même dans une veuve jeune & belle. Mais je reviens à mon hiſtoire.

Les effets de cette intime liaiſon parurent bientôt à la taille de la Dame, circonſtance qui augmenta de beaucoup le bonheur de Wilſon. Il réſolut de la loger en ville, & prit cette maiſon près de St. James, où Me. Wilſon l'avoit vu entrer, & où ſa maitreſſe, qui paſſoit dans le voiſinage pour ſon épouſe, étoit en couche dans ce tems-là.

Je

Je reviens à présent à Me. Wilson, que nous avons laissée retournant chez elle dans un fiacre, avec tous les transports de la jalousie & du desespoir. Elle étoit heureusement d'une bonne constitution & d'une grande fermeté d'ame; elle m'a dit souvent, qu'elle passa la nuit qui suivit ce jour, dans un état peu différent de la rage.

Son mari revint le matin, & comme il avoit le cœur content, & qu'il ne soupçonnoit point qu'il fût découvert, il montra à sa femme plus d'empressement qu'à l'ordinaire. Elle le reçut avec sa gaieté accoutumée, & aprenant que ses affaires le retiendroient pendant quelques heures à la cité, elle résolut, quoi qu'il lui en dût couter, de faire tout de suite une visite à la maitresse de son époux, & d'y rester jusqu'à-ce qu'il y vint. Elle fit donc venir un carosse, & dans l'ajustement le plus propre, après avoir composé son air aussi bien qu'elle le put, elle se rendit tout de suite à la maison en question. Elle demanda à la porte si Mr. Roberts étoit au logis. On lui dit que non, mais qu'il reviendroit pour diner. Elle demanda si Madame étoit assez bien pour voir compagnie, ajoutant que, comme elle venoit de loin, & qu'elle

avoit des affaires avec Mr. Roberts, elle seroit charmée de l'attendre dans l'apartement de son épouse. Le laquais monte sur le champ, & revient tout de suite dire, de la part de sa maitresse, à Me. Wilson, qu'elle sera charmée de la voir.

Me. Wilson avoue que, dans ce moment, malgré la résolution qu'elle avoit prise, son courage l'abandonna totalement, & qu'elle suivit le Domestique avec des genoux tremblans, & un visage plus pâle que la mort. Elle entra dans la chambre où étoit la Dame, sans se rapeller le motif qui l'amenoit; mais la vue de tant de beauté, & de la parure qui l'accompagnoit, lui rapella toutes ses idées, & ne lui laissa que la force de se jetter sur une chaise, d'où elle tomba aussi-tôt par terre, évanouïe.

Toute la maison fut en allarme à cette occasion; chacun s'empressa à secourir l'étrangère, mais plus que tous, la maitresse elle-même, qui étoit véritablement pleine d'humanité, & qui étoit peut-être agitée d'autres mouvemens. Dans peu de minutes, au moyen des secours convenables, Madame *Wilson* commença à recouvrer ses sens. D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, ne se rapellant pas où elle étoit; mais se voyant soutenuë par sa riva-

le,

le, qui avec le plus tendre intérêt lui demandoit comment elle se trouvoit, elle se sentit prête à tomber dans une seconde défaillance. Elle rapella alors tout le courage dont elle étoit capable; ce qui joint à un torrent de larmes qui vint à son secours, la mit en état, quand les domestiques furent sortis, de parler en ces termes:

» Je suis à la vérité, Madame, une femme » infortunée, & sujette à ces défaillances; mais » je ne serai plus une occasion de trouble dans » cette maison. Vous êtes une charmante femme, & vous méritez d'avoir le meilleur des » époux. J'ai un époux aussi, mais j'ai perdu » son affection. Il n'est pas inconnu à Mr. Roberts, quoique j'aye le malheur de n'en être » pas connue. C'étoit pour lui demander ses conseils & ses secours, que j'ai fait cette visite, & » ne l'aïant pas trouvé au logis, j'ai demandé » son épouse que j'étois impatiente de voir & » d'entretenir. «

» Moi, Madame! répondit la prétenduë Me. Roberts, avec quelque émotion, » avez-» vous ouï parler de moi? On vous a » dépeinte à moi telle que je vous trouve, » Madame, repliqua l'étrangère, & l'on m'a » dit que vous aviez comblé le bonheur de

» Mr. Roberts en lui donnant un beau garçon.
» Puis-je le voir, Madame? Je l'aimerai pour
» l'amour de ſon Père. Son Père, Mada-
» me! repliqua la maîtreſſe de la maiſon,
» ſon Père, dites-vous? J'ai donc mal entendu,
» je croyois que vous ne le connoiſſiez point.
» Non point perſonnellement, je l'avouë,
dit Madame Wilſon, » mais je le connois de
» réputation, & c'eſt pour cela que j'aimerai
» tendrement ſon enfant. Si ce n'eſt pas trop
» d'embarras pour vous, Madame, faites moi
» la grace de me le montrer.«

L'empreſſement avec lequel étoit faite cette demande, l'évanouïſſement ſurvenu d'abord, & l'impreſſion profonde de douleur que la Dame de la maiſon voyoit ſur le viſage de cette inconnuë, lui donnèrent les plus vives allarmes. Elle eut cependant aſſez de préſence d'eſprit pour aller chercher elle-même l'enfant, afin d'examiner ſans témoin la conduite de l'étrangère. Madame Wilſon le prit dans ſes bras, & verſant un torrent de larmes; » C'eſt un charmant en-
» fant, Madame, dit-elle. Oh ſi j'en
» avois un pareil! Que j'aurois été heureuſe
» s'il eût été à moi! « En prononçant ces mots, & dans l'agitation d'une douleur &

d'un

d'un attendrissement qu'elle s'efforçoit de cacher, elle baisa l'enfant, & le rendit à sa Mère.

Il fut heureux pour celle-ci qu'elle eût un prétexte pour sortir de la chambre; elle en avoit assez vu & entendu pour la faire fremir à son tour; & ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, après avoir remis l'enfant à sa nourrice, qu'elle put gagner sur elle de rentrer. Elles se rassirent toutes deux; elles furent pendant quelque tems dans un morne silence. Madame Roberts le rompit enfin.

» Vous vous trouvez malheureuse, Madame, dit-elle, de n'avoir point d'enfans.
» Dieu veuille que le mien ne soit pas un sujet
» de douleur pour moi! Mais je vous conjure,
» par la bonté de caractère que vous me montrez, de m'instruire de votre histoire. Peut-
» être y suis-je intéressée; le cœur me le dit,
» mes pressentimens ne me trompent guères.
» Mais quoi qu'il m'en puisse arriver, dût-il
» m'en couter la vie, je serai juste à votre égard.«

Madame Wilson étoit si touchée de ce discours généreux, qu'elle se feroit peut-être découverte, si dans ce moment elle n'eût ouï heurter à la porte, & vû immédiatement après son mari entrer dans la chambre. Il s'avançoit

vers sa maîtresse avec le plus grand empressement, quand tout à coup la vuë de son épouse le rendit immobile, & le jetta dans un étonnement qu'il n'est pas possible de décrire. Les yeux des deux Dames se fixèrent en même tems sur lui; ce qui augmenta si fort sa confusion, que Madame Wilson, par pitié pour ce qu'il souffroit, & pour soulager sa compagne, lui parla en ces termes. » Je ne m'étonne pas, » Monsieur, que vous soyez surpris de voir ici » une femme qui vous est parfaitement incon- » nuë; mais j'ai une affaire avec le maitre de » cette maison, & si vous voulez bien m'accor- » der audience dans une autre chambre, ce sera » ajouter encore à la politesse avec laquelle j'ai » été reçue par votre épouse.

Wilson qui s'attendoit à un autre compliment, fut si bien ressuscité par la prudence de sa femme, que le mouvement lui revint, & sortant de la chambre, il la conduisit dans une Salle basse. Ils n'y furent pas plutôt entrés, que le mari se jetta dans un fauteuil, n'osant lever les yeux, pendant que sa femme lui parla en ces termes.

» Il n'est pas besoin que je vous dise par » quel hazard j'ai découvert votre secret, & » combien cette découverte m'a causé de tour-

» mens.

» mens. Il vous suffira de savoir que je suis de-
» stinée à être malheureuse pour le reste de
» mes jours. Ce que j'ai à vous dire sera bien-
» tôt dit : je n'ai qu'une question à vous faire,
» avant que de prendre un éternel congé de
» vous dans ce monde. Dites moi donc, avec
» la vérité selon laquelle vous devrez parler un
» jour, si vous avez séduit cette Dame, en
» vous donnant pour ce que vous n'étiez pas,
» ou si vous êtes tombé vous-même dans ses
» piéges ? Je vous répondrai à l'instant, dit
Wilson, » mais j'ai auparavant une question
» à vous faire. Sait-elle qui je suis, & que
» vous êtes ma femme ? Non, sur mon
» honneur, repliqua-t-elle ; elle a une phy-
» sionomie si aimable, & ses procedés envers
» moi ont été si gracieux, que je n'ai pas eu
» le cœur de lui causer un si grand chagrin.
» Si elle a deviné qui je suis, ce n'est qu'à ma
» douleur que je n'ai pu lui cacher. Vous
» avez agi noblement, répondit Wilson, &
» vous m'avez enfin ouvert les yeux : je vous
» vois telle que vous êtes, & je vous admire.
» A présent, si vous avez la patience de m'é-
» couter, vous saurez tout.

Wilson instruisit alors son épouse de la pre-

miére rencontre qu'il avoit faite de cette Dame, & de tout ce qui étoit arrivé depuis, & il finit en disant qu'il étoit résolu de la quitter, & en faisant mille promesses de fidélité à son épouse, si elle étoit assez généreuse, malgré tout ce qui s'étoit passé, pour consentir à le recevoir comme époux.... » Il faut qu'elle y » consente, s'écria alors Madame Roberts, en entrant brusquement dans la chambre, » il » faut qu'elle y consente. Vous êtes son époux, » & vous avez droit de l'exiger. Pour moi, » Madame, continua-t-elle, en se tournant vers Madame Wilson, » il ne me verra plus. » Je vous ai fait une injustice par ignorance, » mais j'en ferai une pleine expiation. C'est » vôtre mari, Madame, & vous devez le re» cevoir. J'ai ouï tout ce qui s'est dit, & je » viens ici joindre mes sollicitations aux sien» nes, pour vous faire consentir à vôtre bon» heur.

Je serois trop long si je voulois raconter tout ce qui fut dit à cette occasion. Wilson n'étoit que soumission, & reconnoissance: sa femme pleuroit, & hésitoit; & la veuve juroit de ne le revoir jamais. Enfin, pour abréger, l'harmonie entre les deux époux fut dès ce

mo-

moment fixée pour toûjours. La veuve fut honnêtement pourvuë, & elle céda son enfant aux instances de Madame Wilson, qui le prit dans sa maison, où au bout d'une année, après tant de traverses, elle eut le bonheur de lui donner une sœur, avec laquelle il doit partager la fortune de son pére. Sa mére se retira de la campagne, & deux ans après elle épousa un homme fort riche, à qui elle raconta, dès la premiére proposition de mariage qu'il lui fit, toutes les circonstances de son histoire. Son fils va la voir une fois tous les ans, & il est actuellement chez elle avec sa sœur. Mr. Wilson vit très-heureusement avec son épouse, & il m'a envoyé cette réflexion morale, écrite de sa propre main, pour l'ajouter à son histoire.

» Quoique la prudence, & les procedés gé» néreux ne suffisent pas toûjours pour conser» ver le cœur d'un époux, cependant une con» stante perséverance dans cette conduite, le » regagnera tôt ou tard.

ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

REFLEXIONS

Sur la nature, l'origine & les principes des Langues anciennes & modernes. *

UN siécle & demi s'est à peine écoulé depuis que les Sçavans de l'Europe, dédaignant leurs mœurs & leur langue, ne s'occupoient presque que de l'Antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le seul qui fût digne & même capable de répandre & leurs Ouvrages & leur réputation (1). On sentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l'esprit humain de subordonner la pensée à la mémoire, & l'objet aux moyens. On dut

* Par Mr. l'Abbé *Arnaud*.

(1) Je n'excepte pas même l'Italie. La Langue Italienne avoit atteint sa perfection quand *Manuce* ne la jugeoit propre ni à l'Histoire, ni à l'Eloquence, ni à la Philosophie. *Petrarque* & *Bocace* n'avoient pas daigné s'en servir eux-mêmes, lorsqu'ils avoient voulu traiter des matiéres importantes & relevées.

dut être sur-tout frappé de l'impossibilité qu'il y a de faire passer son ame & ses traits dans la langue d'un Peuple dont les mœurs n'existent plus. On mit à pénétrer & à étendre les ressources de sa propre langue, la meilleure partie du tems qu'on employoit presque tout entier à l'étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui seuls il est donné de renverser & d'établir, osérent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les Sciences, les Lettres & les Arts dont on avoit cru que les seuls alphabets de la Grèce & de Rome pussent être dépositaires, furent annoncés & se présentérent sous toutes les formes des différens idiomes de l'Europe. Le génie, l'esprit & le caractère des Peuples se tracérent dès-lors & se peignirent plus particuliérement dans leurs Ouvrages, dont la connoissance est devenue l'objet le plus digne de l'attention des Philosophes & des gens de Lettres.

Or est-il une langue plus propre à faire connoître ces Ouvrages que la Langue Françoise? Ce que la Latine obtint des conquêtes de ce Peuple immortel, qui moins jaloux de subjuguer les hommes que de commander à l'esprit humain, mit ses Loix dans le cœur & son langage dans

dans la bouche de toutes les Nations de la Terre, la Langue Françoise ne l'a-t-elle pas obtenu du consentement universel de l'Europe? C'est ainsi qu'avant même qu'*Alexandre* eût introduit la Langue Grecque dans les vastes contrées que lui fit parcourir son ambition, on la vit se répandre dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe, où les Grecs n'avoient jamais porté la guerre, & que des Princes barbares qui détestoient & les mœurs & la liberté de la Gréce, non-seulement s'empressérent d'apprendre, mais se plurent à parler son langage. Plût au Ciel, qu'en succédant au bonheur des Langues Grecque & Latine, la nôtre eût conservé les mêmes avantages & les mêmes ressources!

Il n'est pas possible de connoitre la Langue Grecque, & d'y réfléchir, sans partager l'enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous les Sçavans qui l'ont approfondie.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles, le plus heureusement organisés qui fussent jamais. On diroit que la Nature à laquelle il semble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par

ses

ſes côtés les plus frappans & les plus riches; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'univerſalité des choſes, & en avoient ſaiſi les rapports, les différences, l'enchainement, en un mot, toutes les propriétés: tant cette Langue eſt l'image fidelle de l'action des objets ſur les ſens, & de l'action de l'ame ſur elle-même. Des mots, qui par le mêlange heureux des élémens qui les compoſent, forment ou plutôt deviennent des tableaux, qui s'étendent, ſe nuancent & ſe ramifient conformément à la nature des ſenſations ou des idées dont ils ſont, je ne dis pas l'inſtrument, mais la plus vive image; qui de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher & de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majeſtueux & plus ſonores; qui par la tranſpoſition à laquelle ils ſe prêtent, tantôt procédent comme la raiſon tranquille, tantôt s'élancent, ſe troublent & ſe déſordonnent comme les paſſions; des ſyſtêmes entiers renfermés, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dans leur ſein (1); des

(1) Voyez le Cratyle de *Platon*.

des combinaiſons variées à l'infini, d'où réſulte une harmonie enchantereſſe, mais (1) dont la partie la plus ſenſible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés ſont connues & toujours heureuſement employées; une infinité de formules, qui, ſemblables à ces Plantes ſpontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du diſcours: tel eſt le caractère de cette Langue, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de *Laſcaris*, eſt aux Sciences & aux Arts ce que la lumière eſt aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le beſoin & par la convention que par la Nature même.

La plûpart de ces propriétés ſe retracérent dans la Langue Latine, qui dut à la Grecque la plus grande partie de ſes mots, & ſur-tout l'Art de les ordonner. Mais ces mots, en paſſant aux Latins, ſubirent les altérations que dût néceſſairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des Peuples. Les élémens en furent tranſpoſés ou corrompus; les inflexions en devinrent plus du-res,

(1) Les accens.

res, & les terminaiſons plus ſourdes & plus trainantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la Langue Latine l'abondance, la hardieſſe & la mélodie du langage des Grecs; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de ſon ſtyle, où ſe réfléchiſſent encore l'éclat & la majeſté de la République Romaine. Cette Langue, après avoir atteint toute ſa perfection ſous Auguſte, dégénéra inſenſiblement avec l'ame du Peuple qui la parloit; la tranſlation de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des Barbares en achevérent la décadence. L'édifice de la Langue tomba, & entraîna dans ſa chûte & les Sciences & les Lettres & les Arts & les mœurs & les Loix dont elle étoit dépoſitaire. Forcés de recourir à ſes ruines, les deſcendans des Maîtres du Monde y puiſérent le peu de mots dont pouvoient avoir beſoin des hommes avilis par l'ignorance & par la ſervitude. Ces mots furent pris comme au hazard, ſans choix & ſans réflexion; l'énergie en fut rétrécie & même ſouvent dénaturée: il étoit impoſſible que des eſclaves ignorans pénétraſſent & ſaiſiſſent le ſens qu'y avoient attaché des ames inſtruites

&

& libres. Enfin cette analogie précieuse qu'on voit régner dans les Langues Grecque & Latine, & qui répond si fidellement à la chaîne des connoissances humaines, fut déchirée & mise en piéces. De-là l'indigence, la foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous sommes forcés de déplorer encore dans les Langues qui se sont formées de la Latine.

Des trois Idiomes (1) dont elle fut la source commune, l'Italien arriva le plutôt à la perfection dont il étoit susceptible. Vers le commencement du dixiéme siécle, les principales Villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en Républiques populaires, l'Italie se vit en proie à des dissentions intestines, qui lui furent encore plus funestes que le fer des Barbares qui l'avoient subjuguée. Cependant la Langue d'un Peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dût nécessairement s'animer & s'étendre. La Langue Provençale, la première dont l'urba-

nité

(1) Je ne parle point de la Langue Provençale, qui fut, sans contredit, l'ainée des Langues *Romances*, & à laquelle toutes les autres sont redevables du méchanisme & des procédés de leur versification.

nité ait fait usage depuis l'extinction de la Langue Romaine, lui fournit de nouvelles richesses, qui s'accrurent encore par le séjour que les Florentins firent en France, lorsqu'après la déroute de Monte-aperti, ils se virent forcés de venir y chercher un asyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ses besoins & ses passions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de sa Patrie. Le *Dante* écrivit ce Poëme célèbre, dont les endroits sublimes n'ont été égalés par aucun Poëte de l'Italie : mais son style trop figuré, souvent même sauvage, modélé, dit *Gravina*, sur le style des Prophêtes bien plus que sur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de sa Nation; le Dante fut universellement admiré, personne ne l'imita. *Petrarque* fut plus heureux : ce grand homme de qui un sçavant Italien a dit, qu'il sembloit n'avoir choisi & ordonné ses mots que d'après le consentement universel de l'Italie, déploya dans ses sonnets & ses chansons toute la grace, l'élégance & l'harmonie dont sa Langue étoit susceptible ; il en fixa la Poësie lyrique, dont il fut & l'Auteur & le modéle. *Bocace*, presque dans le même tems, fit & régla pour jamais la destinée de la

 Prose.

Prose. Heureuse la Langue Italienne, si à l'exemple du Dante, ces grands Hommes l'avoient appliquée à des sujets plus grands, plus élevés, plus étendus, plus dignes de leur génie !

Lorsque les Grecs, à qui il étoit réservé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent après la prise de Constantinople chercher un asyle en Italie, les Lettres que Pétrarque avoit osé ranimer, mais dont la lumiére encore trop foible n'avoit pû percer les ombres de la barbarie, les Lettres reprirent tout-à-coup leur ancienne splendeur. L'Italie produisit à la fois une foule de sçavans Hommes, qui peu contens de s'être mis à portée de connoître les modéles qu'on venoit de leur proposer, osérent se mesurer avec eux. Mais l'Italien se passionna si fort pour les Langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque sorte abandonner la sienne propre. Quelques Lettrés même allérent jusqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la Langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la Grecque ou la Latine. Les stances admirables du sçavant *Politien* ne détruisirent point cette opinion : ses vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'es-

prit,

prit, qui, par complaiſance ou par politique, avoit bien voulu ſe prêter un moment à l'ignorance du Peuple. Le *Bembe* vint, qui abolit pour jamais un préjugé ſi funeſte à la gloire de la Langue Italienne. Après avoir étudié long-tems les Langues Grecque & Latine, le Bembe réfléchit profondément ſur la ſienne. Il remonta juſqu'à ſon origine; il voulut ſur-tout en pénétrer la partie grammaticale juſqu'alors inconnue & négligée; il parvint à la démêler, & la réduiſit en Art. Il doit en être des Langues comme des mœurs dont elles ſont la premiére expreſſion: lorſqu'elles ont acquis toute la pureté, toute la perfection dont elles ſont ſuſceptibles, il faut les fixer par les Loix. C'eſt d'après l'examen profond des Ouvrages de Pétrarque & de Bocace, que le Bembe établit des principes & des régles. Ce n'eſt pas que les progrès qu'avoit fait depuis ce tems-là l'eſprit humain, n'euſſent donné naiſſance à une infinité de termes nouveaux; mais tels que ces ruiſſeaux qu'on voit ſe confondre avec les fleuves dont ils augmentent la ſurface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'aſſimilérent au corps de la Langue, & l'enrichirent ſans en altérer la ſubſtance & le caractère.

La Langue Italienne a conſervé preſque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des Langues Grecque & Latine. Elle trouble & rompt à ſon gré l'ordre grammatical & naturel, pour y ſubſtituer l'ordre *muſical*, je veux dire, ce déſordre harmonieux de paroles à qui ſeul il apartient de rendre les Langues ſuſceptibles de ces figures hardies, impétueuſes & robuſtes, qui ſemblent moins naître de l'Art que de la vivacité du ſentiment & de la véhémence des paſſions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les ſortes de ſtyle, la Langue Italienne ſe porte plus ſouvent & plus volontiers vers la tendreſſe & vers la douceur. La fréquence des voyelles dont elle eſt compoſée, & par leſquelles ſont terminés tous ſes mots, ſemble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les mêmes élémens y ſubiſſent, font diſparoître entiérement cette uniformité; elle eſt tout au plus ſenſible à l'œil; l'oreille ne la ſoupçonne même pas; ou, ſi l'on veut, c'eſt uniformité, mais ce n'eſt point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ſes ſyllabes, infiniment plus vague que celle du Grec & du Latin, mais beaucoup plus

reſ-

ressentie que celle de l'Espagnol & du François, des mouvemens variés, soutenus & cadencés. Mais ce que cette Langue a de plus propre, ou plutôt d'exclusif, c'est que, quoiqu'elle ait son caractère, elle se prête à celui de toutes les Langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, sans violence & même sans contrainte.

La Langue Latine nâquit de la Grecque; l'Italienne sortit des débris de la Latine; l'Espagnole & la Françoise furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du Peuple Romain.

Des altérations différentes que subit en Espagne la Langue Latine, d'abord en passant sur les lévres de l'Espagnol, ensuite par l'invasion des Visigots & des Vandales, & successivement par le long empire qu'excercérent sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'Italien, perdit le plus précieux caractère de son origine, je veux dire, l'analogie; mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle l'Espagnol avoit gémi, n'avoit point atteint son ame. Cette Langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'es-

prit les choſes qu'elle exprime ; qui, par ſa marche lente & majeſtueuſe, fait ſouvenir de ces chants ſpondaïques que Platon vouloit qui fuſſent excluſivement conſacrés au culte des Dieux, s'éleva au plus haut degré de ſa perfection, quand l'Eſpagne atteignit le plus haut point de ſa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes dont la connoiſſance profonde & réfléchie de l'Antiquité eût pû former le goût, & ſur-tout reprimer l'imagination. Mais comment la lecture & la réflexion auroient-elles fait ſur eux ce que l'exemple, la ſociété, la néceſſité même d'écrire en Latin, ne purent faire ſur *Senèque*, *Lucain*, *Martial*, que leur façon de penſer & de s'exprimer diſtingue ſi fort de tous les Auteurs Latins, & dont les beautés & les défauts, ou plutôt les excès, ſe ſont conſtamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes ? La Langue Eſpagnole ſe prête aux inverſions : mais elle les employe avec beaucoup plus de ſobriété & de modération que l'Italienne. La *denſité* de ſes mots l'y rend infiniment moins propre ; d'ailleurs ſes ſyllabes compoſées ſouvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de réſonnance,

ce, qu'elle reſte toujours nombreuſe, lors même qu'elle s'aſſujettit le plus à l'ordre naturel & grammatical. Du reſte, c'eſt à leur méchaniſme que les Langues Italienne & Eſpagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la Françoiſe. Toutes les Langues des Peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'eſt-à-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puiſſe convenir à leur caractére. C'eſt la partie dont elles ſont le plus jalouſes: les étymologies, les rapports, le ſens même y ont été ſouvent ſacrifiés. Or des Langues dont les élémens ſont tous prononcés & ſonores, ont dû faire ſentir tout d'un coup à l'oreille, à qui ſeule il apartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient ſuſceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des viciſſitudes que ſubit la Langue Latine en ſe répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Eſpagne tous ſes rapports, ſoit harmoniques, ſoit philoſophiques: je n'en dirai que ce qui pourra ſervir à faire connoitre une partie du caractère extérieur & ſenſible de notre Langue. Pre-

miérement, en remplaçant par un élément muet la derniére syllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal, nous détruisîmes la variété des terminaisons propres à désigner les genres dans les substances, & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraina la nécessité des pronoms; il dénatura en même tems & détruisit les rapports de la pénultiéme syllabe, dont le mouvement (1) animoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le corps du mot; d'où notre Langue devint tout à la fois sourde & languissante. Secondement, le penchant que j'ai déja dit que toutes les Langues ont vers l'euphonie, dut insensiblement abolir la prononciation des terminaisons latines que nous avions adoptées. Ces terminaisons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui résultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des syllabes dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des

(1) Prononcez *perfidè* en Latin & *perfide* en François: le même mot sera plein de mouvement & d'action dans une Langue, & se trainera dans l'autre.

des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue absolument étrangère à notre Langue ; de sorte que blessée par des terminaisons dont rien ne rachetoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe, en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la maniére dont notre Langue est écrite, & celle dont elle est prononcée : de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plûpart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la Langue m'éloigneroit trop de mon objet : je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montroit la rivale d'Athènes & de Rome, les Lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembe, les La Casa ne dédaignoient pas de se servir de leur Langue naturelle, tandis que ceux des François qui cultivoient les Lettres ne jugeoient pas la leur digne de porter leurs idèes. Notre Langue n'étoit encore que familiére, badine & naïve, lorsque *Ronsard* essaya de l'élever, de l'ennoblir & de l'étendre, en y transportant les formes des langages Grec & Latin. Ce

Ce Poëte eut d'abord les plus grands succès & même la plus grande réputation : mais il les dut uniquement aux Sçavans de sa Nation qui ne voyoient & ne sentoient dans sa Poësie que les rapports qu'elle avoit avec la Poësie des Langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre Langue. Ronsard avoit du génie, de l'enthousiasme & l'ame véritablement poëtique ; il ne lui manqua que d'avoir senti la sorte d'harmonie qui convenoit à sa Langue. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaisons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la composition des mots ; que la nécessité d'employer les pronoms ne permettoit guères de rompre l'ordre grammatical, sans porter le trouble dans le sens ; que ces formes hardies & singulières qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux Langues Greçque & Latine, faisoient grimacer la sienne ; qu'en un mot, chaque idiome a sa Grammaire, sa Rhétorique & sa Poëtiqué. *Ronsard* fut oublié, & la Langue ne cherchoit qu'à se délivrer de la violence que ce Poëte & ses imitateurs lui avoient faite ; elle tendoit uniquement à l'ordre, à la clarté ; elle y sacrifioit les plus puissantes ressources de l'élocution ; elle abandonnoit sans regret

gret aux Langues étrangères l'avantage de peindre les passions; elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la Langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur Poësie que sur l'étendue de l'espace qui la séparoit du discours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la Prose, & n'en différoit essentiellement que par le son & par le mètre, c'est-à-dire, par l'uniformité des repos & des désinences (1). Après tout, ces tems n'étoient plus, où la Poësie dictoit les Loix, régloit les mœurs & faisoit détester les Tyrans; elle avoit perdu le droit de faire descendre les Dieux sur la terre, & de leur égaler les hommes. L'éloquence, autrefois maîtresse des Loix, maîtresse même du sort des Républiques, n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont Démosthène & Ciceron l'avoient armée; les passions avoient perdu leur plus grand ressort; les principales sources du merveilleux étoient taries. A la Philosophie ancienne, qui n'envisageoit les êtres que rélativement à l'homme, succédoit une Philosophie, qui fondée sur l'obser-

(1) Il ne s'agit point ici de la *Poësie d'Images* (on ne nous la conteste pas), mais de la *Poësie de Stile*, comparée à celle des Anciens & de nos voisins.

ſervation & ſur l'expérience, ne conſidéroit les choſes que dans le rapport qu'elles ont avec l'univers. *Deſcartes* enſeigna l'Art de la penſée & du doute. Les hommes, que juſqu'alors rien ne ſéparoit tant de la vérité que leurs propres connoiſſances, s'interrogérent ſur leurs opinions: ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruiſoit de jour en jour & les objets & la puiſſance de l'imagination, à qui l'ignorance & l'erreur donnent tant de force & d'empire. Faut-il être ſurpris qu'une Langue claire, nette, méthodique, qui procéde comme la penſée & l'obſervation, que la Langue Françoiſe, en un mot, ſoit devenue la Langue dominante de l'Europe!

Pendant que nous donnions à nos Ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la préciſion & l'élégance qui caractèriſent notre Langue; celle des Anglois s'étendoit & s'enrichiſſoit plus encore qu'elle ne ſe formoit. Ce Peuple que la Nature, en lui refuſant les talens agréables, ſemble punir d'avoir oſé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choſes que de la façon de les rendre, il n'enviſage

les mots que rélativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non rélativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit Latin, soit François, soit Italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa Langue, qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons qui lui soient analogues. (1) Je n'ai garde d'entreprendre de définir les propriétés & les formes d'une Langue, dont le caractère est de se plier au caractère, aux besoins, aux caprices de chaque Ecrivain.

On a déja dit, & je le répéte : Toutes les Langues des Peuples non encore civilisés ont été poëtiques. Premiérement des hommes dont les passions étoient entières & libres, & qui n'avoient

(1) Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce n'est point, disoit-il, dans les jardins délicieux des Muses qu'un Philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit que la vérité étoit cachée, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pythagore avoit pû vivre, sans avoir besoin de nourriture, il se seroit abstenu même de légumes ; s'il avoit pu se faire entendre, sans le secours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir & d'orner le langage.

n'avoient d'autre exercice que celui des ſens & de l'imagination, durent tranſporter à tout ce qui les environnoit les ſentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes (2). Secondement, la ſenſation que faiſoient ſur eux les météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs ſens étoient frappés, & dont la cauſe leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expreſſions vives, fortes & ſublimes qui ſont le caractère de la grande Poëſie, & que la Poëſie ne doit qu'à l'étonnement, à la ſurpriſe, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes, qui dut, comme le geſte, déſigner l'objet des affections, avant que de déſigner les affections mêmes, dut en même tems être tumultueux & déſordonné comme les mouvemens de leur ame.

La Langue Allemande, dont la ſubſtance a ſouffert peu d'altérations, qui n'a preſque rien emprunté des Langues des anciens Peuples polis de l'Europe, & que très peu d'Ecrivains, parmi les Sçavans qu'a produits & que produit encore cette Nation, ont cultivée, ren-

---

(2) Les Sauvages de l'Amérique diſent, lorſqu'il tonne, que *le Ciel frémit*; que *les arbres pleurent*, lorſqu'ils tranſpirent; que *le feu eſt un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit.*

renferme les expressions les plus sublimes, les formes les plus poëtiques; & la transposition lui est naturelle (3). Observons que les inversions ne commencent à y être moins en usage, que depuis qu'elle est maniée par ceux des sçavans Hommes de cette Nation qui ont cultivé la Philosophie & notre Langue. Du reste, la Langue Allemande est extrêmement riche: son abondance même exclut les équivoques & les plaisanteries dont les (4) *Homonymes* sont dans la notre une source si féconde. Sa *quantité* plus ressentie encore que celle de l'Italienne, sans cependant être fixe & déterminée comme celle

(3) Je pourrois encore faire observer, pourquoi les Peuples de l'Antiquité, qui cultivérent la Philosophie, comme les Grecs & les Latins, conservérent la transposition; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des Peuples Républicains & sensibles; les moyens que fournissoient leurs Langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens; comment enfin le style des Philosophes & des Orateurs mêmes, quand ils ne s'adressoient plus à l'imagination, se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical.

(4) On sait que les *Synonymes* sont des mots différens, qui désignent une chose à peu près la même, & que les *Homonymes* sont les mêmes mots dont on se sert pour désigner des choses d'une nature très-différente, comme *sens*, *sens*, &c.

celle de la Grecque & de la Latine, rend le méchanisme de sa versification incertain & par-là plus difficile. Elle ne sçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il se plaindre de cette indigence? Si jamais il parvient à rendre sa Langue propre à les représenter aussi heureusement que nous, bien-tôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LES FEMMES.

CE nom ſeul touche l'ame, mais il ne l'éléve pas toûjours ; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent un moment après des ſenſations inquiétes, ou des ſentimens tendres ; & le Philoſophe qui croit contempler, n'eſt bien-tôt qu'un homme qui déſire, ou qu'un amant qui rêve.

Une femme ſe faiſoit peindre ; ce qui lui manquoit pour être belle, étoit préciſément ce qui la rendoit jolie. Elle vouloit qu'on ajoutât à ſa beauté, ſans rien ôter à ſes graces ; elle vouloit tout à la fois, & que le peintre fût infidèle, & que le portrait fût reſſemblant : voilà ce qu'elles feront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée phyſiquement à l'autre, lui eſt ſupérieure en agrémens, inférieure en forces. La rondeur des for-

mes, la finesse des traits, l'éclat du teint, voilà ses attributs distinctifs.

Les femmes ne différent pas moins des hommes par le cœur & par l'esprit, que par la taille & par la figure; mais l'éducation a modifié leurs dispositions naturelles en tant de maniéres, la dissimulation qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame si secrette, les exceptions sont en si grand nombre, si confondues avec les généralités, que plus on fait d'observations, moins on trouve de résultats.

Il en est de l'ame des femmes comme de leur beauté; il semble qu'elles ne fassent apercevoir que pour laisser imaginer. Il en est des caractères en général, comme des couleurs; il y en a de primitives, il y en a de changeantes; il y a des nuances à l'infini, pour passer de l'une à l'autre. Les femmes n'ont guére que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement, & n'en conserve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout à la vérité

par-

parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paroit la plus indifférente, est quelquefois la plus sensible; la plus indiscrette passe souvent pour la plus fausse: toûjours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons; & l'esprit le plus juste, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant resoudre des problèmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses, disoit un bel esprit, que j'ai toûjours bien aimées sans jamais y rien comprendre, la peinture, la musique, & les femmes.

S'il est vrai que de la foiblesse naît la timidité, de la timidité la finesse, & de la finesse la fausseté, il faut conclure que la vérité est une vertu bien estimable dans les femmes.

Si cette même délicatesse d'organes qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles aperçoivent plus vite, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-tems.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paroissent intrépides dans le vice!

La jeunesse des femmes est plus courte &

 plus

plus brillante que celle des hommes; leur vieillesse est plus fâcheuse & plus longue.

Les femmes sont vindicatives. La vengeance qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de foiblesse. Les plus foibles & les plus timides doivent être cruelles: c'est la loi générale de la nature, qui dans tous les êtres sensibles proportionne le ressentiment au danger.

Comment seroient-elles discrettes? elles sont curieuses; & comment ne seroient-elles pas curieuses? on leur fait mystère de tout: elles ne sont appellées ni au conseil ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force & la majesté, le courage & la raison; de l'autre, les graces & la beauté, la finesse & le sentiment. Ces avantages ne sont pas toûjours incompatibles; ce sont quelquefois des attributs différens qui se servent de contrepoids; ce sont quelquefois les mêmes qualités, mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou dif-

difformité dans l'autre. Les différences de la nature devoient en mettre dans l'éducation ; c'eſt la main du ſtatuaire qui pouvoit donner tant de prix à un morceau d'argille.

Pour les hommes qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils ſont deſtinés décide l'éducation & la différence. Pour les femmes, l'éducation eſt d'autant plus mauvaiſe qu'elle eſt plus générale, & d'autant plus négligée qu'elle eſt plus utile. On doit être ſurpris que des ames ſi incultes puiſſent produire tant de vertus, & qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connoître, ſont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'eſt de-là que ſouvent une fille eſt menée devant un autel, pour s'impoſer par ſerment des devoirs qu'elle ne connoit point, & s'unir pour toûjours à un homme qu'elle n'a jamais vû. Plus ſouvent elle eſt rappellée dans ſa famille, pour y recevoir une ſeconde éducation, qui renverſe toutes les idées de la premiére, & qui portant plus ſur les maniéres que ſur les mœurs, échange continuellement des diamans mal-taillés ou mal-aſſortis, contre des pierres de compoſition.

C'eſt alors, c'eſt après avoir paſſé les trois quarts du jour devant un miroir & devant un clavecin, que Chloé entre avec ſa mére dans le labyrinthe du monde: là ſon eſprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut ſortir qu'avec le fil de l'expérience: là toûjours droite & ſilentieuſe, ſans aucune connoiſſance de ce qui eſt digne d'eſtime ou de mépris, elle ne ſçait que penſer, elle craint de ſentir, elle n'oſe ni voir ni entendre; ou plutôt obſervant tout avec autant de curioſité que d'ignorance, voit ſouvent plus qu'il n'y en a, entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, ſoûrit à contre-ſens, & sûre d'être également repriſe de ce qu'elle a paru ſçavoir & de ce qu'elle ignore, attend avec impatience, dans la contrainte & dans l'ennui, qu'un changement de nom la méne à l'indépendance & au plaiſir.

On ne l'entretient que de ſa beauté, qui eſt un moyen ſimple & naturel de plaire, quand on n'en eſt point occupé; & de la parure, qui eſt un ſyſtème de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, & qui le plus ſouvent ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'eſprit d'une femme eſt preſque toûjours une preuve

de laideur ; il ſemble que le ſentiment & la raiſon ne ſoient que le ſupplément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour, on a ſoin de lui en défendre l'uſage.

La nature ſemble avoir conferé aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux ſexes ont abuſé réciproquement de leurs avantages, de la force & de la beauté, ces deux moyens de faire des malheureux. Les hommes ont augmenté leur puiſſance naturelle par les loix qu'ils ont dictées ; les femmes ont augmenté le prix de leur poſſeſſion par la difficulté de l'obtenir. Il ne ſeroit pas difficile de dire de quel côté eſt aujourd'hui la ſervitude. Quoi qu'il en ſoit, l'autorité eſt le but où tendent les femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit ; celui qu'elles prennent les en éloigne ; tâcher d'en inſpirer, s'efforcer de n'en point ſentir, ou de cacher du moins celui qu'elles ſentent ; voilà toute leur politique & toute leur morale.

Cet art de plaire, ce déſir de plaire à tous, cette envie de plaire plus qu'une autre, ce ſilence du cœur, ce déréglement de l'eſprit, ce menſonge continuel appellé *coquetterie*, ſemble être dans les femmes un caractère primitif, qui

qui né de leur condition naturellement ſubordonnée, injuſtement ſervile, étendu & fortifié par l'éducation, ne peut être affoibli que par un effort de raiſon, & détruit que par une grande chaleur de ſentiment: on a même comparé ce caractère au feu ſacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé ſur la ſcène du monde, celui qui vient de lui donner le droit d'aller ſeule, trop aimable pour aimer ſa femme, ou trop diſgracié de la nature, trop déſigné par le devoir pour en être aimé, ſemble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine & légère, moins empreſſée de voir que de ſe montrer, Chloé vole à tous les ſpectacles, à toutes les fêtes: à peine y paroit-elle, qu'elle eſt entourée de ces hommes, qui confians & dédaigneux, ſans vertus & ſans talens, ſéduiſent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les deshonorer, ſe font un plaiſir de leur deſeſpoir, & qui par les indiſcrétions, les infidélités & les ruptures, ſemblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes; eſpèce d'oiſeleurs qui font crier les oiſeaux qu'ils ont pris pour en appeller d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empreſſée; c'eſt la coquette venue de l'île de Créte au temple de Gnide; elle ſoûrit à l'un, par-

le

le à l'oreille à l'autre, soûtient son bras sur un troisiéme, fait signe à deux autres de la suivre : l'un d'eux lui parle-t-il de son amour? c'est Armide, elle le quitte en ce moment, elle le rejoint un moment après, & puis le quitte encore : sont-ils jaloux les uns des autres? c'est la Céliméne du Misantrope, elle les rassûre tour-à-tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux; ainsi mêlant artificieusement les dédains & les préférences, elle reprime la témérité par un regard sévère, elle ranime l'espérance avec un soûris tendre: c'est la *femme trompeuse* d'Archiloque, qui tient l'eau d'une main & le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire desirer, espérer, poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder, plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession : l'art d'inspirer des desirs qu'on ne veut point satisfaire, a tout-au-plus produit l'art de feindre des sentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut se cacher qu'après avoir été vûe; Damis fait l'arrêter en feignant de ne la point voir : l'un & l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, se retrouvent enfin où la nature les avoit placés.

Il y a dans tous les coeurs un principe secret

cret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long-tems, s'allume à notre insçû, s'étend d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre, & qui ensuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où sont renfermés la crainte & l'espérance, la peine & le plaisir, le mystère & l'indiscrétion; qui contient les querelles & les raccommodemens, les plaintes & les ris, les larmes douces & amères : répandu par-tout, il est plus ou moins prompt à se développer, selon les secours qu'on lui prête, & les obstacles qu'on lui oppose.

Comme un foible enfant qu'elle protège, Chloé prend l'amour sur ses genoux, badine avec son arc, se joue avec ses traits, coupe l'extrémité de ses aîles, lui lie les mains avec des fleurs; & déja prise elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, se croit encore en liberté. Tandis qu'elle l'approche de son sein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui soûrit, qu'elle s'amuse également & de ceux qui s'en plaignent & de celles qui en ont peur, un charme involontaire la fait tout-à-coup le presser dans ses bras, & déja l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avoüer qu'elle aime, elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous ces amans qu'elle traîne en triomphe à

sa

sa suite, elle sent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de plaisir à les attirer. Il en est un sur qui ses yeux se portent sans cesse, dont ils se détournent toûjours. On diroit quelquefois qu'elle s'aperçoit à peine de sa présence, mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroit point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu: lui parle-t-elle au contraire? sa voix devient plus timide, ses expressions sont plus animées. Va-t-elle au spectacle, est-il moins en vûe? il est pourtant le premier qu'elle y voit, son nom est toûjours le dernier qu'elle prononce. Si le sentiment de son cœur est encore ignoré, ce n'est plus que d'elle seule; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher; il s'est irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre: elle est triste, mais sa tristesse est un des charmes de l'amour. Elle cesse enfin d'être coquette à mesure qu'elle devient sensible, & semble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

J'ai lû que de toutes les passions l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à

un

un degré de délicateſſe & de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puiſſent atteindre. Leur ame ſemble n'avoir été faite que pour ſentir; elles ſemblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette paſſion qui leur eſt ſi naturelle, on donne pour antagoniſte une privation qu'on appelle l'*honneur*; mais on a dit, & il n'eſt que trop vrai, que l'honneur ſemble n'avoir été imaginé que pour être ſacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à ſa liberté, qu'elle fait de ſon amant l'objet de toutes ſes vûes, le but de toutes ſes actions, l'arbitre de ſa vie. Elle ne connoiſſoit que l'amuſement & l'ennui, elle ignoroit la peine & le plaiſir. Tous ſes jours ſont pleins, toutes ſes heures ſont vivantes, plus d'intervalles languiſſans; le tems, toûjours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à ſon insû; tous ces noms ſi vains, ſi chers, ce doux commerce de regards & de ſoûrires, ce ſilence plus éloquent que la parole, mille ſouvenirs, mille projets, mille idées, mille ſentimens, viennent à tous les inſtans renouveller ſon ame & étendre ſon exiſtence; mais la derniére preuve de ſa ſenſibilité eſt la premiére épo-

époque de l'inconſtance de ſon amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais ſe reſſerrer d'un côté, qu'ils ne ſe relâchent de l'autre ?

S'il eſt parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affoibli par les plaiſirs, ſemble emprunter d'eux de nouvelles forces, pour la plûpart c'eſt une fauſſe joüiſſance, qui, précédée d'un deſir incertain, eſt immédiatement ſuivie d'un dégoût marqué, qu'accompagne encore trop ſouvent la haine ou le mépris. On dit qu'il croît ſur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare, qui, dès qu'on y touche, tombent en pouſſiére : c'eſt l'image de cet amour éphémère, vaine ſaillie de l'imagination, fragile ouvrage des ſens, foible tribut qu'on paye à la beauté. Quand la ſource des plaiſirs eſt dans le cœur, elle ne tarit point ; l'amour fondé ſur l'eſtime eſt inaltérable, il eſt le charme de la vie & le prix de la vertu.

Uniquement occupée de ſon amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'il eſt moins tendre, elle ſoupçonne bientôt qu'il eſt infidéle ; elle ſe plaint, il la raſſure ; il continue d'avoir des torts, elle recommence à ſe plaindre ; les

in-

infidélités se succèdent d'un côté, les reproches se multiplient de l'autre : les querelles sont vives & fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids ; les rendez-vous s'éloignent, les têtes-à-têtes s'abrègent, toutes les larmes sont améres. Chloé demande justice à l'Amour. Qu'est devenue, dit-elle, la foi des sermens....? Mais c'en est fait, Chloé est quittée ; elle est quittée pour une autre, elle est quittée avec éclat.

Livrée à la honte & à la douleur, elle fait autant de sermens de n'aimer jamais, qu'elle en avoit fait d'aimer toûjours ; mais quand une fois on a vécu pour l'amour, on ne peut plus vivre que pour lui. Quand il s'établit dans une ame, il y répand je ne sai quel charme qui altère la source de tous les autres plaisirs ; quand il s'envole, il y laisse toute l'horreur du désert & de la solitude : c'est sans doute ce qui a fait dire qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'engagement, que d'en trouver qui n'en ait eu qu'un.

Le désespoir de Chloé se change insensiblement en une langueur qui fait de tous ses jours un tissu d'ennuis ; accablée du poids de son existence, elle ne sait plus que faire de

la

la vie, c'eſt un rocher aride auquel elle eſt attachée. Mais d'anciens amans rentrent chez elle avec l'eſpérance, de nouveaux ſe déclarent, des femmes arrangent des ſoupers; elle conſent à ſe diſtraire, elle finit par ſe conſoler. Elle a fait un nouveau choix qui ne ſera guère plus heureux que le premier, quoique plus volontaire, & qui bientôt ſera ſuivi d'un autre. Elle appartenoit à l'amour, la voilà qui appartient au plaiſir; ſes ſens étoient à l'uſage de ſon cœur, ſon eſprit eſt à l'uſage de ſes ſens: l'art, ſi facile à diſtinguer partout ailleurs de la nature, n'en eſt ici ſéparé que par une nuance imperceptible: Chloé s'y méprend quelquefois elle-même; eh qu'importe que ſon amant y ſoit trompé, s'il eſt heureux! Il en eſt des menſonges de la galanterie comme des fictions de théatre, où la vraiſemblance a ſouvent plus d'attraits que la vérité.

Horace fait ainſi la peinture des mœurs de ſon tems, *od. vj., l. III.* » A peine une » fille eſt-elle ſortie des jeux innocens de la » tendre enfance, qu'elle ſe plaît à étudier des » danſes voluptueuſes, & tous les arts & tous » les myſtères de l'amour. A peine une femme » eſt-elle aſſiſe à la table de ſon mari, que

» d'un

» d'un regard inquiet elle y cherche un amant; » bientôt elle ne choisit plus, elle croit que » dans l'obscurité tous les plaisirs sont légiti» mes. « Bientôt aussi Chloé arrivera à ce dernier période de la galanterie. Déjà elle sait donner à la volupté toutes les apparences du sentiment, à la complaisance tous les charmes de la volupté. Elle sait également & dissimuler des desirs & feindre des sentimens, & composer des ris & verser des larmes. Elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux; elle n'a presque jamais sur les lévres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'ame: ce qu'elle a fait en secret, elle se persuade ne l'avoir point fait; ce qu'on lui a vû faire, elle sait persuader qu'on ne l'a point vû; & ce que l'artifice des paroles ne peut justifier, ses larmes le font excuser, ses caresses le font oublier.

Les femmes galantes ont aussi leur morale. Chloé s'est fait un code où elle a dit qu'il est malhonnête à une femme, quelque goût qu'on ait pour elle, quelque passion qu'on lui témoigne, de prendre l'amant d'une femme de sa société. Il y est dit encore qu'il n'y a point d'amours éternels, mais qu'on ne doit jamais for-

former un engagement, quand on en prévoit la fin. Elle a ajoûté qu'entre une rupture & un nouveau nœud, il faut un intervalle de six mois ; & tout de suite elle a établi qu'il ne faut jamais quitter un amant sans lui avoir désigné un successeur.

Chloé vient enfin à penser qu'il n'y a qu'un engagement solide, ou ce qu'elle apelle *une affaire suivie*, qui perde une femme. Elle se conduit en conséquence ; elle n'a plus que de ces goûts passagers qu'elle apelle *fantaisies*, qui peuvent bien laisser former un soupçon, mais qui ne lui donnent jamais le tems de se changer en certitude. Le public porte à peine la vûe sur un objet, qu'il lui échappe, déjà remplacé par un autre ; je n'ose dire que souvent il s'en presente plusieurs tout-à-la fois. Dans les *fantaisies* de Chloé, l'esprit est d'abord subordonné à la figure, bientôt la figure est subordonnée à la fortune ; elle néglige à la Cour ceux qu'elle a recherchés à la Ville, méconnoit à la Ville ceux qu'elle a prévenus à la campagne, & oublie si parfaitement le soir la *fantaisie* du matin, qu'elle en fait presque douter celui qui en a été l'objet. Dans son dépit il se croit dispensé de taire ce qu'on l'a dis-

dispensé de mériter, oubliant à son tour qu'une femme a toûjours le droit de nier ce qu'un homme n'a jamais le droit de dire. Il est bien plus sûr de montrer des desirs à Chloé, que de lui déclarer des sentimens : quelquefois elle permet encore des sermens de constance & de fidélité; mais qui la persuade est mal-adroit, qui lui tient parole est perfide. Le seul moyen qu'il y auroit de la rendre constante, seroit peut-être de lui pardonner d'être infidelle; elle craint plus la jalousie que le parjure, l'importunité que l'abandon. Elle pardonne tout à ses amans, & se permet tout à elle-même, excepté l'amour.

Plus que galante, elle croit cependant n'être que coquette. C'est dans cette persuasion qu'à une table de jeu, alternativement attentive & distraite, elle répond du genou à l'un, serre la main à l'autre en louant ses dentelles, & jette en même tems quelques mots convenus à un troisiéme. Elle se dit sans préjugés, parce qu'elle est sans principes; elle s'arroge le titre d'*honnête homme*, parce qu'elle a renoncé à celui d'*honnête femme*; & ce qui pourra vous surprendre, c'est que dans toute la varieté de ses *fantaisies* le plaisir lui serviroit rarement d'excuse.

Elle

Elle a un grand nom, & un mari facile: tant qu'elle aura de la beauté ou des graces, ou du moins les agrémens de la jeunesse, les désirs des hommes, la jalousie des femmes, lui tiendront lieu de considération. Ses travers ne l'exileront de la société, que lorsqu'ils seront confirmés par le ridicule. Il arrive enfin ce ridicule, plus cruel que le deshonneur. Chloé cesse de plaire, & ne veut point cesser d'aimer; elle veut toûjours paroître, & personne ne veut se montrer avec elle. Dans cette position, sa vie est un sommeil inquiet & pénible, un accablement profond, mêlé d'agitations; elle n'a guére que l'alternative du bel-esprit ou de la dévotion. La véritable dévotion est l'asyle le plus honnête pour les femmes galantes; mais il en est peu qui puissent passer de l'amour des hommes à l'amour de Dieu: il en est peu qui pleurant de regret, sachent se persuader que c'est de repentir; il en est peu même qui, après avoir affiché le vice, puissent se déterminer à feindre du moins la vertu.

Il en est beaucoup moins qui puissent passer du temple de l'amour dans le sanctuaire des muses, & qui gagnent à se faire entendre, ce

qu'elles perdent à se laisser voir. Quoi qu'il en soit, Choé qui s'est tant de fois égarée, courant toûjours après de vains plaisirs, & s'éloignant toûjours du bonheur, s'égare encore en prenant une nouvelle route. Après avoir perdu quinze ou vingt ans à lorgner, à persiffler, à minauder, à faire des nœuds & des tracasseries; après avoir rendu quelque honnête-homme malheureux, s'être livrée à un fat, s'être prêtée à une foule de sots, cette folle change de rôle, passe d'un théatre sur un autre; & ne pouvant plus être *Phryné*, croit pouvoir être *Aspasie*.

Je suis sûr qu'aucune femme ne se reconnoitra dans le portrait de Chloé; en effet il y en a peu dont la vie ait eu ses périodes aussi marqués.

Il est une femme qui a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre, de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres; assez de beauté pour donner du prix à sa vertu. Egalement éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de l'ennui de vivre sans amour, elle a tant d'indulgence pour les foiblesses de son sexe, que la femme la plus galan-

lante lui pardonne d'être fidéle ; elle a tant de respect pour les bienséances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laissant aux folles dont elle est entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse ; au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toûjours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préférablement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si despotiquement les insensés & les sots. Heureuse la femme qui posséde ces avantages ! plus heureux celui qui posséde le cœur d'une telle femme !

Enfin il en est une autre plus solidement heureuse encore ; son bonheur est d'ignorer ce que le monde appelle *les plaisirs*, sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mére, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures : occupée du gouvernement de sa famille, elle régne sur son mari par la complaisance, sur ses enfans par la douceur, sur ses domestiques par la bonté : sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale,

de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil, & de la santé : économe & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins; l'indigent qui se présente à sa porte, n'en est jamais repoussé; l'homme licentieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité qui la fait respecter, d'indulgence & de sensibilité qui la fait aimer, de prudence & de fermeté qui la fait craindre; elle répand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne. Est-ce la nature qui l'a placée, ou la raison qui l'a conduite au rang suprême où je la vois?

ARTICLE HUITIEME.

DISCOURS SUR L'AMOUR DU DEVOIR.*

DAns toutes nos actions nous nous déterminons presque toujours sans connoitre ni le motif qui nous fait agir, ni le motif qui doit nous faire agir.

Occupés sans cesse de découvertes aussi vaines que stériles, la recherche de ce grand principe est la seule qui nous échappe.

Le caprice guide les uns, l'intérêt méne les autres; ceux-ci sont entrainés par le plaisir, ceux-là sont éblouïs par une fausse gloire; principes d'autant plus incertains, plus faux, & moins stables, que dépendants du hazard, ils changent avec les circonstances, & nous font changer avec elles.

* Par Mr. ...., Membre de l'Académie de Lyon, Auteur de plusieurs autres excellens Discours, qui se trouvent dans les Volumes précédens de ce Recueil.

De-là cette inconſtance répandue dans tous les états ; ce chagrin, & cet ennui qui nous dévore dans les conditions même les plus élevées, & juſques ſur le Tribunal de la Juſtice. De-là ce trouble, & cette agitation qui nous rendent chaque jour ſi diſſemblables à nous-mêmes.

Non, il n'eſt qu'une régle de conduite, qu'un principe ſeul vrai, ſeul digne de fixer nos vües, c'eſt l'Amour du Devoir, motif de nos actions le plus noble, le plus ſûr, & le plus ſatisfaiſant.

Le Devoir, à le conſidérer en lui-même, n'eſt pas une vertu particuliére ; c'eſt le reſſort général qui met en mouvement toutes les vertus, qui ſaiſit l'ame, qui la ravit, la tranſporte, & l'éléve au deſſus de tous les objets étrangers qui l'environnent.

Son origine eſt d'autant plus relevée qu'elle prend ſa ſource dans l'engagement ſolemnel que nous avons contracté avec le Souverain Etre qui en eſt le mobile, & avec nos ſemblables qui en ſont l'objet. C'eſt un lien qui nous unit intimément les uns aux autres, & qui nous tient attachés à tout ce qui peut entretenir l'harmonie de l'univers.

Quoi-

Quoique différent dans ses effets, & dans l'éclat qu'il prête à nos actions suivant le rang que nous occupons, sous ces diverses formes il est toujours le même pour ceux qui le consultent.

Il est amour de ses Peuples & de la Justice dans les Rois; il est zêle du bien public & de la tranquillité des sujets dans le Magistrat; il est courage & désir de servir son Prince & l'Etat dans les Généraux; il est soumission & obéissance dans les petits; dans tous, il est l'amour de l'ordre & de la vérité; quoi de plus sublime?

Mais plus on est élevé, plus il suppose dans celui qu'il fait agir, de grandeur d'ame, de supériorité de sentimens.

En effet, qu'on se fasse l'idée d'un homme placé au premier rang & que le devoir conduit; l'agitation de tout ce qui l'environne ne l'ébranle pas un moment: tout change, & il ne change pas; le succès ne décide point à son égard; les revers ne lui font rien perdre de sa dignité; la flatterie ne séduit point son cœur; s'il connoit les passions, c'est pour les dompter.

Ce héros que l'imagination se forme, l'amour du Devoir, est seul capable de le produire. Si nous

nous le trouvons dans un homme public, dans un Magiſtrat indépendant des égards & des applaudiſſements, c'eſt ce reſſort ſupérieur qui le fait agir. A peine fait-il attention s'il a des ſpectateurs, leur ſuffrage ne peut le ſatisfaire, ſi le ſien lui manque; vertueux parce qu'il doit l'être, il lui ſuffit de l'être à ſes yeux. La voix ſolitaire du devoir parle plus haut que toutes celles des flatteurs; le ſoin de ſa réputation n'eſt point la fin qu'il ſe propoſe, elle ne vient qu'à la ſuite du devoir; ainſi généreux juſqu'à lui ſacrifier ſa gloire même, il ajoute au bonheur de le connoitre le goût qui conduit à le remplir.

Tel eſt l'unique principe qui doit animer le Magiſtrat, & qui peut ſeul le ſoutenir dans ces occaſions délicates où il s'agit de défendre ſon cœur contre lui-même, où il s'agit d'oppoſer le cri de ſa conſcience toujours ſévére & toujours juſte à la force d'un intérêt puiſſant, à l'attrait d'une ſollicitation ſéduiſante, dans ces momens critiques où pour être tout, & parvenir à tout, il pourroit embraſſer le parti de l'injuſtice ſans hazarder ſon honneur, & où tenant ferme pour la vérité, il riſque ſa gloire, ſa fortune, & ſes eſpérances. Le Devoir pro-

propoſe

pose la règle, & jamais des tempéramens; il parle, & toutes les passions se taisent devant lui. Mais pour conserver cette supériorité d'ame que nous donne l'amour du Devoir, ne confondons jamais ce qui le caractérise avec ce qui n'en a que l'apparence. Combien est-il dangereux d'en prendre le phantôme pour la réalité!

Se persuader que le devoir attaché à son rang consiste à exercer sa domination, à la faire sentir; croire qu'on n'est dépositaire du glaive de la Justice que pour l'appesantir indifféremment sur l'innocent & sur le coupable; c'est abuser de son devoir pour le faire servir à son orgueil. Le motif est superbe, mais il n'est pas grand.

S'imaginer que les intérêts publics sont remis au caprice de ses décisions, ne regarder la dignité dont on est revêtu que comme un bouclier pour se mettre à couvert, & ses amis, ou que comme un glaive pour percer ses ennemis, c'est asservir le devoir à ses passions.

Entreprendre sur la jurisdiction d'autrui, ne pas se contenter du partage que l'ordre public a fait entre les différens Juges & les différens Tribunaux, c'est excéder les bornes du Devoir pour soulager son activité natu-

naturelle, c'eſt maſquer un eſprit inquiet & ambitieux ſous les apparences du Devoir même.

Par une illuſion contraire, négliger les travaux attachés à un emploi laborieux, s'endormir dans l'inaction d'une vie privée, ſe faire un mérite de mépriſer les honneurs attachés à la place que l'on occupe, donner cependant à ſa nonchalance & à ſon goût dominant un prétexte de modeſtie, ou de timidité, c'eſt méconnoitre ſon devoir par une fauſſe crainte de le tranſgreſſer.

Prodiguer ſon tems à des connoiſſances plus amuſantes que néceſſaires, conſacrer ſa pénétration à des ſciences abſtraites ſouvent hors de ſa ſphère, & cependant refuſer ſon attention à l'étude ſérieuſe des Loix, & à l'examen du droit des parties qui nous eſt confié, c'eſt ſacrifier le Devoir au libertinage de ſon eſprit, c'eſt chercher à ſe faire des devoirs écartés, aux dépens du véritable devoir.

Quand nous nous laiſſons ainſi éblouïr par ces images trompeuſes, nous croyons agir par devoir, lorſque nous n'agiſſons que par orgueil, par tempérament, ou par caprice. Ainſi nos paſſions ſe jouent à leur gré, & nous perſuadent tour à tour ce qui les flatte.

Faut-

Faut-il nous déterminer ? elles nous présentent les motifs les plus opposés au devoir, & les substituent au devoir même ; erreur d'autant plus fatale que nous nous en défions moins ! Ce qui nous plait nous entraine, & dès-lors tous les pas que nous faisons sont autant de fausses démarches qui nous éloignent du véritable but. Si la source est empoisonnée, les eaux qui en couleront conserveront leur malignité sous quelque forme qu'on les déguise.

Serons-nous donc toujours ainsi exposés à nous abuser, & ne démêlerons-nous jamais la réalité d'avec les apparences ? Non ; tout imparfaits que nous sommes, nous avons dans nous-mêmes des règles certaines pour découvrir ce principe seul vrai, seul grand, seul digne d'animer nos actions ; il est tracé dans nos cœurs avec des traits si lumineux qu'il n'est pas possible de le méconnoitre.

Interrogeons nous sévérement quand il s'agira de nous déterminer. Si par quelque retour trop intéressant sur nous-mêmes, si par les charmes de quelque objet étranger nous sommes entrainés vers ce prétendu devoir, craignons d'être séduits, & redoublons nos précautions.

Le

Le véritable Devoir eſt indépendant des déhors ; toujours libre, & jamais aſſervi aux égards de l'amour propre ; il porte avec lui un éclat qui fait diſparoitre les préjugés, & ne nous laiſſe appercevoir que lui ſeul. La lumiére qu'il répand nous aſſure de ſa préſence, elle nous rend fermes, intrépides, inébranlables. On ne ſent à ſa ſuite ni retour fâcheux, ni remords importuns. Lorſque le véritable devoir s'eſt montré, l'ame goûte une tranquillité qu'elle n'éprouve point après le tumulte des paſſions. Ainſi le ſentiment du Devoir n'eſt autre choſe que l'impreſſion d'une raiſon épurée qui nous inſpire ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter dans des circonſtances douteuſes.

Tant que l'homme agit par d'autres principes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il change à chaque inſtant ; frappé de pluſieurs impreſſions tout-à-la fois, il devient incertain, indécis ; pour n'avoir pas jetté les yeux ſur le ſeul aſtre qui devoit régler ſa courſe, il vogue au gré de pluſieurs vents contraires qui l'agitent ſans le conduire au terme ; la colère ou la vengeance le tranſportent, la crainte ou le point d'honneur l'arrêtent ; des paſſions plus dou-

douces lui procurent un calme d'un moment, calme qui dégénère souvent en fureur, & en désespoir; en changeant de situation, il ne fait que changer d'esclavage.

Dans cet état tout est à craindre pour lui; le plus léger intérêt le fait succomber, la moindre disgrace l'abbat, ou l'étonne; il se laisse éblouir par des honneurs momentanés; une heureuse circonstance l'avoit fait briller, un contretemps l'éclipse; il reconnoit, mais trop tard, l'instabilité de cette gloire apparente que son amour propre avoit sçu lui surfaire.

Oui, le Devoir, ce maitre rigoureux qui ne sçait ni flatter ni se taire, est le seul principe certain, immuable qui nous dirige sans nous égarer, c'est le Tribunal Souverain où nous devons nous juger sans appel. Dans ces moments où nôtre cœur combattu par les objets les plus flatteurs est le joüet de ses désirs, le Devoir seul est capable de le fixer. Qu'une puissante sollicitation ait ébranlé ce Magistrat, le Devoir parle, il est plus puissant que la sollicitation; une secrette antipathie tenoit en suspens la balance, l'amour du Devoir la fait pancher pour la justice.

En vain les Romains assemblés veulent persua-

ſuader à Regulus qu'un ſerment forcé qu'on a exigé de lui dans une terre ennemie n'a pû l'engager ; en vain le Pontife conſulté fait parler la Religion ; en vain ſa famille en pleurs employe la voix du ſang & de la nature pour l'émouvoir, le Devoir tient à Regulus un tout autre langage, lui ſeul l'a conduit à Rome pour perſuader la guerre qu'il croyoit utile aux intérêts de ſa patrie ; c'eſt ce guide certain, c'eſt ce devoir invariable qui va le reconduire à Carthage pour ſatisfaire à ſon ſerment, ſans que les tourments qu'on lui prépare puiſſent l'en détourner ; il ſort plus glorieux de Rome que s'il y avoit triomphé.

Ainſi, ſemblable à ce Ciel que les Philoſophes appellent le premier mobile, le Devoir régit l'homme entier, & met l'harmonie dans les différentes parties qui le compoſent. C'eſt lui qui diſſipe les nuages, qui détermine les irréſolutions de l'eſprit ; c'eſt lui qui tranquilliſe les agitations du cœur. Enfin c'eſt le Devoir qui preſcrit aux Magiſtrats les bienſéances de leur état ; ſi ce principe manque, il n'y a plus de régle aſſurée de conduite, plus de digue impénétrable à l'iniquité, plus de décence invariable & propre des états les plus

plus férieux ; plus de barriére qu'on ne transgreſſe, & par conſéquent plus de gloire & de tranquillité conſtante à eſpérer.

Telle eſt la peine du Magiſtrat qui n'agit point par devoir ; il voudroit ſans ceſſe ſe cacher à lui-même, & il ſe retrouve toujours ; il échappera peut-être au public, mais il ne ſe ſouſtraira point à ſes remords. Celui, au contraire, qui n'a en vûe que ſon devoir, trouve ſa récompenſe dans ſon devoir même ; ſa conſcience a été le reſſort de ſa conduite, elle lui ſert de conſolation dans ſes traverſes, elle enchaine à ſes pieds ſes revers ; il l'interroge, & ſe tranquilliſe ; chaque jour plus digne des emplois les plus éclatans, ſi la faveur ne le choiſit pas pour les remplir, il lui ſuffit que la vertu l'y nomme.

Ses jours parfaitement ſemblables raménent ſucceſſivement les mêmes occupations avec les mêmes vertus ; ſa dignité le ſuit par-tout, parce que l'amour du devoir ne l'abandonne jamais.

Eh! qui pourroit le faire déchoir de cette ſituation conſolante ? ſeroit-ce l'eſpérance des récompenſes honorables ? ſon devoir fait toute ſon ambition ; & ſes vertus toute ſa parure ;

ſeroit-ce l'intérêt? il a des ſentimens trop élevés pour qu'un objet ſi mépriſable puiſſe faire impreſſion ſur ſon cœur. Seroit-ce les attraits impoſteurs de la volupté? le devoir a des charmes ſecrets encore plus vifs pour qui veut l'écouter.

Elles ſont connues, ces douceurs intérieures, dans ce Tribunal reſpectable, où l'amour de l'ordre & du bien public ſont l'unique objet de ceux qui le compoſent. Toutes leurs démarches ne tendent qu'à former ce grand corps de lumiére qui fait trembler l'iniquité, qui aſſure le repos & la tranquillité des familles, & qui leur eſt un ſûr garant de l'amour & du reſpect des Peuples.

ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

MAXIMES

De Philoſophie, de Politique & de Morale. *

CHacun eſt ce qu'il eſt, & non ce que furent ſes ayeux. Il faut avouer que c'eſt un bonheur de naitre dans la ſplendeur; du néant, on paſſe dans un berceau environné de gloire; & on y a, dès ſon aurore, le front orné de guirlandes. Le premier uſage qu'on fait de ſes mains, eſt de cueillir des lauriers immortels; le premier uſage qu'on fait de ſes yeux, eſt de contempler des dépouilles victorieuſes; le premier uſage qu'on fait de ſes oreilles, eſt d'entendre de flateuſes louanges; le premier uſage qu'on fait de ſes piés, c'eſt pour remplir, dès les premiers pas, une vaſte carriére, au milieu de laquelle on ſe trouvoit porté, par le hazard, avant que de pouvoir marcher.

* Traduites de l'Eſpagnol.

Le fils, véritablement noble, eſt celui qui a hérité du nom, de la célébrité, du crédit, de la valeur & des vertus du pére qui lui donna l'être. La nobleſſe excite l'émulation; la ſeule vûe d'un homme, qui a cet avantage, inſpire un ardent deſir de lui reſſembler. Le nom d'Alexandre fit un Céſar; & celui de Céſar a fait pluſieurs Alexandres. On a cru que la nobleſſe étoit même une participation de la majeſté ſouveraine. De là, la fabuleuſe origine que les anciens donnoient à leurs héros, qui deſcendoient tous de quelque prétendue divinité. Ceux d'Homère ſont appellés communément *la race des dieux*; & l'Enée de Virgile n'a conſtamment d'autre qualification, que celle de *fils de la Déeſſe*. La nobleſſe impoſe l'heureuſe néceſſité d'avoir de la valeur & de la vertu; chaque monument eſt pour elle une exhortation énergique au bien; chaque titre, un engagement; chaque ayeul illuſtre, une obligation; chaque ſtatue, un conſeil éternel, qui avertit moins de ce que les morts firent, que de ce que devroient faire les vivans. Plus on eſt noble, plus les fautes qu'on commet ſont graves: les taches de l'homme ordinaire, que ſon obſcurité envelope, ſont des monſ-

truosités dans celui que son propre lustre expose dans le plus grand jour à tous les regards. Le Plébeïen, qui manque à son devoir, ne commet qu'une faute; l'homme noble, qui manque au sien, en commet deux: l'un n'avoit à respecter que sa qualité d'homme; l'autre doit encore des égards à la dignité de son extraction. On demanda un jour à Caton, qui s'animoit à la pratique de la vertu par la contemplation des statues Romaines, pourquoi on n'y voyoit pas la sienne aussi? J'aime mieux, répondit-il, qu'on me demande pourquoi on ne la voit point, que de m'entendre demander pourquoi on la voit? Il est beaucoup plus honorable de se donner la noblesse, que de l'hériter: la gloire n'est pas pour celui qui naît Prince, elle est dûe à qui le devient par son mérite. Le mépris ne devroit pas non plus tomber sur celui qui a fait, d'une maniére obscure, son entrée dans ce monde; on n'est vil, que quand on ne fait rien pour sortir de son obscurité; on n'est bas, que quand on ne tente aucun effort pour s'élever. Personne n'a vécu ni n'a pû vivre pour notre gloire; personne n'est savant par les connoissances de son pére; personne n'est vaillant par les bras de son ayeul:

 nos

nos qualités personnelles n'ont pas existé avant nous; elles n'existent, qu'autant que nous les créons.

L'éducation est une seconde nature. L'enfance est un augure pour les âges suivans; c'est la racine d'où provient la tige qui, dure, verte & vermeille successivement, produit, dans la même progression, le tronc, les feuilles & la fleur. On plie un arbre qui est tendre; on modifie un homme qui est jeune. L'ours, pére, est un modéle pour les hommes, qui sont dans le même cas; ils ne sauroient mieux faire que de le consulter; & s'ils l'imitent, ils auront fait parfaitement: mais il a des entrailles; & rarement les hommes en ont-ils pour leurs enfans. Pour empêcher que ses petits, encore informes, ne prennent trop tôt un état de consistence, il s'occupe sans cesse à les polir avec sa langue; attention peu imitée par l'espèce qui se pique de valoir mieux.

Diligence & Lenteur. Elles doivent être tempérées l'une par l'autre. Dès la naissance du jour, le soleil est radieux, aussi brillant quand il se léve que quand il est au milieu de sa course. L'enfance, qui est un lieu de séjour pour le commun des hommes, n'est qu'un lieu

de

de paſſage pour les héros. Dans cet ordre, chacun eſt le fils de ſa magnanimité, qui ne connoit point les lenteurs de la tardive nature. Il faut cependant éviter la précipitation : il eſt eſſentiel de commencer avantageuſement. Un heureux début eſt le pére de mille victoires, & le précurſeur d'une haute réputation. Se démentir, ſeroit en perdre tout le fruit. Qu'on marche en tortue, quand il s'agit de ſe réſoudre; qu'on vole en aigle à l'exécution. Le flegme patient de Fabius arrête & ſurmonte la bouillante impétuoſité d'Annibal.

Perſonne n'eſt éminent en tout genre. L'univerſalité des talens ne ſe réaliſe jamais : c'eſt un objet métaphyſique, qui n'exiſte que dans l'eſprit de ceux par qui il eſt conçu. On a toujours un côté foible. Le lion, ce roi des animaux, fait trembler tous les ſujets de ſon empire; un coq vient à crier, le lion lui-même tremble. Poſſéder bien une partie, eſt peu: poſſéder un peu de différente parties, eſt beaucoup : poſſéder à fond toutes les parties, ce ſeroit être parfait : il eſt poſſible qu'on paroiſſe l'être, impoſſible qu'on le ſoit. Nous ſommes chacun dans un cercle, plus grand, à la vérité, pour les uns que pour les autres; mais

perſonne ne peut franchir la circonférence du ſien. Eſſayer audacieuſement de s'en échaper, ce ſeroit s'expoſer au riſque d'être emporté par les tourbillons d'une atmoſphère inconnue. Savoir tout, pratiquer tout, ne conviendroit pas même à tout le monde. Les opérations matérielles concernent le corps ; les ſpirituelles, l'ame. Les piés, ſuivant leur deſtination, marchent ; les mains travaillent ; les yeux voyent ; la tête commande, & tout le reſte obéit.

La vertu eſt de tout âge. Il y a des hommes qui naiſſent vieux. Valerius Corvinus étoit Conſul à vingt ans ; Scipion l'Africain en avoit moins, lorſqu'il commença à commander les armées ; Pompée n'en avoit guères plus, lorſqu'il ſe trouva à la tête de trois légions.

Les ſeuls agrémens de l'ame méritent d'être eſtimés. La beauté eſt un bien fragile ; ou plutôt, elle n'eſt pas un bien, puiſque, ſujette à s'altérer par le moindre accident, elle n'eſt pas immortelle. Fût-elle plus ſolide, elle ne ſeroit pas un appanage eſſentiel au mérite. L'ame d'un Auguſte & le corps d'un Therſite ſe ſont trouvés plus d'une fois unis. Sapho avoit beſoin de compenſer, par les charmes de ſon génie, ceux qui lui manquoient d'ailleurs.

Uliſſe,

Ulisse, qui avoit tant d'éloquence, n'avoit pas une figure agréable. Horace & le Dante étoient deux grands Poëtes d'une très-petite stature: la nature en les formant prodigua l'esprit & économisa la matiére. Il est certain néanmoins qu'une disproportion extérieure passe pour un préjugé défavorable, & qu'elle excite même souvent la causticité, tandis qu'un extérieur décent concilie l'autorité & attire le respect.

Avant que d'entrer dans une carriére, voyez comment vous en sortirez. La prévoyance est toujours nécessaire, & la plus réfléchie ne l'est pas assez, la plûpart du temps, pour découvrir & pour éviter les périls de toutes les espéces, qui bordent les différens points de ce globe. La prévoyance est l'anneau de Gigès, qui, sans être apperçu, fait appercevoir: c'est le fil d'or d'Ariadne; malheur à qui, sans s'être précautionné de ce secours essentiel, s'engage dans le labyrinthe de quelque négociation! Le sort funeste d'un seul Icare auroit dû suffire pour l'instruction de l'univers entier, & l'expérience de l'univers entier ne suffit pas pour détourner un seul Icare. Venez à la lumiére, mais considerez l'imprudent papillon, qui périt pour s'en être trop approché.

Vou-

Voulez-vous ne point vous perdre? Connoissez-vous vous-même. Mercure voulut savoir un jour, quel rang il tenoit dans l'estime des mortels : il jugea à propos de s'habiller en homme, pour éviter l'inconvénient de l'adulation. Il alla dans cette vue chez un Statuaire ; Combien voulez-vous, lui dit-il en entrant, de ce Jupiter que je vois-là ? Une réale, lui répondit-on. Combien, continua-t-il en riant, de cette Junon ? La réponse fut qu'elle étoit encore plus chère. Combien de ce Mercure ? ajouta-t-il, persuadé qu'en sa qualité d'envoyé des Dieux, & de Dieu protecteur du commerce, il seroit porté à un plus haut prix. On le désabusa sur le champ, en lui disant : Si vous êtes d'humeur de prendre le Jupiter & la Junon pour la somme qu'ils valent, nous vous donnerons volontiers le Mercure pour rien. L'arrogance & la présomption sont les défauts de qui ne se connoît pas. Vouloir & pouvoir se connoître, sont la même chose. Un miroir qui vous présentera à vous-même tel que vous êtes intrinséquement, c'est un ami, si vous le voulez, & la voix publique, quand même vous ne le voudriez point. Jamais un seul individu n'en imposa à toute la multitude ; jamais toute

toute la multitude n'en imposa à un seul individu. Ce qui achéveroit de nous donner la connoissance de nous-mêmes, ce seroit d'avoir celle des autres. Nous n'avons point de mesure précise de nos vertus & de nos vices considérés absolument : il faut que nous les considérions rélativement, quand nous voulons les mesurer ; c'est-à-dire, qu'il faut que nous comparions nos vices à d'autres vices, nos vertus à d'autres vertus, ou du moins aux effets sensibles que les vertus & les vices produisent dans les autres. De cette comparaison résulteroit dans notre esprit une idée juste de la force & de la foiblesse d'autrui, ainsi que la détermination de nôtre ascendant, de nôtre infériorité, ou de notre équilibre. Il en résulteroit encore que nous corrigerions l'estime que nous avons pour nous-mêmes, & le mépris que nous avons pour les autres : nous nous estimerions très-peu, & nous ne mépriserions personne. Le sanglier a l'ouïe plus délicate que tous les autres animaux ; l'araignée, le tact plus fin ; le vautour, l'odorat plus tendre ; le singe, le goût plus sur ; & le linx, la vue plus perçante. Il en est de même parmi nous des qualités : elles sont partagées ; il n'y a personne qui les ait toutes, personne qui n'en ait quel-

qu'une

qu'une de notable, perſonne conſéquemment ni mépriſable, ni parfait.

Le luxe cauſe plus de dommage que d'utilité. Ses objets principaux ſont la table, les habits & l'éducation. L'art d'aſſaiſonner les mets a détruit plus d'hommes que le poiſon. Peu de ceux qui ne ſont plus ont péri pour n'avoir pas pris aſſez de nourriture ; beaucoup, pour en avoir pris trop. Le catalogue de ceux qui ſont morts de faim n'eſt pas long ; le catalogue de ceux qui ont fini par de honteuſes indigeſtions eſt plus ample, & on l'augmente tous les jours. Choſe ſurprenante, dit Sénèque, qu'une forêt ſuffiſe & ſatisfaſſe à pluſieurs éléphans ; un pâturage, à pluſieurs troupeaux ; une montagne, à pluſieurs parties de chaſſe : & qu'il n'y en ait aſſez, ni de l'étendue immenſe des mers avec tous les poiſſons qui y nagent, ni des régions ſpacieuſes de l'air avec tous les oiſeaux qui y volent, ni de la vaſte ſuperficie de la terre avec tous les animaux qui y rampent & avec toutes les plantes qui végètent, pour fournir à la voracité, toujours renaiſſante & toujours plaintive, d'un homme dont le plaiſir dure à peine deux inſtans, & dont l'organe, ſi difficile à contenter, n'a pas plus de quatre doigts

doigts de contour dans toute sa dimension. Comment concevoir que, peu étant beaucoup pour tant d'êtres, tant d'objets soient si peu de chose pour un être unique? Les habits sont un autre objet du luxe, & un autre motif pour mettre aussi à contribution les mêmes élémens. On déchire les entrailles de la terre, pour en arracher le lin & l'or; on descend jusques dans le fond de la mer, pour en tirer le pourpre & les perles; on se guinde dans les airs, pour y dépouiller l'autruche de son plumage: il n'y a que le feu d'épargné, encore est-il souvent de service? Quelle illusion de se glorifier d'un ornement, que possèdent dans un plus grand éclat un arbre, une bête féroce, un oiseau, une fleur! A la bonne heure, si les ajustemens faisoient accroître la sagesse, la valeur & la vertu; mais ils les efféminent, ils les énervent, ils les anéantissent plutôt. Les tempêtes sont ce qui affermit les rochers; c'est à la rigueur de l'hyver, que la campagne doit les fleurs dont elle se couronne, & les fruits qui l'enrichissent. Né dans un terrain abandonné & inculte, pour vivre des siécles, un chêne, vainqueur du fier aquilon, éléve sa tête altiére jusqu'aux nues: dans ces jardins symétrisés,

éclôt

éclôt au contraire la beauté éphémère d'une fleur qu'un souffle fait évanouïr. L'éducation, troisiéme objet du luxe. Je serois assez embarrassé pour expliquer ce que je vois, dit Végèce : mais je vois que les plaisirs attachent à la vie, & que celui qui en goûte le moins est aussi celui qui redoute le moins la mort. Si le luxe n'eût pas régné aussi universellement dans la Pouille, ou que le Général Africain n'y fût pas entré, peut-être que Carthage seroit devenue, au lieu de Rome, la dominatrice du monde.

Vous serez tel que ceux avec qui vous serez lié. Rien de plus pernicieux que l'amitié & la conversation des méchans : ils amusent, ils plaisent, on les aime ; & dès qu'on aime les hommes vicieux, on touche au moment d'aimer le vice. La ressemblance est la mére & la fille de l'amour : on se ressemble ; c'est une raison pour s'aimer : on s'aime ; c'est une raison pour se ressembler.

On ne doit point compter sur une apparence d'amitié. C'est dans les Palais, surtout, que la tortueuse fourberie fait son séjour. Là se voyent son trône, son sceptre, sa couronne, son autel : là s'épuisent en ténébreuses perfidies, ses victimes,

mes, ses ministres, ses favoris. C'est-là qu'elle gouverne, qu'elle régne, qu'elle triomphe d'autant plus, que plus soupçonnée elle en dissimule plus profondément. Mais son empire ne s'y borne point; toute la terre est sa cour; tous les hommes sont ses sujets, parce que tous les hommes sont faux. Un renard, qui, dans une malheureuse expédition ne put se sauver qu'aux dépens de sa queue qu'il fut obligé de laisser, haranguoit ses confréres assemblés, pour les résoudre à se défaire aussi de leurs queues. On juge bien que l'orateur ne se négligea point: tours captieux, enthymêmes urgens, ton pathétique, c'étoit en un mot le discours d'un renard émérite, qui auroit converti tout autre auditoire; mais il parloit à des renards comme lui, qui l'étoient même plus, puisqu'ils le pénétrérent. Le renard orateur, image des artifices que l'imposture employe pour séduire; les renards auditoire, image de l'incrédulité, que la prudence oppose à l'artifice. . . .

Ce que nous appellons amis, ne désempare point d'auprès de nous, tant que dure notre faveur, & déserte dès l'instant de notre disgrace. Mes chers amis, répétoit souvent Socrate, il n'y a point

point d'ami. Le monde entier ſe croit plein de cette eſpèce, la plus charmante qu'on puiſſe imaginer, mais qui n'exiſte point. Je me trompe : il y a des amis où il y a des richeſſes ; ce ſont les richeſſes qu'on aime, & non la perſonne. Néron bannit de ſon palais Agrippine ſa mére : elle eſt oubliée auſſi-tôt que proſcrite ; quelques femmes ſeulement la vont voir, peut-être par un principe d'attachement, peut-être par un motif de barbare curioſité, pour ſe donner l'odieux ſpectacle de ſon humiliation. O ma fille, dit Jupiter à Minerve, qui préféra l'olivier aux autres arbres, à cauſe de ſa fécondité, ô ma fille, c'eſt avec raiſon qu'on vous appelle ſage : vous l'êtes en effet, & c'eſt une folie d'aſpirer à une gloire ſtérile ; le ſeul utile eſt véritablement glorieux. Telle eſt la manière de penſer & d'agir des Dieux de la terre, & de leurs adorateurs. Nous trouverons dans la maſſe totale quelques molécules à excepter ; molécules rares qui prouvent plutôt la poſſibilité de l'amitié, parce qu'elle a exiſté autrefois, que ſon exiſtence actuelle : parmi les Grecs, Oreſte & Pilade, qu'il ſuffit de nommer ; parmi les Romains pluſieurs eſclaves, ceux de C. Pl. Plancus, entr'autres. On employa la rigueur, les careſſes, les récompen-

penſes, pour les forcer à indiquer la retraite de leur maître, qu'on cherchoit à immoler: tourmens, douceurs, promeſſes furent inutiles. Le maître, confus de voir dans des hommes ſubordonnés plus de fermeté qu'il n'en avoit montré lui-même, ſe découvrit généreuſement, & offrit ſa tête à la fureur du ſoldat. Qui méritoit plus d'éloges, d'eux qui ſe montrérent fidéles pour ne le point expoſer à la mort, ou de lui qui ſe montra ſi magnanime pour les en délivrer? C'eſt ce qu'il feroit difficile de déterminer exactement. O ſort! il dépend de toi, que le corps ſoit dans une ignominieuſe ſervitude: mais la nobleſſe des ſentimens & la liberté de l'eſprit ne ſont point tributaires de ta frivole puiſſance.

L'amitié une fois rompue ne ſe renoue point. Les ruptures font naître une inimitié, qui paſſe même au-delà des barriéres de la vie, & une haine que conſervent encore les cendres. Ziſca ordonna, dans ſon teſtament, qu'on l'écorchât après ſa mort, pour faire de ſa peau une caiſſe, dont il vouloit que le cruel ſon animât au combat ceux de ſon parti, & l'engageât, lui-même dans l'autre monde, à pourſuivre ſans ceſſe les

Catholiques de Bohême, jusqu'à leur entiére extinction....

La plus haute fortune est celle dont l'acquisition coûte le plus, & dont la possession expose davantage. Un tronc d'arbre, parvenu à être l'image d'un Saint, fut adoré sur les Autels, servi avec un frappant appareil de lumiéres, & respectueusement encensé; peuples, vous le croyez heureux, & vous le regardez avec des yeux jaloux: mais considerez qu'il ne fut d'abord qu'un arbuste, qui, pour se former, eut à essuyer tous les outrages des frimats, de la canicule, & des vents. Un fer tranchant l'attaqua par le pié pour l'abattre, un acier aiguisé lui ôta son écorce, les dents d'une scie le partagérent en tronçons, une hache le fit voler en éclats, un rabot déchira sa surface pour la polir, & un autre instrument lui entra jusqu'au coeur. Enviez-vous encore une gloire qui coûte si cher? La fortune est un verre cassant, à proportion de son éclat: l'honnête médiocrité seule donne la sécurité.

On change tard son caractère, ou pour mieux dire, on ne le change point. Le caractère est quelque chose d'inné, dit Quintilien. Le loup a beau vieillir, le poil lui tombe, l'inclination lui

lui reste. La fourmi étoit un laboureur avare qui empiétoit sur ses voisins : pour le punir Jupiter le métamorphosa ; mais en prenant une nouvelle forme, il ne quitta point son ancien penchant. Le buisson étoit un voleur de grands chemins ; il accroche encore aujourd'hui tout ce qu'il peut atteindre. Aracné ourdissoit de la toile ; c'est de la toile qu'elle ourdit encore à présent, aux dépens de sa propre substance. L'art réussit rarement à dénaturer l'organisation : Sénèque, Socrate, David : Quels maîtres ! Néron, Alcibiade, Absalon : Quels éléves ! On fait cependant quelquefois violence à son naturel, ou par un principe de vertu, ou par des vûes de politique, ou par une influence d'éducation. Vainquez-vous vous-même, nous dit la vertu : cachez-vous, nous dit la politique, jusqu'à ce que vous ayez vû qu'on ne vous voit point : cachez-vous quelquefois, vainquez-vous constamment, nous dit l'éducation, dont la force & l'efficace sont merveilleuses. Bonne, elle convertit les bêtes en hommes : mauvaise, elle convertit les hommes en bêtes. L'instruction adoucit la férocité ; la culture féconde la stérilité même ; l'art enfante des prodiges. Par lui, le cheval asservit ses pas

à la mesure & à la cadence; par lui, l'éléphant souffre un frein; par lui, l'oiseau articule distinctement; par lui, l'automate parle & chante; par lui, le caractère se corrige: mais il ne se réforme point.

Le plus petit ennemi est à craindre. Il n'y a point de petit ennemi. Tibère faisoit son jouet d'un dragon que les fourmis lui dévorérent: Il m'amusoit; je le regrette, dit-il: cette perte légère, quoique sensible, est pour moi une grande leçon, qui m'apprend à redouter la multitude, quelque foibles que soient les parties qui la composent.

Il n'y eut jamais de sureté pour le méchant. Qui séme l'injustice, moissonnera l'infortune. Ce sont les paroles de l'Eternel. Le châtiment vient d'ordinaire en raison directe de la vîtesse avec laquelle on est allé vers le mal; & pour être lent quelquefois, il n'en est pas moins inévitable. On n'est pas méchant sans le savoir, & dès qu'on sent qu'on l'est, on est puni. Point d'impunité pour le méchant: sa conscience est sa punition.

Il y a de la démence à vouloir se détruire soi-même, pour se venger d'un ennemi. La fureur ne pourroit pas souffrir sa propre vûe; & elle est

est son propre tourment. Est-il possible que l'homme veuille, ou qu'il puisse vivre avec un monstre, qui a un visage de tigre, des yeux de basilic, des cheveux de couleuvre, une bouche d'enfer, des mains de louve, une poitrine d'acier, un cœur de bronze, un caractère de lionne, & l'ame d'un démon? Il y a de la lâcheté, de l'indécence, & de l'aveuglement à se venger. Il faut de la fermeté & de la constance pour souffrir; il faut de la force & de la valeur pour vaincre, en ne se vengeant point, l'envie qu'on auroit de se venger. La vengeance ne doute point, ne balance point, ne consulte point: indécente, en ce que tous les moyens lui conviennent, pourvû qu'elle parvienne à sa fin; & aveugle, en ce qu'elle n'y parvient pas encore.

Une autre espèce de fureur, c'est celle qui, pour faire éviter un mal, jette inconsidérément dans un mal plus grand. L'inquiétude, le goût de la nouveauté, les sujets que l'on croît avoir de se plaindre de la fortune, sont les causes de cette fureur. Quel intérêt prenez-vous à ce qui me regarde? dit un jour Denys à une vieille femme, qui fatiguoit les dieux à force de leur demander la conservation du Tyran. Un in-

térêt essentiel, lui répondit-elle; & voici comment. Le premier maître que j'ai vû étoit méchant; le second, pire que le premier; le troisiéme, qui les efface aisément l'un & l'autre, enchérit sur eux, & c'est vous. Dans ces circonstances, je crains avec raison, que si nous avons le malheur de vous perdre, une furie ne se déchaîne dans les enfers, pour venir prendre ici votre place, & pour nous faire éprouver qu'on peut vous vaincre en méchanceté, comme vous vainquez vous-même tous vos prédécesseurs.

Le mal retombe sur celui qui le commet. Par une sage disposition du Ciel, le méchant creuse lui-même son abîme. Le premier malheureux que les flammes firent mugir dans le taureau de bronze, fut Perillus, son inventeur. L'artisan d'une trahison est tel qu'une vipère qui enfante; ils périssent l'un & l'autre. Un Général Anglois attira quelques Espagnols aux portes d'une place, leur promettant de la leur rendre; doublement perfide, il ne la rendit point, & il les fit égorger. Encore fumant de ce monstrueux assassinat, il courut vers la Reine pour recevoir la récompense de son action: Voila, lui dit-elle, en lui donnant quelques pièces d'or, le

salaire

ſalaire de votre crime ; mais ne paroiſſez plus devant moi, juſqu'à ce que j'aye beſoin de quelqu'un pour faire le rôle d'un traître : je vous appellerai pour lors.

Soyez réſervé dans vos paroles, qui annoncent les diſpoſitions de l'ame, comme les titres annoncent les ſujets dont traitent les livres. Si vous aviez autant de ſageſſe que de loquacité, diſoit Démoſthène à un homme qui lui paroiſſoit un parleur éternel, je vous aſſure que vous ne parleriez pas tant, & que vous n'auriez garde de prendre pour de l'éloquence ce qui n'eſt qu'un pur babil. La conſéquence tirée du ſtyle concis, en faveur de l'excellence de l'eſprit, eſt juſte. Boccalini introduit aſſez plaiſamment un peuple de la Grèce, qui condamna à huit mois de priſon un auteur du pays, pour avoir rendu en trois paroles une penſée qui pouvoit ſe rendre en deux mots. Il ajoute qu'Apollon, interpoſant ſon autorité, annulla la ſentence, & ordonna que le coupable liroit une fois ſeulement la guerre de Piſe par Guicchardin : mais le lecteur ſe crut ſi peu favoriſé par la commutation de ſa peine, qu'après avoir eſſayé quelques pages avec un ennui mortel, il pria inſtamment ſes juges de l'envoyer aux galères

 per-

perpétuelles, ou de le faire écorcher vif, plutôt que de l'obliger d'achever cette assommante lecture; leur représentant, que, périr pour périr, il aimoit mieux une mort de son choix, que de mourir noyé dans un fatras d'expressions lourdement inutiles. C'est un bonheur qu'il ne soit pas défendu, sous peine d'être renfermé, de donner dans le verbiage. Une pareille défense, seroit en elle-même moins absurde que sévère. Mais que d'auteurs quitteroient la plume, ou passeroient leur vie en prison! Soyons sobres & graves dans nos discours: sobres en parlant peu; & quand nous parlons, employant peu de mots: graves, en observant d'empêcher que nos paroles ne jurent avec notre état. Celles d'un Prince doivent être non-seulement gracieuses, mais bienfaisantes.

L'importance du secret. Alexandre scella les lévres de son confident avec l'anneau dont il se servoit pour sceller ses lettres. Le secret est analogue à ce minéral actif, qui, à moins qu'on n'ait la précaution de le tenir serré, est dans un mouvement continuel, jusqu'à ce qu'il se soit dispersé totalement. Se découvrir, seroit se perdre; se découvrir même à un ami sans restric-

restriction, seroit au moins se préparer une matiére de chagrin & de repentir. Le seul éternel est immuable. Il n'est point d'ami (dût tout le genre humain prendre pour un outrage cet aveu qu'exige l'expérience) il n'est point d'ami, qui ne puisse cesser de l'être. Dans le cas d'une pareille cessation, quel desespoir d'avoir communiqué tout, sans se rien réserver! Pourquoi d'ailleurs dévoiler tous ses défauts? Manquer n'est le plus souvent qu'une foiblesse; dire qu'on a manqué est toujours une folie, quelquefois une méchanceté. Car enfin, pourquoi indiquer les traces des pas que vous avez faits hors du sentier de la vertu? Est-ce afin qu'on les suive? Vous seriez un homme scandaleux. Est-ce afin qu'on vous en loue? Vous seriez un impie. Est-ce afin qu'on le sache seulement? Vous seriez un insensé, d'ajouter à votre infamie en la publiant.

Soyez modeste dans la prospérité, & constant dans les revers.

Cavallo deshocado es la fortuna:
O amigo Fabio, guarda de fiarte
Por mas que tengas su melena asida.
Desmontar es lo cuerdo, que importuna
Querrà darte tal vez para quitarte,
Y por perderte perderà su vida.

La

La fortune, ami Fabius, est un cheval qui n'a point de bouche ; ne vous y fiez point, quelque adresse que vous vous piquiez d'avoir pour le mener. Descendre est le parti le plus sûr : importune, elle affectera souvent de vous obéir, pour vous surprendre ; & elle périra pour vous perdre : ce sont ses jeux ordinaires.

On doit plus à l'entendement qu'aux mains. Deux grands tableaux de la Divinité, dit Plutarque, ce sont le Soleil dans le ciel, un Roi sur la terre : il pouvoit ajouter, & l'entendement dans l'homme. Cette faculté est une, relativement à sa substance, & rélativement à son opération, qui se divise en trois rameaux, formés par la perception, par l'affirmation & par le raisonnement. Elle s'élance avec promptitude, comme esprit ; elle approfondit avec force, comme jugement ; elle retient avec fidélité toutes les impressions, comme mémoire. L'esprit est une facilité de saisir tous les objets : c'est la chaleur de l'ame ; c'est sa ressource dans les occurrences les plus inattendues ; c'est enfin une arme offensive & défensive. Le jugement, qui vient en second lieu, est le complément de l'esprit ; celui-ci a frayé plusieurs routes ; celui-là les examine, & marque celle

qui mérite la préférence. La mémoire est comme la trésoriére de l'entendement; chargée de veiller à la garde de son dépôt général, elle conserve ce qui a affecté les organes de la vûe, de l'ouïe, du tact, les sons, les couleurs, toutes les causes occasionnelles des sensations. La science est aussi nécessaire à un Prince pour régner, que l'ame l'est au corps pour vivre, suivant Platon qui pense, de plus, que les Etats ne seront heureux, que quand ou des Philosophes les gouverneront, ou quand ceux qui les gouvernent seront philosophes. Les lettres & les arts paroissent, au contraire, un poison exécrable & la peste des Républiques à Licinius, en cela d'accord avec ce Sénateur de Cumes, qui opina qu'il ne convenoit point d'accorder à Homère la récompense qu'on lui destinoit, de peur que la Ville ne se trouvât peuplée d'une foule d'Homères, par une pareille libéralité. O têtes bizarres, véritablement dignes des oreilles de Midas! les cris aigres des cigales & des oisons auroient, sans doute, fait votre enchantement, puisque les doux accens des rossignols & des cignes vous ennuyent.

Prudence singuliére de sçavoir choisir, entre deux

deux maux, le moindre. Un castor poursuivi par des chasseurs & sur le point d'en être atteint, se coupa cette partie de son corps, à laquelle il savoit que ses ennemis en vouloient, & la leur jetta, pour sauver sa vie.

On ne sait pas vivre, si l'on ne sait pas céder. La nécessité de céder est incontestable; les loix de la société veulent que nous cédions réciproquement. La société ne subsiste que par l'égalité & la subordination; il est contre l'une & contre l'autre de ne point céder. Les loix de la guerre le demandent; aussi, souvent c'est parce qu'on a cédé, qu'on a remporté la victoire. Les Parthes, le dernier des Horaces & Fabius, prouvent cette vérité. Céder toujours, seroit une foiblesse; ne céder jamais, est pure opiniâtreté: céder par crainte, est une lâcheté; céder avec art, est une vertu.

C'est une grande sagesse, de composer la sienne des folies d'autrui. Boccalini feint, qu'à la mort d'Henri IV. Roi de France, Apollon, voulant détourner les guerres qui menaçoient ce Royaume, y envoya une armée de soixante mille hommes, tirée de l'Arcadie, pour y éterniser la paix; & qu'il répondit à ceux qui

qui lui témoignérent leur étonnement, sur la nature de ce secours remarquable : Laissez-les aller; la France n'a besoin que de sa propre expérience, pour la garantir. L'âne ne l'est jamais au point de vouloir repasser par un endroit où il se souvient d'avoir été maltraité. Les malheurs passés sont encore présens dans l'esprit des François, que ce souvenir empêchera, à l'avenir, de s'exposer à de nouveaux périls. Hommes, profitez de la salutaire leçon que l'âne vous donne; & au lieu de rougir du maître que je vous propose, rougissez de ce que vous ne savez pas l'imiter. Plusieurs Arcadies ne suffiroient point, pour fournir de ces maîtres à toutes les parties de la terre qui en auroient besoin.

On peut espérer de sortir de la plus triste situation. La mobilité de la fortune entretient l'espérance dans le cœur du malheureux.

Aidez-vous, afin que le Ciel vous aide. Nous avons une bouche pour implorer du secours, & des mains pour nous en donner nous-mêmes.

Profitez de l'occasion qui se présente, si vous ne voulez pas la chercher long-temps en vain. Quoi, vous avez le pié sur une roue? dit

Au-

Ausone à l'Occasion. Oui, lui répond-elle; & la chose est ainsi, parce que je suis volage. Vous vous couvrez le visage avec vos cheveux? Je le fais, parce que je ne veux pas qu'on me reconnoisse. Mais, d'où vient la nudité que j'apperçois sur la partie postérieure de votre tête? Elle vient de ce que je serois fâchée de fournir un moyen de me retenir, lorsque je fuis avec rapidité.

La rigueur peut moins que la douceur. C'est au commandement, sur-tout, que la bonté doit présider. Un Roi, qui est le pére de ses sujets, comme un pére est le roi de ses enfans, devient, quand il a de la clémence, un Dieu charmant, qui, laissant reposer continuellement son terrible tonnerre, obtient tout, amour, encens, sacrifice, parce que sa condescendance lui captive les cœurs, que la sévérité éloigne toujours.

On ne sauroit vous suivre, si vous ne marchez pas devant. Les sujets sont l'ombre du Prince, qui, étant le plus grand par sa dignité, est obligé d'être aussi, & de paroître le meilleur par sa conduite.

L'union est invincible. La seule inspection du temple de Vénus la chauve nous le dit hautement.

ment. Au siége d'Aquilée, les femmes, avec les tresses de leurs cheveux, armérent les arcs de leurs époux; la puissante union de ces filets déliés, suppléant à leur debilité.

L'avarice ne fait ni jouïr ni laisser jouïr de ses richesses. Toutes les passions sont déraisonnables; mais la plus déraisonnable de toutes, c'est l'avarice; elle est la déraison même. Toutes les autres colorent au moins leurs démarches par quelque motif: ou c'est l'intérêt qui les remue, ou le plaisir qui les excite, ou l'usage qui les entraîne. L'avarice accumule brutalement, pour accumuler: elle veut entasser, parce qu'elle le veut. Brûlée d'une soif qui la consume, sans compassion, sans humanité, sans jugement, il est impossible qu'elle soit heureuse, parce qu'il est impossible qu'elle soit contente. Elle cesseroit d'être dès le moment qu'elle cesseroit ou de souhaiter avec fureur la possession de ce qu'elle n'a point, ou de craindre avec excès la perte de ce qu'elle posséde. Ce qu'elle a n'est ni pour elle ni pour les autres; il n'est point pour elle, puisqu'elle n'y touche point; il n'est point pour les autres, puisqu'elle est prête à tout souffrir, plutôt que de s'en laisser dépouiller.

Modération des taxes. Le repos public dé-

pend

pend des armes, les armes de la solde, & la solde des impositions; l'argent est le nerf de la guerre, & même celui de la paix. La gloire qui vous distingue, dit Pline à Trajan, c'est que souvent un simple citoyen triomphe des prétentions du fisc, dont la cause n'est jamais mauvaise, que quand on est gouverné par un bon Prince. Darius avoit coutume de demander, si le tribut imposé surpassoit les forces de son peuple; quand on lui répondoit qu'on le trouvoit réglé par la modération, il le réduisoit encore à la moitié; & c'est probablement de cette moitié, qu'Hésiode disoit, qu'elle étoit plus grande que l'entier dans sa totalité; plus grande, c'est-à-dire, plus avantageuse.

Tout est possible aux dons. Ils gagnent les hommes & les Dieux. Pyrrhus demanda un jour à Cynéas ce qu'il pensoit de Rome. Je dois vous dire, Seigneur, lui répondit-il, que tous les habitans de cette ville sont autant de Rois; je n'en ai pas trouvé un seul, dont la main ait voulu s'ouvrir pour recevoir un présent.

Veillez vous-même à vos propres intérêts. L'œil du maître voit toujours plus clair que des yeux étrangers. La main qui porte le sceptre, est aussi la main la plus propre pour tenir les rênes

rênes du gouvernement. Les anciens ont attribué des chars à plusieurs Divinités ; chaque Divinité menoit elle-même son char.

Soyez contre l'adulation, ou vous donnerèz dans ses piéges. La Reine Stratonice, femme de Seleucus, étoit chauve ; un poëte, affamé sans doute, ne l'en loua pas moins magnifiquement sur sa blonde chevelure, & n'en fut pas moins payé. Cette adulation grossiére, qui est plutôt une imposture, n'est pas dangereuse : elle ne sauroit plaire qu'à un amour-propre aussi grossier qu'elle. Il en est une plus à craindre, parce qu'elle est plus délicate ; celle-ci s'énonce quelquefois par des paroles, quelquefois par des actions ; & c'est dans ce dernier cas qu'elle est la plus redoutable. Quevedo remarque, avec sa sagacité ordinaire, que, pour perdre César, la malice & la noire trahison, après avoir épuisé leurs détestables ressources, ne trouvérent point de moyen plus infaillibile, que celui d'étendre les honneurs & les droits de sa souveraineté, en divinisant son nom & ses titres. Elles mirent sur la tête de sa statue un diadême, bien dangereux pour sa personne. La couronne, qu'on voyoit sur le portrait, étoit la plus grave accusation contre l'original. On inscrivit sur les monumens, qui le

repréſentoient, ces paroles, *Céſar Roi*, afin que le peuple, indigné en les liſant, le déclarât publiquement Tyran, & non Dictateur. Il n'y avoit que la haine la plus ſanguinaire, qui pût imaginer une couronne, pour en faire tomber une autre; décerner des honneurs, qui flétriſſent l'honneur; communiquer une immortalité, qui empoiſonnât la vie; rendre une adoration, qui produisît le mépris, & donner des applaudiſſemens, qui fiſſent naître la haine.

Celui qui veut vivre après ſa mort, doit mourir de ſon vivant.

Puiſque mourir eſt une néceſſité pour les hommes Rois, ainſi que pour ceux qui ne le ſont pas, de quelque excellence qu'ils ſoient doués, & que le ſage tire ſon éclat de ſon éclipſe même; que la ſageſſe, faiſant oublier au Souverain l'éminence de ſes priviléges, le porte à s'eſſayer avec la mort: il ſera ainſi, de l'être le plus vain, l'être le plus précieux.

ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

BOZALDAB.

Conte Oriental. *

Duc me, Parens, celsique dominator poli;
Quocunque placuit. SENEC. in Cleant.

BOzaldab, Caliphe d'Egypte, avoit passé des jours tranquilles & heureux, pendant un grand nombre d'années, sous les pavillons du plaisir; il avoit oint chaque matin sa tête de l'huile de joye, lorsque son fils unique *Aboram*, en faveur duquel il avoit amassé de grands trésors, & étendu ses conquêtes, fut blessé à la chasse par une fléche qui partit d'une main inconnue, & expira sur le champ.

Bozaldab se livra au désespoir; il refusa de rentrer dans son palais, & se retira dans la grotte la plus obscure de la montagne voisine; il se rouloit sur la poussiére, déchiroit ses

M 2

* Traduit de l'Anglois.

ſes habits, arrachoit les poils de ſa barbe vénérable, ne vouloit pas prendre la coupe de conſolation des mains de la *Patience*. Il ne permettoit pas à ſes domeſtiques de l'aprocher; il n'écoutoit que les cris lugubres des oiſeaux nocturnes qui voloient autour de ſa grotte ténébreuſe. » Peut-on appeller Dieu un Etre » bienfaiſant, diſoit-il ſans ceſſe, lui qui ſe » plait à bleſſer l'ame par des coups inattendus, » lui qui écraſe ſes créatures par des malheurs » ſans reméde? Vous, Imans impoſteurs, ne nous » parlez plus de la juſtice & de la bonté d'une » *Providence* qui dirige tous les événemens, & » qui aime le genre humain. Celui que vous » prétendez qui régne dans les Cieux, eſt ſi » éloigné de protéger les miſerables enfans des » hommes, qu'il ſe plait plutôt à brouïr les » plus douces fleurs dans le jardin de l'*Eſpé-* » *rance*, & comme un Géant impitoyable, à » renverſer les plus fortes tours du *Bonheur* » avec la maſſue de fer de ſa colère. Si cet » être avoit cette bonté dont ſes Prêtres chan- » tent les louanges, il ſeroit porté ſans doute » à bannir ces maux qui font de ce monde une » priſon d'angoiſſes & une vallée de vanité & » d'infortunes .... je n'y veux plus demeurer. «

Il

Il leva alors avec fureur sa main que le désespoir avoit armée d'un poignard, & voulut s'en percer le cœur, lorsque tout à coup des éclairs brillérent dans la caverne; un Etre d'une beauté & d'une grandeur plus qu'humaine, vétu d'une robe d'un bleu céleste, couronné d'amaranthes, & remuant une branche de palmier qu'il tenoit dans sa main droite, arrêta le bras du Caliphe tremblant & étonné, & lui dit avec un sourire majestueux, » Sui moi au haut de cette » montagne.

Lorsqu'ils y furent arrivés, » Je suis *Caloc*, » l'Ange de la paix, « lui dit son Conducteur respectable, » tourne tes yeux du côté de la » Vallée. « *Bozaldab* vit une Isle déserte, stérile, brulante; au milieu il aperçut une figure maigre, pâle & mourante; c'étoit un marchand qui périssoit de faim, & qui faisoit de tristes lamentations de ce qu'il ne trouvoit ni graine ni source d'eau dans ce désert; il imploroit la protection du ciel contre les tigres qui étoient prêts à le dévorer. Il tenoit dans ses mains un petit coffre plein de bijoux, qu'il jetta sur le sable comme lui étant inutile, & se traina avec beaucoup de peine vers une éminence où il alloit tous les soirs, pour don-

ner un signal au premier vaisseau que le hazard conduiroit dans cette Isle. » Maître des Cieux, « dit *Bozaldab*, « ne permets pas que cet infor- » tuné soit dévoré par les bêtes sauvages! « Tai- » toi, dit l'Ange, & observe. Il regarda, & vit un vaisseau qui abordoit à l'Isle déserte. On ne peut exprimer le ravissement du marchand affamé, lorsque le capitaine lui offrit de le conduire dans sa patrie, s'il pouvoit lui donner quelque récompense. Le marchand lui offrit la moitié de ses bijoux; le capitaine l'ayant acceptée, tint conseil avec ses gens, qui furent d'avis de s'emparer du reste des bijoux, & d'abandonner à son malheureux sort cet infortuné, qui chercha en vain à les attendrir par ses supplications & par ses larmes.

» Ciel, permettras-tu une injustice si atroce! s'écria *Bozaldab*. » Regarde, dit l'Ange, voi ce » vaisseau, dans lequel tu aurois souhaité que » ce malheureux fût entré, réduit en piéces par » un rocher contre lequel il a heurté; n'entens- » tu pas les cris lamentables des matelots? » Laisse gouverner le monde par le grand & » sage Dispensateur qui l'a créé! Bientot il ti- » rera de ce désert affreux cet homme dont le » sort le fait pousser des plaintes & des murmu-

» res,

» res, mais par des moyens que lui ſeul connoît. » Son cœur étant dominé par l'avarice, il étoit » non-ſeulement le plus mépriſé, mais auſſi le » plus malheureux des hommes ; il s'imaginoit » qu'il y avoit dans les richeſſes un charme » puiſſant, tel que celui de la baguette d'*Abdiel*, » au moyen duquel il ſatisferoit tous ſes déſirs, » & il ne pourroit jamais rien craindre. Aujour» d'hui, non-ſeulement il a commencé à mepriſer, » mais encore à avoir en horreur les richeſſes ; en » jettant ſes bijoux ſur le ſable, il en a ſenti l'inuti» lité ; & la conduite des matelots lui a montré » combien elles peuvent être pernicieuſes ; il ſait » à préſent qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes, » utiles ou nuiſibles, ſuivant le caractère de » celui qui les poſſéde. Heureux l'homme qui » a apris la ſageſſe à l'école de l'adverſité ! Tour» ne-toi maintenant ; voici un ſpectacle qui t'in» téreſſera encore plus que celui dont tu viens » d'être le témoin.

Au même inſtant le Caliphe vit un magnifique palais, orné des ſtatues de jaſpe de ſes ancêtres, des portes d'yvoire, qui tournant ſur des gonds d'or de Golconde, préſentérent aux regards un Throne de diamans, environné de *Rajas* de cinquante nations & d'Ambaſſadeurs vétus d'ha-

 bits

bits de toutes ſortes de couleurs : ſur ce throne ſiégeoit *Abaram*, ce fils de *Bozaldab* dont il pleuroit la mort ; à ſes côtés étoit une Princeſſe plus belle qu'une *Houri*.

» O bienfaiſant *Alla*, c'eſt mon fils, ſécria le » Caliphe ; ah ! laiſſez moi le prendre dans mes » bras, & l'approcher de mon cœur ! « L'Ange lui répondit : » Tu ne peux pas embraſſer un » être qui n'a point de ſubſtance ; ce n'eſt ici » qu'une viſion ; je te montre ſeulement quelle » auroit été la deſtinée de ton fils, s'il eût » vécu plus long temps. Et pourquoi, s'écria *Bozaldab*, » ne lui a-t-il pas été permis de » vivre ? Pourquoi n'ai-je pas la ſatisfaction de le » voir jouïr de tant de bonheur & de puiſſan- » ce ? Atten ! repliqua l'habitant du 5me Ciel. *Bozaldab* continua de regarder attentivement ; il vit que le viſage de ſon fils, ſur lequel il avoit accoutumé de voir un ſourire agréable. & les vives couleurs de la ſanté, étoit tantôt troublé par la rage, & tantôt qu'il annonçoit l'yvreſſe où il s'étoit plongé ; il y voyoit peints le dédain, la frayeur, & les flétriſſures de la débauche ; ſes mains étoient teintes de ſang ; il entroit en fureur : le palais où éclatoit auparavant toute la pompe orientale, fut tout à coup changé

changé en un noir cachot; son fils étoit étendu sur le pavé, lié, garotté, & ses yeux arrachés; bientot après il vit la Sultane favorite, dont la beauté l'avoit frapé, présenter à *Aboram* une coupe empoisonnée qu'elle le força de boire, & se marier avec son successeur au throne.

» Heureux, dit *Caloc*, celui que la Providen-
» ce a arraché au crime par l'Ange de la mort,
» à qui elle a enlevé une puissance qui auroit fait
» fondre sur lui la plus affreuse misére!

» C'est assez, s'écria *Bozaldab*, j'adore les des-
» seins impénétrables de la Toute-puissance! De
» quels terribles maux mon fils n'a-t-il pas été
» délivré par cette mort sur laquelle j'ai tant versé
» de larmes! c'est une mort d'innocence & de
» paix, qui a laissé sur la terre sa mémoire en bé-
» nédiction, & a placé son ame dans les cieux.

» Jette ce poignard, lui dit le Messager céles-
te, » dont tu voulois te frapper; change tes plain-
» tes en un respectueux silence, & tes doutes en
» adoration profonde; un mortel peut-il regar-
» der, sans confusion & sans que la tête lui tour-
» ne, dans l'abyme immense de l'éternité? Un
» esprit qui ne voit qu'à une distance infiniment
» petite, peut-il découvrir toute la suite des évé-
» nemens? Ces canaux que tu as fait creuser pour
» rece-

» recevoir les inondations annuelles du Nil,
» peuvent-ils contenir les eaux de l'Océan ? Sou-
» vien-toi, que le bonheur parfait ne peut pas
» être donné à une créature : le bonheur parfait
» est un attribut du grand Etre, qui ne peut pas
» plus se communiquer que la puissance infinie &
» l'éternité.

Après avoir ainsi parlé, l'Ange étendit ses ailes & s'envola vers l'empyrée. *Bozaldab* retourna dans son palais ; il trouva dans les paroles de *Calos* le principe du vrai bonheur.

ARTICLE ONZIEME.

LETTRE

SUR

La Politesse. Portrait de Trypherus. *

MONSIEUR,

VOus avez souvent communiqué à vos Lecteurs une réflexion plus vraie que neuve, c'est que la vie se passe, en grande partie, dans de petits événemens; que nos heures s'écoulent dans des bagatelles & de frivoles amusemens, & qu'il se présente rarement des occasions d'exercer de grandes vertus ou de montrer de grands talens.

Il arrive, pour l'ordinaire, que la spéculation n'a point d'influence sur la conduite. Des raisonnemens solides, dûs à une méditation sérieuse & des recherches pénibles, sont, en quelque

* Traduite de l'Anglois.

que forte, mis en réserve dans le thrésor de la mémoire, & deviennent aussi inutiles que l'or renfermé dans des coffres, l'est aux autres & à nous-mêmes, dans les miséres de la vie. Comme plusieurs ne sont pas plus riches à cause du grand nombre de leurs possessions, de même il en est beaucoup que la multitude de leurs idées ne rend pas plus sages.

Vous nous avez souvent fait des descriptions de l'état de l'homme; mais il me semble que vous n'avez pas toujours bien réglé vos préceptes sur vos descriptions, que vous avez peint les hommes comme n'agissant presque jamais que lorsqu'ils sont animés par de violentes passions, ou qu'il ont de grands projets, & ne recevant de la peine ou du plaisir que lorsqu'ils sont produits par des causes puissantes & par de grands événemens.

Un Auteur qui n'écrit pas sur quelque art en particulier, qui ne se propose pas d'établir une doctrine controversée, en un mot qui n'a pas un seul objet en vuë, mais qui cherche tout ce qui peut contribuer à l'utilité & au bonheur de toutes les classes d'hommes, ne doit rien négliger de tout ce qui peut augmenter le plaisir de la conversation, & multiplier ces amusemens

mens journaliers qui peuvent rendre ſi doux le cours ordinaire de la vie.

En conſéquence de cela vous n'auriez fait aucun tort à votre réputation, ſi vous aviez parlé quelquefois des petits devoirs de tout être qui vit en ſociété, ſi vous aviez recommandé la pratique de certaines cérémonies, qui peuvent paroitre de peu d'importance à un ſavant, & dont on peut croire que le détail ne ſied pas à la dignité d'un philoſophe, qui cependant contribuent à l'ordre du monde en facilitant le commerce de la vie. Les François ont marqué le cas qu'ils faiſoient de ces cérémonies, en nommant *Savoir vivre*, la connoiſſance & la pratique de ces cérémonies.

La *Politeſſe* eſt un de ces avantages dont on ne connoit bien le prix que par les inconvéniens qui reſultent de leur perte. Son influence ſur les maniéres eſt ſi conſtante & ſi uniforme, que, ſemblable à un mouvement lent & égal, nous ne l'appercevons pas. Mais comme la maladie fait ſentir tout le prix de la ſanté, la fréquentation de ceux qui ne ſont occupés que de leurs propres plaiſirs, qui réglent toujours leur conduite ſur leur volonté particuliére, la fréquentation, dis-je, de ces gens-là fera de même ſentir

la

la néceſſité d'établir certains uſages & certaines formalités qui contribuent au bonheur de chaque individu qui compoſe la ſocieté.

La ſageſſe ſeule & la vertu ne ſuffiſent pas, ſans les régles que donne la bonne éducation, pour empêcher que la liberté ne devienne groſſiéreté, & l'amour propre inſolence. On peut offenſer en mille maniéres, & négliger un grand nombre de devoirs, ſans éprouver un ſeul remords de conſcience, & un ſeul reproche de la raiſon.

La vraie politeſſe met plutôt les gens à leur aiſe qu'elle ne leur donne du plaiſir. Plaire aux autres, eſt un préſent de la nature; les préceptes ne le donnent pas; on ne peut guéres l'acquérir par l'imitation; cependant quoique le privilége de plaire & de charmer ne ſoit accordé qu'à un petit nombre d'hommes, chacun peut ſe flatter qu'au moyen de certaines régles & de certaines précautions, il ne fera de la peine à perſonne, qu'il pourra même ſe faire aimer, s'il ne peut pas prétendre à de plus hautes diſtinctions.

Un axiome univerſel, duquel découlent toutes les formalités que l'uſage a établies chez les nations civiliſées, c'eſt celui-ci: *Il ne faut jamais*

mais se préférer aux autres. Cette maxime est si générale & si sure, qu'on ne pourroit peut-être pas imaginer une seule espéce d'impolitesse, qui n'ait été commise parce qu'on a négligé de la suivre.

Il y a cependant dans chaque état quelques usages particuliers, quelques cérémonies, qui font partie de la bonne éducation, qui, étant arbitraires & accidentelles, ne peuvent être connues que par la conversation & l'habitude; telles sont de certaines façons de saluer, de certaines préférences, &c. On peut manquer à cet égard-là, sans cependant offenser, pourvû qu'il paroisse évidemment que la malice ni l'orgueil n'y ont aucune part; mais il y a des gens dont l'amour propre est si grand, qu'ils ne pardonnent pas même dans ces cas-là; ils sont plus coupables que ceux qui ont manqué à leur égard.

Je n'ai jamais moins trouvé de cette complaisance vraie & réelle, si estimable, que chez ces personnes qui passent tout leur temps à faire des visites & à en recevoir, qui se trouvent dans toutes les assemblées publiques, qui étudient sans cesse le cérémonial en usage, & le suivent dans toutes ses variations. Ils savent exactement

à quelle heure il faut frapper à la porte de leurs connoiſſances, combien de pas il faut faire devant la maiſon avant de ſe préſenter; l'intervalle qu'il faut mettre entre une viſite & une autre; mais rarement leurs attentions ſe portent-elles au-delà du ſimple extérieur & des actes les moins eſſentiels de la politeſſe; ils ne ſavent rien refuſer à leur vanité de tout ce qui peut la ſatisfaire, lors même que c'eſt aux dépens des autres.

Trypherus ſe diſtingue par ſa beauté & par ſes dépenſes; ayant été placé par ſa naiſſance & ſa fortune dans un rang élevé, il a acquis un air de dignité, & la fréquentation de la Cour a formé en lui l'habitude des complimens & de l'extérieur de la politeſſe. Cependant *Trypherus*, ſans aucune mauvaiſe intention, mais en partie par ignorance des hommes, en partie par l'habitude qu'il a contractée de conſidérer avec complaiſance ſa grandeur & ſa fortune, dégoute de ſon commerce tous ceux que le hazard ou l'intérêt aménent auprès de lui. Se trouve-t-il avec un homme réduit par la néceſſité à ſe loger dans une petite maiſon? il ne ceſſe de déclamer ſur le plaiſir qu'il y a à habiter de grands appartemens, à pouvoir changer de chambre ſuivant

les

les saisons de l'année; & il conclût en disant, que si sa maison étoit plus petite qu'elle n'est, à son réveil il croiroit toujours être dans une prison.

Se trouve-t-il avec *Eucrates*, qui est d'une naissance aussi illustre que la sienne, mais dont la fortune est très-bornée? il fait un étalage de sa vaisselle, de ses meubles, &c. il convient que ce ne sont-là que des bagatelles qui coûtent beaucoup d'argent; mais qu'un homme ne peut sans cela se dire *gentilhomme*; que par raport à lui, si ses biens étoient moins considérables, il ne penseroit pas à en jouir, mais à les augmenter, & qu'il chercheroit à mettre son fils ainé dans le commerce.

A l'imitation de beaucoup de gens, plus fins observateurs que lui, il a ramassé tous les artifices dont la pauvreté se sert pour se cacher aux yeux des autres; s'il se trouve parmi des personnes du sexe qui vivent dans la médiocrité, il ne manque jamais de parler de la friperie, & de l'utilité d'un deuil général.

Il m'a insulté mille fois en me faisant le détail de ses tableaux, de ses bijoux, de ses raretés, qu'il conclut pour l'ordinaire, (quoiqu'il connoisse l'humble simplicité de ma demeure) en

me disant, qu'il ne voit jamais une maison tant soit peu fournie, qu'il ne soit revolté par son peu de goût, ou ne gémisse sur sa pauvreté.

Par ce moyen, *Trypherus* est la terreur de tous ceux qui sont moins riches que lui; il s'est fait un grand nombre d'ennemis, quoiqu'il n'ait point eu de mauvaises intentions à leur égard.

Sans ressembler en tout à *Trypherus*, il y a cependant bien des gens qui satisfont leur vanité en forçant les autres à se comparer avec eux, lorsqu'ils voyent que l'avantage est de leur côté; ces gens-là ne considérent pas, que c'est une espéce de tyrannie que de faire naitre, sans nécessité, dans l'esprit des autres, des idées desagréables; qu'il n'y a point de sorte de ridicule plus frappant que celui-là, & qui nous fasse plus mépriser de ceux qui en sont les témoins.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

ISMENE.

Elégie. *

L'Aimable Ifmène eft morte fans que fon ami ait pû recueillir le dernier de fes foupirs, ni parfemer de fleurs fon tombeau! Mais il n'eft point de bornes pour les penfées! L'éloignement des lieux ne fauroit empêcher mon ame de profiter des heures que la nuit confacre à un fombre recueillement, pour vifiter cette plaine femée de cadavres, où fes cendres chèries repofent parmi celles des Chrétiens endormis, & où peut-être, au retour du printemps, elles produiront *quelques fleurs modeftes.* (†) Ifmène, c'eft auprès de tes cendres que je vai m'arrêter, & me livrer, dans le filence majeftueux de la nuit, à ces profondes rêve-

N 2 ries

* Traduite de l'Allemand.

(†) Expreffions de l'Original.

ries qui semblent sortir de ces Tombeaux pour s'insinuer dans mon ame.

Ombre fortunée ! si tu erres encore autour des débris épars de ton aimable demeure, ou si attirée par la simpathie & par un attachement éternel tu es devenue le Génie tutelaire de *Serene* .... de la meilleure ame qui anime encore un corps terrestre .... pardonne ces larmes.... c'est la tendresse, & non la douleur, qui les répand.

Qu'il m'est doux de penser à toi, de me rapeller notre amitié, qui fut fondée sur la vertu & guidée par la sagesse. Combien mon ame ne s'aplaudit-elle pas, de ce que les couleurs de la brillante jeunesse, de ce que tous les charmes dont tu étois ornée & dont il ne reste aucune trace sous ce tombeau, n'ont pû m'engager à te considérer autrement que comme une essence immortelle, qu'il falloit que je rencontrasse pour lui offrir une main amie, qui pût l'affermir dans les routes du bonheur & de la vertu, dont actuellement elle recueillit les suites heureuses, parmi ces ames fortunées qui ont achevé leur carriére.

Qu'il est heureux que ton ami pensat déja alors

alors comme il pense à présent sur ton tombeau! O vous, idées célestes, majestueuses & sublimes! sentimens qui élevez mon ame, puissiez-vous ne jamais vous éteindre! Douces idées du trépas, que votre influence est salutaire & consolante! mon cœur vous chérit, & s'entretient aussi volontiers avec vous qu'avec ses plus intimes amis. Que les dispositions sérieuses & spirituelles que vous inspirez, répondent bien à notre destination! Oh combien elles sont plus douces que les joies insensées de la folie! Qu'elles sont bien faites pour une ame bannie du Ciel, qui, pour l'épreuve de sa vertu, erre dans un désert, où elle doit moins agir que souffrir, où elle ne fait qu'entrevoir sa félicité!

Les plaisirs bruïants sont pour le fou, qui borne tous ses désirs à la vie animale, & qui, dans les bras de la volupté, espére de retourner dans son ancien néant. Le Chrétien, (quelle dignité n'exprime pas ce mot!) le Chrétien ne trouve rien ici-bas qui puisse le ravir & fixer ses penchants, rien, si ce n'est des beautés immortelles, telles que la vertu, l'innocence & la sagesse, plantes étrangères dans un sol terrestre, mais qui bien-tôt transplantées dans les

les plaines céleſtes, leur véritable demeure, y fleuriront juſqu'à la perfection angelique.

Excepté la vertu, qu'eſt-ce que notre ame peut appeller un bien réel, ſans être bien-tôt obligée à ſe contredire elle-même? Ne ſentons-nous pas chaque jour, que tout ce qui ne peut nous ſuivre dans une autre vie, n'eſt que frivolité? Y a-t-il jamais eu de joie mondaine qui n'ait pas trompé notre attente? Cependant nous ſommes ſi foibles que nous nous expoſons ſans ceſſe à être trompés de nouveau!

Venez à mon ſecours, images de la mort, du tombeau & de la ſévére éternité! Arrêtez mon ame, lorſqu'elle ſera tentée de s'éloigner du ſentier de la vertu; quand un déſir flatteur voudra me rendre infidéle à la beauté ſuprême, ſeule digne d'être aimée; quand les grandeurs, les richeſſes & la puiſſance voudront ſe montrer à moi dans un éclat, qu'elles n'empruntent que d'une imagination déréglée; quand ma fermeté ſe laiſſera ébranler par quelque obſtacle; quand je voudrai, ſéduit par l'exemple triomphant du monde, ceſſer de penſer comme je parle, d'agir comme j'enſeigne, & d'être tel que je parois être. Venez alors, idées de la mort, images d'un

d'un obſcur avenir, ſouvenir de la dernière heure & du jour ſolemnel du jugement! Venez, & diſſipez les preſtiges des ſens; inſpirez à mon cœur un nouveau courage, armez-le d'une force invincible; que je triomphe de la partie la moins noble de mon être, & que je continue toujours plus rapidement la courſe que j'ai commencée avec foibleſſe. La plus haute ſageſſe de l'homme conſiſte à vivre de maniére, qu'à l'entrée des portes de l'éternité, il puiſſe regarder derriére lui ſans terreur & avec une juſte ſatisfaction.... Céleſte Iſmène, tel eſt le ſublime orgueil dont je ſuis animé; il aſpire à penſer déja ici-bas comme tu penſes dans le Ciel. Toi qui vois la vie, la mort & l'éternité ſous leur véritable point de vue! L'approbation des hommes ne me ſuffit pas; je veux celle de ſpectateurs inviſibles; je veux que tu puiſſes me ſourire avec un regard ſatisfait.

Mon ame reconnoit ſa dignité; elle ſait quelles ſont ſes occupations; telles que les tiennes, elles conſiſtent à glorifier Dieu! que tous mes efforts tendent invariablement à ce but! que je ſois dans ce corps ou hors de ce corps,

ſur cette terre étrangére, ou dans la véritable patrie des ames.

Ta mort, chère Iſmène, doit affermir dans de telles diſpoſitions ceux qui t'aiment. Quelle meilleure preuve peut-on te donner d'une amitié pure & immortelle, que de ſe rendre digne d'être encore aimé de toi, & de t'être réuni pour ne te quitter jamais !

ARTICLE TREIZIEME.

EPITRE

A un Ami sur le Voyage de la Hollande.

PArmi les mers & cent canaux
Entourés de quais & de rues,
Où les mâts de mille vaisseaux,
Où des forêts de leurs rameaux
Vont frapper & percer les nues;
Du pays où s'engloutit l'or,
Où les humains tristes & chiches
Calculant, renflant leur trésor,
N'aspirent qu'à mourir bien riches,
Et jouïssent pour tout plaisir
De celui de ne pas jouïr;
Recevez en forme lyrique
Ma prose sans grace & sans sel,
Enfantée, hélas! sous un ciel
Un peu trop anti-poëtique.
Mais sur les climats différens
La nature féconde & sage,

D'une

D'une main égale partage
Et ses bienfaits & les talents.
Ces peuples tranquilles, sans chaines,
Et libres du joug des grandeurs,
Dans l'égalité de leurs plaines
Offrent l'image de leurs moeurs.
Rival du maître du tonnerre,
Ici l'homme a créé la terre,
Plutus y séme des Palais ;
Le travail en fit sa patrie ;
Flore même pour ces marais
A souvent quitté l'Hespérie.
Fiers citoyens de l'Univers,
Là, cent vaisseaux, tyrans des mers,
Sillonnent les timides herbes ;
L'on voit leurs pavillons flottans
Se mêler aux chênes superbes,
Et régner au loin sur les champs.
Ces prés émaillés de verdure,
Où bondissent mille troupeaux,
Jadis la main de la nature
Les avoit plongé sous les flots.
Des barriéres impénétrables,
Et des rochers inébranlables,
Par d'éternels & durs travaux,
Repoussent les mers fugitives.
J'ai vu l'Océan s'étonner,

Rugir,

Rugir, expirer fur les rives
Qu'il eft forcé d'abandonner.
Partout, d'élégans édifices,
Au bord des tranquilles canaux,
Où je vogue en un plein repos,
M'offrent leurs riches frontifpices;
Ils font entourés de berceaux,
Où, par d'induftrieux cifeaux,
Chaque feuille eft mife à fa place,
Et que réfléchit la furface
Du criftal mobile des eaux.
L'ame errante, incertaine, avide,
Suit à peine d'un œil rapide
Les points de vûe ingénieux,
Tantôt nobles, tantôt ruftiques,
Et les percés mifterieux
Des pompeux & fombres portiques.
Chaque parterre eft décoré
De fon pavillon hexagone,
Et d'un Mercure bien doré.
Elevé comme fur un trône,
Un Balcon fur l'onde eft porté;
Là, féant avec gravité,
Fume un bon pére de famille;
Près de lui fa femme & fa fille
En filence boivent le thé.
Au fein de ces plaines heureufes,

De

De leurs clochers majeſtueux
Vingt Cités riches & fameuſes
Lancent les fléches dans les cieux,
Harlem & Leyde la ſçavante,
Delft, Almaïer, Tergaw, Dordrecht,
Et les Janſéniſtes d'Utrecht,
Et Rotterdam la floriſſante,
Le beau village aux cent Palais,
Où Marlborough, Heinſius, Eugène,
Forgeoient le tonnerre, & les traits
Qu'ils croyoient lancer ſur la Seine.
Et dans les magaſins divers
Amſterdam la grande épiciére,
De ſes vaiſſeaux peuple les mers,
Et de harengs la terre entiére.
Qu'un autre dans ſes nobles vers,
De Pinto chante le boçage,
Marſen, & ſon brillant rivage,
Bevarwick, & ſes parcs nombreux :
C'eſt Serdam le laborieux,
Serdam aux ailes étendues,
Qui ſemblent pourſuivre les nues,
Que célébreront mes accents !
Brouck ſur-tout enchante mes ſens !
Dans ſes chaumiéres bigarrées
Des plus éclatantes couleurs,
D'arbuſtes, de fruits & de fleurs,

De

De canaux, d'ombrage entourées,
L'Hymen a ses portes sacrées,
Qui n'obéissent qu'à sa voix,
Et que l'on n'ouvre qu'une fois.
A l'envi toujours assidues,
L'élégance & la propreté
Parent ce séjour enchanté;
Le sable qui jonche les rues
Chaque jour reçoit de leurs mains
Et ses contours & ses desseins.
Non, de Tempé la bergerie,
Et les beaux jours de l'âge d'or,
Ne sont point une rêverie!
Chloé, Lise existent encor;
Mon oeil les suit dans la prairie;
Dans un seau, de pourpre & d'azur,
Leur main fait couler le lait pur
De la genisse bondissante,
Que l'on prendroit à son air fier,
A sa fourrure éblouissante,
Pour l'amante de Jupiter.
Loin de ce charme solitaire,
Qu'avec son peuple de Midas,
Et sa banque que je revère,
Amsterdam a bien peu d'appas!
Il se fait admirer sans plaire;

En-

En vain à combler ses desirs
S'empressoit Mercure & Neptune ;
J'ai vû, le tombeau des plaisirs
Dans le Temple de la Fortune.
Du vil esclave condamné
A dérober l'or de la terre,
Ou du Crœsus qui l'y resserre,
Quel est le plus infortuné ?
Celui que l'avarice ronge
N'a qu'un vice, un malheur de plus ;
Parmi ses trésors superflus
Tout son bonheur n'est qu'un vain songe.
Loin de tout aimable transport,
Son ame n'est qu'un coffre fort.
Seroit-ce donc une chimère
Que l'esprit, le goût, le plaisir ?
Leur charme seul peut adoucir
Notre court destin sur la terre.
Il faut penser, jouir, sentir,
Il faut desirer, il faut plaire.
La raison s'égare par fois ;
L'erreur, la folie ont leurs droits,
Il en est de plus ou moins fortes,
Et le phlegme des Hollandois
Est la plus triste des marottes.
Parmi ces Bourgeois assoupis

Dans

Dans leurs insipides usages,
Il est pourtant quelques vrais sages,
Des beaux arts vivement épris;
Vandervert, Tariere, & Negris,
Ont souvent enchanté ma vue;
Des cabinets dignes des Rois
M'ont fait passer plus d'une fois
La création en revue.
Le peuple de chaque élément
Y conserve à jamais son être;
Tout insecte a droit d'y paroitre;
Mais il leur manque heureusement
Celui qu'on nomme petit-maître.
Sans tous nos déhors élégans,
Sans nos chimeriques délices
Leur esprit est tout en bon sens;
Ils n'ont rien de nos agrémens,
Mais du moins ils n'ont pas nos vices.
Point de nos bavards imposans,
Point de belles par artifice,
Jouant l'esprit ou le caprice,
Et quelquefois le sentiment;
Ni de fats en titre d'office,
Deshonorés si plaisamment,
Et ruinés si noblement.
Mais quoi! de l'amitié touchante

La voix dans mon cœur a gémi ;
Je revole en son sein chéri :
Calmer mon ame impatiente.
Pour jamais, ami, j'ai quitté
Ces plaisirs vastes, uniformes ;
Je revois sous toutes ses formes
La nature dans sa beauté :
Tandis que la poussiére aride,
Sous l'aissieu de mon char rapide,
Eléve de vains tourbillons,
Que de la route sablonneuse
Ma vue active & curieuse
Suit au loin les larges sillons,
Tour à tour je vois disparoitre,
Et se succéder & renaitre,
Les Scénes & les Horizons.
Tantôt des doux fruits de Pomone
Je vois un côteau couronné ;
Tantôt un vallon fortuné,
Où la paix a placé son trône.
Là, ce sont de nombreux troupeaux
Qui paissent l'herbe renaissante
Au bruit paisible des ruisseaux.
Ici dans la rapide pente,
Un fleuve, l'effroi des rochers,
Roulant ses ondes écumantes,

Arrose

Arrose des plaines riantes,
Ou se brise au pié des rochers.
Du sommet des fiéres montagnes
Sur les florissantes campagnes
Mon œil s'égare, & s'éblouït.
Ainsi qu'un torrent qui s'écoule,
Dans mon ame qui s'aggrandit,
Mille objets s'élancent en foule.
Bientôt, d'une antique forêt
Je traverse les routes sombres;
J'éprouve un sensible intérêt
Dans l'horreur même de ses ombres.
Un orage obscurcit les airs,
Les vents agitent le feuillage;
Il semble que mon cœur partage
Tous ses fremissemens divers.
Tout à coup perçant le nuage
Le Soleil de long traits de feux
Embrase les feuilles tremblantes,
Et j'admire, en baissant les yeux,
Leurs ténèbres étincelantes.
J'apperçois cent châteaux pompeux,
Dont l'orgueil se perd dans les nues;
Leurs terrasses, leurs avenues,
Dominent les humbles hameaux,
Et les chaumiéres habitées

Par les vertus & les travaux.
J'arrive aux portes redoutées
Des cités sanglantes de Mars;
J'observe ces tours, ces remparts,
Couverts de bouches infernales,
Tout remplis d'embuches fatales,
Et ces angles & ces glacis
Recelans sous eux le Tenare.
Honteux d'être homme, je maudis
Cet être follement barbare,
Plus heureux, lorsque je le vois
Dans le sein d'un séjour tranquille,
Loin des nobles crimes des Rois,
Décorer le riant azile
De la paix, des arts, & des loix.
Nancy, Commercy, Luneville,
Séjour brillant, & révéré,
De l'humanité couronnée,
Où j'ai vû le sage adoré,
Dont les bontés ont honoré,
Ont embelli ma destinée:
Parmi les fastes éternels,
Et des vertus & de la gloire,
De ses sentimens immortels
Mon cœur a gravé la mémoire.

ARTI-

ARTICLE QUATORZIEME.

JULIE A OVIDE.

Heroïde. *

AH ! je suis libre enfin, & d'une main tremblante,
J'ose tracer ces traits... Ils sont de ton Amante.
Mon trouble, ma douleur s'y font connoître assez ;
Et mes pleurs, tu le vois, les ont presqu'effacés.
Ovide, que fais-tu, quelle est ta destinée ?
Ecri-moi, répon-moi... Que dis-je, infortunée !
Et quel est mon espoir ? Peut-être en ces momens
Le vaisseau qui te porte est brisé par les vents.
Peut-être mon Amant, sur un lointain rivage,

O 2 Dé

* On compte Ovide parmi les Amans qu'eut *Julie* ; on croit même que c'est ce qui fut cause de l'exil de ce Poëte. L'Auteur de cette Héroïde a travaillé sur cette conjecture.

Défiguré, ſanglant, eſt jetté par l'orage.
Mais ſi tu vois ces bords, ces climats déteſtés,
Effroyables déſerts, par le Géte habités;
Dis, en liſant ces traits, dictés par l'Amour même :
Dans l'Univers encore il eſt un cœur qui m'aime.
Oui, je brûle pour toi : ton exil rigoureux,
Ton abſence, tes maux ont redoublé mes feux.
Je t'aimerai toujours, tout mon cœur te le jure:
Tu ſçais, juſqu'à préſent, s'il connut l'impoſture.
Je t'aimerai toûjours... Et ne te verrai plus!
Auguſte ainſi l'ordonne... Ah! regrets ſuperflus!
Quel exil! quel départ! j'en frémis... Nuit affreuſe!
O nuit pour une Amante à jamais douloureuſe!

Accuſant & mon pére & le ſort & les Dieux,
A peine il me fallut recevoir tes adieux;
Je te ſentis à peine, ô moment que j'abhorre!
T'arracher de mes bras, qui te preſſoient encore;
Du trépas à l'inſtant la funeſte langueur
Enchaîna tous mes ſens, & paſſa dans mon cœur.
Je ne voyois plus rien : mourante, évanouïe,
En perdant mon Amant, j'avois perdu la vie.
Mais je renais, hélas! c'eſt toi, cruel amour,
Qui pour mieux m'accabler voulut me rendre au jour.

Ciel!

Ciel ! que devins-je alors ? Muëtte, confonduë,
J'interroge des yeux une foule éperduë ;
Je te demande encore, & les vents furieux,
Sans espoir de retour t'éloignent de ces lieux....
Rien ne me retient plus à cette horrible image :
Je m'échappe, je vole & j'atteins le rivage.
Je le fais retentir de mes tristes sanglots ;
Mes yeux, baignés de pleurs, attachés sur les flots,
Et cherchant ton vaisseau sur cet immense espace,
Croyoient dans le lointain en découvrir la trace ;
Je croyois voir tes pas sur le sable imprimés,
De ton fatal départ témoins inanimés ;
Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,
Tromper mes surveillans, & m'élancer dans l'onde.
Puissent les mers, disois-je, au gré de mes transports,
Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords !
Puisses-tu, parcourant cette rive effrayante,
Y retrouver encor ta malheureuse Amante !
Et, chérissant en moi jusqu'aux traits du trépas,
Pour la derniére fois me serrer dans tes bras !

On me raméne enfin ; pour comble de misére,
J'entre dans le Palais, & j'y trouve mon pére,
Ou plutôt mon tyran & mon persécuteur,

De tes malheurs, des miens impitoyable auteur,
Qui brave mes soupirs, qui méprise mes larmes,
Et dans mon désespoir semble trouver des charmes.
De quel droit ose-t-il, forçant mes sentimens,
Ainsi que ses Romains, maîtriser mes penchants?
Ah! qu'il régne, qu'il fasse ou la paix ou la guerre;
Qu'il décide à son gré des destins de la terre:
Je ne voulois qu'un cœur, je régnois sur le tien:
Qu'il garde son empire, & me laisse le mien.
Les Romains désormais, vils esclaves du Trône,
Ne pourront-ils aimer, sans qu'un maître l'ordonne?
Pourquoi t'exile-t-on? O dépit! ô fureurs!
Frémi, pére cruel, frémi de mes douleurs.
Ne vien pas d'un Amant m'opposer la naissance,
Entre des Citoyens il n'est point de distance.
Je l'adore, il suffit, il est digne de moi.
Est-ce un crime si grand d'être haï de toi?
Mais dans un rang obscur le Ciel l'eût-il fait naître,
Sa gloire, ses talens l'approchent de son maître,
Les favoris des Arts, dignes enfans des Dieux,
Ont-ils besoin d'un nom transmis par des ayeux?
Oui, quel que soit ton rang, & ton pouvoir suprême,
Le

Le génie ennoblit autant qu'un Diadême :
Toi-même tu le sçais, tu sçais qu'un feu si beau
Peut seul te dérober à la nuit du tombeau :
Homère, plus qu'Hector, immortalise Achille,
Et que ne dois-tu pas au pinceau de Virgile ?

Ovide, c'est ainsi que, fier de t'adorer,
Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.
De tes rivaux altiers la foule en vain s'empresse
A demander ce cœur, à briguer ma tendresse ;
Va, la triste JULIE est loin d'y consentir ;
Je t'aime trop, hélas ! pour ne les point haïr ....

Je cours, je vais, je viens, incertaine, égarée ;
Rien ne peut consoler ton Amante éplorée.
Le jour à peine luit, j'en souhaite la fin ;
Sans ordre mes cheveux sont épars sur mon sein.
Tout ornement me pése, & dans mon infortune,
Je déteste l'éclat d'une pompe importune.
Je te dirai bien plus : mes yeux sont satisfaits,
Quand les larmes enfin ont obscurci mes traits.
Quelle parure, hélas ! m'est encor nécessaire :
Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire.
Je cherche les rochers & les antres déserts,
Aziles ténébreux à ma douleur offerts ;
Là, de tes traits, de toi profondément remplie,
Dans un sombre plaisir je reste ensevelie.

J'entends avec transport les Aquilons fougueux,
Frémir, se déchaîner sous un ciel orageux;
Je crois que tout prend part aux tourmens que j'endure,
Et que mon deuil s'étend sur toute la nature.

Cette image me flatte, & plait à mes ennuis;
Je lis dans ces momens, sans cesse je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendresse,
Gages de ton bonheur, & nés de notre yvresse;
* Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modéle à ton esprit charmé.
Des pleurs, en le lisant, inondent mon visage,
Ne pouvant rien de plus, j'embrasse ton Ouvrage;
Cet Ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous, qui le lirez, ô vous, races futures!
De ce Livre enchanteur dévorez les peintures;
Non, d'un génie oisif ce ne sont point les jeux;
C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'est un Amant qui cherche à vous instruire:
Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire:

Seule

* L'Art d'aimer.

Seule je l'inſpirai, je ne m'en défends pas;
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes
bras.
Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte;
Il faut avec le tien que mon triomphe éclate.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,
De myrte par mes mains ſi ton front fut orné;
Laiſſe, laiſſe, ta gloire en ſera plus brillante,
Tomber quelques lauriers ſur le front d'une
Amante;
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;
Ta Maîtreſſe a des droits à l'Immortalité.
Ne te ſouviens-tu pas que la tendre JULIE,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ſes Vers amoureux t'exprimoit ſes deſirs,
Se joignoit à ta voix, & chantoit ſes plaiſirs,
Dans ces rians Jardins, où bien ſouvent l'Aurore,
En ramenant le jour nous retrouvoit encore?...
Ah! je les ai revû ces Jardins, ces beaux lieux,
Aziles fortunés, confidens de nos feux.
Quel changement, ô Ciel! & quelle différence!
Ce n'eſt plus ce ſéjour qu'animoit ta préſence;
Déja l'on n'y voit plus tes jeunes arbriſſeaux
Unir, entrelacer leurs dociles rameaux;
On n'y voit plus des fleurs la tige renaiſſante
Se diſputer l'honneur d'embellir ton Amante.

Les

Les oiſeaux n'y font plus entendre leurs concerts ;
Et Philoméle ſeule y trouble encor les airs.

Que dis-je ? O ſouvenir .... O mortelles allarmes !
Je ne puis retenir mes ſoupirs & mes larmes.
Un ſonge en ce lieu même, un ſonge plein d'horreur,
Dans mes ſens éperdus a jetté la terreur.

Je crus qu'on me portoit dans une iſle écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée ;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monſtres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives ;
Les flots en gémiſſant ſe briſent ſur les rives ;
La terre au loin mugit, je friſſonne & je croi
Que tout va dans l'inſtant s'engloutir avec moi.
Je ſuccombe, je meurs ... Tout change, l'horreur ceſſe ;
Le jour luit, je n'entens que des chants d'allégreſſe ;
J'apperçois des boſquets, de roſes couronnés,
Des gazons, des berceaux à l'amour deſtinés ;
Et la mer à mes yeux ſemble un canal tranquille,
Qui proméne ſes eaux dans un riant azile.

J'ad-

J'admire, je renais, je ſens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémiſſement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance;
Une jeune beauté l'accompagne en ſilence....
Dieu! quel maintien! quels traits! je m'approche
ſans bruit....
Ce mortel, c'étoit toi... Ton Amante te ſuit.
Au fond d'un bois épais je te vois la conduire,
Je te vois lui parler, l'embraſſer, lui ſourire;
Je te vois... & les yeux de rage étincelans,
Je cours me préſenter à tes regards tremblans.
Tu fuis, je te retiens; tu rougis, je ſoupire:
Mais la vengeance enfin reprenant ſon empire,
Je ſaiſis ma rivale, & déja ſur ſon ſein
Je léve avec fureur une ſanglante main....
Je m'éveille à l'inſtant: ah! raſſure ma flamme,
Et détrui ce ſoupçon qui déchire mon ame.

Ovide, eſt-il bien vrai que ton cœur me trahit?
Dois-je en croire, grands Dieux! ce qu'un ſonge
me dit?
Non, l'Amant que j'adore eſt ſenſible à mes
peines;
A-t-il pû m'oublier, & former d'autres chaînes?
Eſt-il quelques beautés dans ton exil affreux,
Dignes de m'allarmer, & de plaire à tes yeux?
Il me ſemble les voir, ces ſauvages mortelles,

Qui

Qui reſſentent l'amour ſans en être plus belles :
Dans leurs cœurs cet attrait, cet aimable penchant,
Eſt un farouche inſtinct, plutôt qu'un ſentiment.
Sans décence, ſans frein, leur groſſiére impoſture,
Même en ſuivant ſes loix, avilit la nature....
Que j'aime à m'abuſer ! foibles raiſons ! hélas !
Tu peux en lieux charmans transformer ces climats.
A ces triſtes beautés, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leurs appas ſe former, & s'embellir pour toi;
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton Ouvrage.

Ah ! ſi je le croyois, je franchirois les mers,
J'irois, n'en doute pas, au fond de ces déſerts,
Furieuſe, prenant la vengeance pour guide,
Un poignard à la main, immoler un perfide....
Pardonne, tu connois mes tranſports violens,
Tu connois mon amour, mes malheurs, mes tourmens,
Je t'aime avec fureur, &, ſi j'étois trahie,
Oui, je voudrois troubler le bonheur de ta vie.

Voi ta JULIE en proie aux regards d'une Cour,

Qui

Qui pour flatter Auguste, insulte à mon amour.
Voi-moi toûjours sensible en cet état funeste,
Et, si tu me trahis, voi quel espoir me reste.
Je n'ai d'autre soutien qu'un Pére rigoureux,
Auteur de ton exil, contraire à tous mes voeux,
Qui voudroit, sous le joug d'un fatal himenée,
Enchaîner à jamais ma triste destinée;
Et qui de sa grandeur follement enyvré,
Croit toujours qu'en t'aimant je l'ai deshonoré.

Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire? *
Puisse être mon bonheur un don de sa colére!
C'est alors que brisant de si cruels liens,
A l'abri de mes maux, j'irai finir les tiens.
Sur ces horribles bords qu'embellit ta présence,
J'irai te consoler d'une si longue absence.

Là, séparés des Cours, & loin d'un joug pompeux,
Nous vivrons pour nous seuls, & nous vivrons heureux.
D'un tyran absolu l'orgueilleuse tendresse
Ne me troublera plus au sein de mon yvresse;
Je ne verrai que toi; contente de mes fers,
J'oublîrai dans tes bras & Rome & l'Univers.

ARTI-

* Julie fut effectivement exilée par son pére.

ARTICLE QUINZIEME.

L'ADVERSITÉ.

Ode.

A La honte de l'Homme, une heureuse impuissance
Est un frein nécessaire aux Tyrans de son cœur :
Souvent à sa foiblesse il doit son innocence :
La crainte enchaîne sa fureur.
L'Histoire des Héros est le tableau des crimes :
A peine la vengeance a marqué leurs Victimes ;
Que je vois déchirer leur flanc.
Funeste Ambition, poursuis-tu la Victoire ?
Les Villes sont en cendre, & les Champs de la Gloire
Sont couverts de torrens de sang.

Mortels, Dieux des Mortels, vous que la foule encense,
Vous qu'enchaîne l'Erreur sous un joug fastueux,
Dites-nous : Les soucis, l'orgueil de la Puissance
Sçavent-ils faire des Heureux ?
Sous ces lambris dorés, séjour de l'imposture,

Où l'art pour l'embellir efface la Nature,
Tout irrite & sert vos desirs.
La Couronne a son poids, la Grandeur ses misères.
O! nouveaux Damoclés, ces biens imaginaires
Enfantent-ils les vrais plaisirs?

Sous un Climat de fer l'Homme rebut de l'Homme,
Aux sueurs, aux travaux doit la paix de son cœur:
Sans trouble, sans murmure, à l'abri d'un vil chaume,
Il respire le vrai bonheur.
Il ignore à jamais les plaisirs tyranniques,
L'aimable illusion, dont les voiles magiques
Aveuglent & charment nos sens.
Les Dieux d'un Ciel d'airain lui font un Ciel tranquille;
Des paisibles Vertus sa retraite est l'asyle,
Son cœur des plaisirs innocens.

Mars avec le Printemps ramène les allarmes;
Mais les jours de l'Hyver sont les jours de la paix;
Mère du doux repos, la nuit sèche les larmes;
Ses tenèbres sont des bienfaits.
Infortune, tes cris ont désarmé l'envie:
Quel prodige! à tes pieds l'implacable furie
Etouffe ses serpens affreux.

Ami-

Amitié, plaisir vrai, présent de la sagesse,
Vis-tu sur les Autels de l'aveugle Déesse,
Ou dans le cœur des Malheureux?

La rigueur de mon sort à mon bonheur conspire.
Un pli de rose blesse un Grand dans les plaisirs;
Le plus léger brouillard trouble l'air qu'il respire;
Le dégoût glace ses desirs.
Ainsi la frêle nef, amour des Néréides,
Porte les Alcions sur les plaines liquides,
Loin des fougueux tyrans des airs;
Tandis qu'un autre Argo * vole aux lointaines Plages,
Triomphe des écueils, affronte les orages,
Et semble subjuguer les Mers.

Vérité, voix du Ciel, que l'Homme craint d'entendre,
De la faveur des Grands retrace-moi les jeux;
Qu'aux trésors de Plutus je cesse de prétendre,
Et que je tremble d'être heureux.
Le calme de la Mer est un repos perfide.
La foule éléve un Temple au courage intrépide,
Le Sage au mérite abbattu.

Me

* Vaisseau des Argonautes.

Me plaindrois-je du fer qui guerit mes blessures?
Sort cruel, contre moi que peuvent tes injures?
Elles me laissent ma Vertu.

Sur ton Trône escarpé, que l'Hyver environne,
Dieu des Alpes, tu vois la trace des Guerriers:
Annibal aux sommets inconnus à Bellone,
Moissonne les plus beaux Lauriers.
Que la Nature & l'art défendent tes frontières,
Que mille affreux rochers unissent leurs barrières,
Vains obstacles à sa valeur!
Ciel! il cesse de vaincre: A-t-il cessé de vivre?
A quels revers honteux la mollesse le livre!
Capouë est l'écueil du Vainqueur.

Le jour de ta défaite est le jour de ta gloire,
Peuple-Roi! tes malheurs enfantent tes Héros;
Ton Aigle de son sang rachète la victoire;
Ta splendeur s'accroît de tes maux.
Fais à jamais la gloire & le sort de la Terre;
Mais crain sous tes lauriers, fier Enfant de la Guerre,
L'écueil de la prospérité.
O revers! ta grandeur s'éclipse avec Carthage:
Tu tombes . . . . Tu devois ta gloire à ton courage,
Ton courage à l'Adversité.

Oui, la disgrace forme & pare le Grand
Homme,
Fait d'un Héros un Sage, un Roi d'un Conquérant.
Sans les revers Camille auroit-il sauvé Rome?
Fabius seroit-il si Grand?
Gloire de Marius, du Vulgaire ignorée!
Ses longs malheurs sur lui jettent l'horreur sacrée
Que respecte encor l'Univers.
Marcellus doit son Nom, Fortune, à tes outrages,
Hercule à ses travaux, Ulysse à ses naufrages;
Porus étoit Roi dans les fers.

Au flambeau des revers j'apprens à me connoître.
Amis de ma fortune, étiez-vous mes Amis?
Aveugle Dieu des cœurs, as-tu pû faire naître
Les biens que tu m'avois promis?
Instruit par les fléaux qui traversent ma vie,
Frappé d'un nouveau jour, j'entrevois sans envie
L'enchantement de la Grandeur.
Au sort des Malheureux mon sort me rend sensible.
J'ignore de quel prix est la gloire terrible:
Je connois le prix du malheur.

Tel

Tel qu'un Fils * de Neptune affermi par sa
chûte,
Retrouvoit sa vigueur dans son épuisement,
Tel brille le Héros à tous les traits en bute,
La vertu dans l'abbaissement.
Que Curtius est Grand au bord du précipice !
Régulus dans les fers ! .... La honte du supplice
Prête-t-elle un lustre nouveau ?
C'est la haine des Dieux qui fait un Dieu d'Alcide.
Les chaînes dont l'envie accabloit Aristide
Etoient un glorieux fardeau.

Connoît-il le bonheur, se connoît-il lui-même,
Ce Mortel entraîné de projets en projets ?
Ciel, tu vois son cœur vuide au sein du bien
suprême,
Et malheureux par tes bienfaits.
L'Humanité gémit des succès de la guerre ;
Ces monumens, la honte & l'orgueil de la Terre,
Dégradent la prospérité.
Qui nous a détrompés, aveugles que nous sommes ?
Qui des Rois destructeurs fit les Amis des hommes ?
Le jour de la calamité.

* Antée.

Les revers de Louïs ont conſacré ſa gloire ;
Pour lui contre lui-même ils avoient combattu :
Il vit d'un œil ſerein l'erreur de la Victoire ;
Son Egide fut ſa vertu.
Egalement Héros dans le calme & l'orage,
Il combat en Céſar, règne en Roi, dompte en Sage
L'orgueil de la proſpérité.
Que le ſort inconſtant le couronne ou l'opprime ;
Il eſt dans la ſplendeur craint, adoré, ſublime ;
Il eſt Grand dans l'Adverſité.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. HIstoire Litteraire de la France. T. XIe. *Paris*, chez *Chaubert*. Ce nouveau Volume contient soixante-six Articles, dont plusieurs sont peu intéressans.

II. Réponse de Mr. *de Guignes* aux Doutes proposés par Mr. Deshauterayes sur la Dissertation qui a pour titre: Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne. Brochure. *Paris*, chez *Lambert*.

III. La Mort d'Abel, Poëme en 5 Chants, traduit de l'Allemand de Mr. Gessner, par Mr. *Huber*. *Paris*, chez *Hardy*. Très-intéressant.

IV. Lettres choisies de Christine, Reine de Suède, à Des Cartes, Gassendi &c. *Paris*, chez *Humblot*.

V. Bibliotheque Portative des Péres de l'Eglise, qui renferme l'Histoire abrégée de leur vie, l'Analyse de leurs principaux Ouvrages, &c. Tome 3me. *Paris*, chez *Lottin l'ainé*. Il est question dans ce nouveau Volume de St. *Ambroise*, St. *Epiphane*, St. *Jérome* & St. *Paulin*.

VI. Lettres de Miladi Goods Berrys & du Chevalier Hynson, traduites de l'Anglois, *ou*, Réflexions différentes de celles des Moralistes du tems, addressées à ceux qui voudront les lire, 1 Vol. in-12. *Paris*, chez *Cellot*, au Palais. Ces lettres roulent sur la *fausse Philosophie*, la *mode*, les *mauvais livres* &c. Il y a de bonnes réflexions.

VII. Supplément à la France Litteraire de l'année 1758. pour les années 1759 & 1760. *Paris*, chez *Duchesne*. Ce supplément contient les Ouvrages Anonymes & les Autheurs qui n'existent plus, avec un Etat des Académies & des Journaux qui doivent paroitre pendant l'année 1760.

VIII. Etrennes Chronometriques, ou Calendrier pour l'Année Bissextile 1760, contenant ce que l'on sait de plus intéressant sur la division & la mesure du Tems, par Mr. *Leroi* l'ainé. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Très-curieuses.

IX. Histoire du Bas-Empire, en commençant à Constantin le Grand; par Mr. *Le Beau*, Professeur &c. Tomes 3. &

& 4. *Paris*, chez *De Saint & Saillant*. Ces deux nouveaux Volumes commencent à *Constance*, & finissent au partage de l'Empire sous *Gratien* & *Theodose*.

X. Tables Astronomiques de Mr. Halley pour les Planétes & les Cométes, réduites au nouveau style & au Meridien de Paris, augmentées de plusieurs Tables nouvelles de différens Auteurs pour les Satellites de Jupiter, avec des explications détaillées, & l'Histoire de la Comete de 1759. Par Mr. *De la Lande*, de l'Acad. Royale des Sciences de Paris & de Berlin. *Paris*, chez *Durand*.

HOLLANDE.

I. INstitutions Politiques par M. le Baron de *Bielfeld*. A *la Haye*, chez *Pierre Gosse Junior*. 2 Vol. in-4. Excellent Ouvrage.

II. Oeuvres diverses de Mr. *David Hume*, contenant 1°. l'Hist. Naturelle de la Religion, avec un Examen Critique & Philos. de cet Ouvrage. 2°. Differt. sur les Passions, sur la Tragédie & sur la Régle du Goût, 2 vol. *petit* 8. *Amst.* 1759.

III. Essai sur le Beau par le P. *André*, Nouv. Edit. avec un Discours Préliminaire, & des Réflexions sur le Goût, par Mr. *Formey*, 8. *Amst.* 1759.

SUISSE & GENEVE.

I. L'Onanisme, ou, Dissertation Physique sur les Maladies produites par la Masturbation. Traduit du Latin de Mr. *Tissot*, D. M. Avec un Discours Philos. & Moral sur le même sujet. 2 Vol. in-12. 1760. *Lausanne*, chez *F. Grasset*. Ouvrage propre à effrayer les plus hardis débauchés.

II. Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains, & de leur décadence. Nouv. Edit. avec le Dialogue de Sylla & d'Eucrate, le Temple de Guide, & l'Essai sur le Goût, *grand in*-12. 1760.

III. Soins faciles pour la conservation des Dents, par Mr. *Bourdet* 12. 1760.

IV. Code de la Nature, ou le véritable Esprit de ses Loix, Nouv. Edit. grand in-12. 1760.

V. Mémoires pour servir à l'Histoire de Fréderic le Grand, 8°. Tome 1er. 1760. *avec fig.*

TABLE

TABLE DES ARTICLES Contenus dans ce Volume.

ART. I. *La Table de la Renommée*. Viſion. pag. 3
ART. II. Second Diſcours ſur ces paroles : *Il eſt honteux d'avoir plus de ménagement pour les Vices que pour les Ridicules.* 17
ART. III. *Projet d'Inoculation.* 36
ART. IV. *Dialogue entre le Prince de ****** & ſon Confident, ſur quelques parties eſſentielles de l'Adminiſtration publique.* 46
ART. V. *La Femme prudente.* 72
ART. VI. *Réflexions ſur la nature, l'origine & les principes des Langues anciennes & modernes.* 90
ART. VII. *Réflexions ſur les Femmes.* 113
ART. VIII. *Diſcours ſur l'Amour du Devoir.* 135
ART. IX. *Maximes de Philoſophie, de Politique & de Morale.* 147
ART. X. *Bozaldab.* Conte Oriental. 179
ART. XI. *Lettre ſur la Politeſſe, Portrait de Trypherus.* 187
ART. XII. *Iſméne.* Elégie. 195
ART. XIII. *Epitre à un Ami ſur le voyage de la Hollande.* 201
ART. XIV. *Julie à Ovide.* Héroïde. 211
ART. XV. *L'Adverſité.* Ode. 222
Nouvelles Litteraires. 229

FIN du Tome vingt-uniéme.

AVIS.

Les fréres *Philibert* offrent au Public les Livres de leurs Catalogues François, Latins, Italiens, Espagnols, & Anglois, aux conditions suivantes, sçavoir :

I. Les personnes qui souhaiteront s'en pourvoir jusqu'à la fin d'Avril prochain, auront un rabais de quarante pour cent sur les prix ordinaires tels qu'ils se trouvent fixés dans leurs Catalogues †, ou dans ceux d'autres Libraires de cette Ville, soit en monnoye courante, soit en monnoye de France.

II. On réduira le rabais au tiers depuis le 1er. May, & au quart, depuis le 1er. Juin, jusqu'à la fin de Décembre de la présente Année.

III. Les acheteurs payeront comptant jusqu'à la somme de 100. Livres de France, soit 60. Livres Courantes. Mais ceux qui feront des emplettes plus considérables, auront, s'ils le souhaitent, un terme de quelques mois plus ou moins, moyennant de bons billets ou Lettres de Change, avec un modique intérêt.

IV. Comme il y a un grand nombre de Livres dont il ne reste que quelques exemplaires qui vraisemblablement seront débités dans peu, on ne s'engage point à fournir tous ceux qui sont indiqués sur les différents Catalogues, mais seulement ceux qui se trouveront en Magazin lors qu'on les demandera.

V. On fera brocher *gratis* les vol. in 8. ou in-12. en faveur de ceux qui le souhaiteront, mais l'on payera à part la relieure en veau ou bazane pour les Livres qui se trouveront reliés.

---

† *On en excepte le Catalogue soit Projet de Vente publié en Juillet 1758. où les prix sont marqués sans aucun rabais, de même que les articles qui s'impriment par souscription.*